Санкт-Петербургский государственный университет

**НОВОСЕЛЬСКАЯ Дарья Александровна**

**Выпускная квалификационная работа**

**Образ СССР**

**в творчестве Андре Жида**

Уровень образования: магистратура

Направление 45.04.01 «Филология»

Основная образовательная программа ВМ.5812. «Литература России и Франции: перекрестный взгляд / Littératures russe et française:

regards сroisés»

Научный руководитель:

доцент, Кафедра истории зарубежных литератур,

Васильева Екатерина Николаевна

Рецензент:

доцент, Кафедра французской и сравнительной литературы, Университет Париж Сорбонна

Кристоф Прадо

Санкт-Петербург

2021

UNIVERSITÉ D’ÉTAT DE SAINT-PÉTERSBOURG

SORBONNE UNIVERSITÉ

**L’image de l'Union soviÉtique**

**dans l’ŒUVRE d’AndrÉ Gide**

***Mémoire réalisé dans le cadre du***

***programme international de double Master en littérature française et comparée***

Par Novoselskaia Daria

Sous la direction de Mme Ekaterina Vasilieva,

Maître de conférences à l’Université d’État de Saint-Pétersbourg

M. Christophe Pradeau,

Maître de conférences à Sorbonne Université

Année universitaire 2020 – 202

Remerciements

Je tiens à exprimer toute ma reconnaissance à mes professeurs de SPbU, Mme Ekaterina Vasilieva et Mme Veronika Altachina. Je les remercie de m’avoir encadrée, orientée, aidée et conseillée.

Un grand merci au professeur Pradeau pour son aide et ses conseils inestimables

J’adresse mes sincères remerciements à Mme Myriam Truel pour sa patience et son soutien inestimable pendant 2 ans au CUF.

Je remercie également tous mes amis de l’Université qui m’ont apporté leur soutien moral et intellectuel tout au long de ma démarche.

Enfin, je remercie ma famille qui est toujours là.

Sommaire

[Remerciements 2](#_Toc73218383)

[Sommaire 3](#_Toc73218384)

[Introduction 5](#_Toc73218385)

[Partie 1 - André Gide, la Russie et l’U.R.S.S. 11](#_Toc73218386)

[1.1. Le voyage en U.R.S.S. 12](#_Toc73218387)

[1.2. La Russie dans la pensée et l’œuvre d’André Gide 17](#_Toc73218388)

[1.2.1. André Gide et la littérature russe 17](#_Toc73218389)

[1.2.2. André Gide et ses activités éditoriales liées à la Russie 18](#_Toc73218390)

[1.2.3. L'Union soviétique vue par Gide 19](#_Toc73218391)

[1.2.4. Les premiers pas vers un changement de paradigme 22](#_Toc73218392)

[1.2.5. La réaction des contemporains 24](#_Toc73218393)

[1.3. L’U.R.S.S. et André Gide 26](#_Toc73218394)

[1.3.1. Publication des œuvres d'André Gide en l'Union soviétique avant 1932 26](#_Toc73218395)

[1.3.2. Publication des œuvres d'André Gide en l'Union soviétique après 1932 27](#_Toc73218396)

[1.3.3. L’U.R.S.S. et voyage d’André Gide 30](#_Toc73218397)

[Partie 2 - Retour de l'U.R.S.S. et Retouches à mon « Retour de l'U.R.S.S. » 35](#_Toc73218398)

[2.1. L'histoire de l'édition. 36](#_Toc73218399)

[2.2. Littérature ou pas littérature ? 37](#_Toc73218400)

[2.3. Les caractéristiques principales des œuvres 38](#_Toc73218401)

[2.3.1. La structure 38](#_Toc73218402)

[2.3.2. Le genre 39](#_Toc73218403)

[2.3.3. Le style 44](#_Toc73218404)

[2.4. Techniques de persuasion 47](#_Toc73218405)

[2.4.1. L'établissement d'une position 47](#_Toc73218406)

[2.4.2. Les changements graduels 48](#_Toc73218407)

[2.4.3. Les informations factuelles 50](#_Toc73218408)

[2.4.4. L’humour 52](#_Toc73218409)

[2.4.5. Les pronoms 52](#_Toc73218410)

[Partie 3 - Les principaux sujets des œuvres 55](#_Toc73218411)

[3.1. Descriptions des lieux géographiques 57](#_Toc73218412)

[3.2. Les gens 60](#_Toc73218413)

[3.3. Conformisme 63](#_Toc73218414)

[3.4. Les conditions de la vie 65](#_Toc73218415)

[3.4.1 Le bien-être matériel dans le Retour de l'U.R.S.S. 65](#_Toc73218416)

[3.4.2 Le bien-être moral dans le Retour de l'U.R.S.S. 69](#_Toc73218417)

[3.4.3 Le bien-être matériel dans les Retouches 72](#_Toc73218418)

[3.4.4 Le bien-être moral dans les Retouches 73](#_Toc73218419)

[3.5. Autres aspects sociaux 76](#_Toc73218420)

[3.6. La Culture 79](#_Toc73218421)

[3.7. Religion 84](#_Toc73218422)

[Conclusion 87](#_Toc73218423)

[Bibliographie 90](#_Toc73218424)

Introduction

D'autres pays, peuples et cultures ont toujours suscité un intérêt très fort pour les gens. Ce n'est qu'aujourd'hui, avec nos possibilités presque illimitées, que nous pouvons effacer les frontières entre les continents grâce à Internet où les représentants d'autres cultures partagent des informations sur eux-mêmes, grâce aux voyages aériens et aux offres touristiques, avec lesquelles nous pouvons voir presque n'importe quel endroit de la planète de nos propres yeux à tout moment, grâce à des films historiques et documentaires et des programmes télévisés racontant l'histoire, la géographie et l'ethnologie des autres peuples, ainsi que grâce à d'innombrables livres écrits au cours des dernières dizaines et même des centaines d'années. Aujourd'hui, avec ce vaste bagage et ces opportunités, nous pouvons facilement satisfaire notre intérêt, avoir une idée de la vie des autres, ainsi qu’avoir une idée de « l'autre ».

Auparavant, la seule façon d'acquérir de telles connaissances était le témoignage personnel, et la seule façon de le partager était de transmettre ce qui était vu dans le livre et pour ce faire, un certain ensemble de techniques était utilisé, typique du genre littéraire de récit de voyage.

 La Russie, la Russie kiévienne, la Moscovie, l'Empire russe[[1]](#footnote-1), qui a longtemps été à la périphérie de la géopolitique européenne, reste un mystère pour les pays d'Europe, attire les regards, et ce n'est qu'aux XVe – XVIIe siècles qu'il y a une période où les voyageurs européens, en particulier les Français, commencent à « découvrir » les territoires russes. Ils découvrent la vie, la culture, les traditions, la structure de l'État et donnent une évaluation de tout cela. De nombreux voyages diplomatiques et commerciaux sont effectués sur le territoire de l'État, dont les descriptions contribuent à la formation de l'image du pays aux yeux des Français, ainsi qu'à la formation de stéréotypes. Ce processus a été bien étudié dans les travaux de divers chercheurs. Albert Lortholari a écrit l'étude *Le mirage russe en France au XVIIIe siècle*, Larry Wolff dans le livre *Inventing Eastern Europe : the map of civilization on the Mind of the Enlightenment* examine l'image de la Russie dans les œuvres de Voltaire, Montesquieu, Rousseau, Diderot, et autres. Charles Corbet dans le livre *A l'ère des nationalismes. L'opinion française face à l’inconnue russe (1799-1894)* s'intéresse également à la perception de la Russie dans la littérature française, certaines œuvres sont consacrées à la formation de l'image dans les périodes antérieures[[2]](#footnote-2).

Dans les travaux de ces scientifiques, deux directions de formation de l'image d'un pays inconnu sont notées : apologétique et critique. Le résultat de cette perception contrastée est le fait qu'au début du XXe siècle, l'image de la Russie et les stéréotypes qui en découlent sont assez ambigus et contradictoires. Il est donc extrêmement intéressant, sur la base de la tradition établie, de comprendre comment l'image d'un nouvel État, qui a remplacé la Russie ₋˗ l'Union soviétique, se forme dans le récit de voyage d'André Gide, dans son œuvre *Retour de l'U.R.S.S.*

Avec l'avènement de l'U.R.S.S. en 1917, se forme une situation similaire à celle qui existe à l'aube des récits de voyage en Russie (aux XV-XVIIe siècles), lorsqu'un pays inhabituel et différent des autres suscite un grand intérêt et attire les voyageurs et les explorateurs. Cet effet d'insolite et de nouveauté est encore plus intensifié par la polarité du monde de l'époque : les États-Unis capitalistes existent à égalité avec l'U.R.S.S. communiste. Et l'étude de ces deux systèmes, deux cultures opposées attire beaucoup de gens, y compris des intellectuels français, comme par exemple Jules Romains, qui vit depuis longtemps aux USA et son voyage en Union soviétique est reflété dans le 19e volume de son livre *Les Hommes de bonne volonté*. Le titre de ce volume, *Cette grande lueur à l’Est,* est devenu une expression stable et a même été utilisé comme titre du livre par Sophie Coeuré.

Dans le cas de l'U.R.S.S., l'intérêt est également alimenté par la nature fermée du pays, qui ne peut pas être visité avec autant de facilité que les autres. Cependant, l'Union soviétique ne voulait pas être fermée au reste du monde. Au contraire, l’invitation des étrangers était une priorité pour le gouvernement soviétique. Il était nécessaire de les inviter, car selon le pouvoir soviétique, après avoir vu de leurs propres yeux la vie en Union soviétique, chaque touriste se transformerait en partisan du système : « la connaissance de la Russie soviétique accélérera inévitablement l'effondrement du capitalisme dans le monde » [[3]](#footnote-3), déclare V. Lénine en 1920.

Néanmoins, malgré cette attitude, le tourisme de masse ne s'applique pas, plusieurs organismes spéciaux sont créés pour contrôler les visiteurs. Tout d'abord, en 1925, VOKS (Société pan-soviétique pour les relations culturelles avec l’étranger) est apparue. Elle organise des expositions internationales, des voyages en U.R.S.S. de délégations d'amis étrangers et de liens culturels avec l'U.R.S.S., ainsi que des personnalités éminentes de la science et de la culture. La deuxième organisation importante, apparue en 1929, est l’Intourist - une agence de voyages qui prend le contrôle et l'organisation de tout le tourisme entrant et sortant de l'U.R.S.S. En conséquence, il n'y a que cinq opportunités pour un étranger de visiter un pays :

le voyage payant et guidé où le voyageur individuel est totalement pris en charge par l'Intourist nouvellement créée ; le voyage « aux frais de la princesse en guenilles » souvent guidé lui aussi, mais plus personnalisé que le premier ; le voyage commercial et économique6 qui peu à peu s'est fait aux nouvelles conditions amenées par la Révolution ; la mission politique d'un dirigeant politique ou d'un membre du gouvernement français, semi-officielle comme les deux voyages d'Herriot (en 1922 et en 1933) qui modifient la politique française vis-à-vis des Soviets, ou longuement préparée par le quai d'Orsay comme le voyage de Pierre Cot, ministre de l'Air, en 1933 ; enfin, le voyage de groupes de communistes ou de sympathisants, délégations invitées par la République des Soviets, le plus important, au moins quantitativement[[4]](#footnote-4).

Depuis 1933, le voyage devient un véritable outil pour attirer les sceptiques, donc chaque étape de la visite est pensée à l'avance : les lieux à visiter sont soigneusement sélectionnés, les personnes rencontrées par les voyageurs ne sont pas choisies au hasard, chaque visite est planifiée, préparée, l’inattendu est pratiquement exclu et tout est fait dans le but d'impressionner le visiteur autant que possible.

L'Union soviétique invite des personnalités issues de domaines très divers[[5]](#footnote-5). Médecins, scientifiques, ingénieurs et architectes se rendent en visite professionnelle ; de nombreux athlètes participent à des événements sportifs ; les représentants de la culture et de l'art voyagent dans le cadre de la coopération muséographique ; depuis 1933, un échange culturel s'est instauré dans le domaine de la musique et du théâtre. Des cinéastes visitent aussi le pays, par exemple, Jean Renoir arrive pour présenter son film *Toni* et, en conséquence, prend la voie soviétique avec beaucoup d'enthousiasme. Et enfin, attirés par un grand nombre de conférences, congrès et projets spécialement organisés, ainsi que simplement par les invitations d'associations, un grand nombre d'écrivains viennent.

En conséquence, entre 1917 et 1939, plus de 200 textes d'auteurs français qui avaient visité l'Union soviétique sont publiés. Les visites des intellectuels français sont couvertes en détail dans les travaux de Fred Kupferman *Au pays des Soviets*, Rachel Mazuy *Croire plutôt que voir ? Voyages en Russie soviétique (1919-1939)*, *Cousu de fil rouge : voyages des intellectuels français en Union soviétique* sous la direction deRachel Mazuy et Sophie Cœuré, *La grande lueur à l’est : Les Français et l’Union soviétique 1917-1939* par Sophie Cœuré. Cependant, dans tous ces livres, une plus grande attention est accordée à la description historique des voyages, aux aspects politiques et non à l'image émergente de l'Union soviétique.

La période de 1930 à 1937 est particulièrement distinguée, on l’appelle la « décennie rose » [[6]](#footnote-6), lorsque, fascinés par les idées communistes, les intellectuels occidentaux ont cherché à voir de leurs propres yeux un nouveau pays heureux.

Cependant, il convient de noter que plus tard, beaucoup perdent leurs « lunettes roses », l'admiration est suivie d'une amère déception, mais généralement cela survient quelque temps après le voyage, après certains événements, comme, par exemple, dans le cas de Louis Aragon.

L'un des intellectuels français invités est André Gide, un écrivain français qui avait une grande autorité et une influence sur ses contemporains. Au début des années 30, il exprime pour la première fois sa sympathie pour les idées communistes et devient immédiatement « ami de l'Union soviétique ». En tout état de cause, il est proclamé comme tel dans l'Union et il est invité à visiter le pays en tant qu’ami du pays. En 1936, après son voyage, le récit de voyage *Retour de l'U.R.S.S*. est publié. Contrairement aux attentes, au lieu d’une ode élogieuse au progrès du pays et de ses habitants, il donne une évaluation assez ambiguë et, à certains endroits, une sévère critique. Il appelle son admiration inconditionnelle pour l'Union soviétique une erreur et estime qu'il est nécessaire de la corriger : « Si je me suis trompé d'abord, le mieux est de reconnaître au plus tôt mon erreur ; car je suis responsable, ici, de ceux que cette erreur entraîne » [[7]](#footnote-7). Cette capacité à admettre qu’il se trompe, mais en même temps à essayer d'évaluer objectivement ce qu’il voit et à afficher également les avantages et les inconvénients, rend ce texte extrêmement intéressant à étudier.

En 1937, à la suite du *Retour de l’U.R.S.S.*, André Gide publie les *Retouches* à son *Retour,* où il répond aux critiques et développe les sujets soulevés dans le premier récit de voyage sur un voyage en Union soviétique. Ces deux livres constituent ensemble une œuvre assez ambiguë, qui est influencée par de nombreux facteurs qui doivent être étudiés afin de comprendre ce qui influence la formation de l'image de l'Union soviétique et comment ces facteurs se reflètent dans les œuvres elles-mêmes.

A ce jour, André Gide, en tant qu'écrivain, reste en demande et suscite un intérêt littéraire et scientifique. Donc, depuis 1968*, l'Association des Amis d'André Gide* est active et publie ce *Bulletin*. Le voyage de l'écrivain en U.R.S.S. est aussi pertinent, ainsi en 2021 paraît le livre *En URSS avec Gide. Mon journal[[8]](#footnote-8)*, où, sous la forme d'un journal intime, l'auteur Cécile Vargaftig appréhende ses souvenirs à travers le parcours de l’écrivain.

Cependant, comme pour une étude scientifique plus large sur le voyage d'André Gide en Union soviétique, l'ouvrage le plus complet sur la relation entre l'écrivain et la Russie communiste remonte à 1983. Il s'agit *d'André Gide et l'URSS[[9]](#footnote-9)* par Rudolf Maurer. La structure du livre est proche de la structure de ce mémoire, il touche également à deux œuvres d'André Gide, examine le phénomène de son engagement sous des angles différents. Cependant, l’age de près de quarante ans de recherche de Maurer, l'accès aujourd'hui aux sources d'information dans les deux pays, ainsi qu'un objectif différent de l'étude, ont permis de créer un œuvre plus pertinent et différent.

Donc, tout d'abord, pour une approche compétente de la définition de l'image de l'U.R.S.S., il est nécessaire de comprendre quelles idées l'auteur avait à l'origine sur le peuple russe, de savoir s’il est influencé par des stéréotypes négatifs, au contraire fasciné par le mystère de la personne russe, ou qu'il se forge une opinion particulière. Suit-il ce qui se passe dans le pays et quelle opinion s’y ajoute ? Tout cela ensemble affecte les attentes avec lesquelles l'auteur part en voyage, et donc ce qu'il écrit. Dans le cas d'André Gide, le fait que sa position soit connue du grand public est intéressant : il parle à plusieurs reprises de ses sentiments les plus chaleureux envers l'Union soviétique, de son idéologie et croit en l'avenir de ce pays. Et donc, l'esprit critique de sa première œuvre, encore plus évident dans la seconde, est juste inattendu.

Afin de comprendre à quel point un tel changement d’opinion est vraiment inattendu, dans le cadre de ce travail, la première partie examine à la fois les déclarations personnelles d'André Gide, qu'il publie dans son *Journal* ou exprime dans sa correspondance personnelle, ainsi que certains événements survenus dans son entourage et susceptibles d’avoir influencé l'écrivain.

Deuxièmement, il est nécessaire de considérer les conditions dans lesquelles le voyage a eu lieu. L'U.R.S.S. - le pays d'accueil attendait également une certaine réaction du visiteur au voyage. La façon dont André Gide a vu l'Union soviétique et la façon dont elle a été présentée au monde est aussi importante dans le cadre de cette étude. Par conséquent, la première partie traite également des circonstances de son voyage, ainsi que de l'histoire des relations entre l'U.R.S.S. et l'écrivain. Cela comprend à la fois la définition de l'attitude de l'écrivain envers l'U.R.S.S. et l'attitude à l'égard du travail et des opinions de l'écrivain dans le pays.

La deuxième partie de la présente étude est consacrée directement aux textes de *Retour de l'U.R.S.S*. et des *Retouches à mon « Retour de l'U.R.S.S. ».* L'histoire de leur publication est considérée et l’analyse littéraire des textes est aussi effectuée. L'analyse littéraire comprend les principales caractéristiques de l'œuvre, y compris la structure, le genre et le style inhabituels. Une attention particulière est portée aux techniques de persuasion que l'écrivain utilise pour véhiculer le plus efficacement possible l'image de l'État.

Enfin, la troisième partie est entièrement consacrée aux sujets évoqués dans les textes de *Retour de l'U.R.S.S*. et des *Retouches à mon « Retour de l'U.R.S.S. ».* Le choix des sujets soumis ce que l’auteur veut transmettre au lecteur, et démontre aussi combien l’écrivain est ferme dans ses convictions et si sa position évolue avec le temps.

En conséquence, en combinaison avec des analyses sociologiques et biographiques, l’analyse littéraire crée une idée à part entière de la façon dont l'image de l'Union soviétique se forme dans le récit de voyage d'André Gide, et les raisons de toutes les caractéristiques de l'œuvre deviennent évidentes.

Partie 1  
 -   
André Gide, la Russie et l’U.R.S.S.

1.1. Le voyage en U.R.S.S.

L'apothéose de l'intérêt d'André Gide pour l'Union soviétique fut son voyage là-bas à l'été 1936.

Gide part en voyage avec ses cinq camarades, eux aussi écrivains : Pierre Herbart, Jacques Shiffrin, Jef Last, Louis Guilloux et Eugene Dabit. Le 17 juin, Gide s'envole pour Velikiye Luki, où il est accueilli avec une cordialité incroyable, le journal *Izvestia* a noté le 17 juin que les écrivains étaient transportés dans les bras de la rampe de l'avion jusqu'à l'entrée de l'aéroport, qui était décorée du grand slogan « Salutations enflammées à un cher invité », qui touchait écrivain aux larmes.

On apprenne de nombreux détails du voyage de la presse soviétique et beaucoup directement des *Carnets d'U.R.S.S*. que l'écrivain prend pendant le voyage.

Les carnets commencent par un enregistrement réalisé à Berlin le 17 juin 1936, d'où André Gide s'envole pour Moscou. Un arrêt à Velikiye Luki (Wel Luki) est décrit de manière suffisamment détaillée, où l'écrivain est agréablement surpris par l’accueil reçu.

Au début de son voyage, l'écrivain tient son journal presque chaque jour, il prend des notes sur les principaux événements de la journée, les rencontres, les lieux visités, les déjeuners et dîners, et sur son état. Les notes manquent de descriptions détaillées, mais des thèmes sont tracés, qui seront ensuite reflétés dans le *Retour de l'U.R.S.S.* Ainsi, déjà en promenade dans le parc de la culture le 20 juin, il attire l'attention sur les joyeux citoyens soviétiques qui s'y promènent. C'est avec une description plus détaillée de réunions similaires que commence la première partie de son ouvrage.

Le 19 juin, Gide et ses compagnons de voyage apprennent la mort de Maxim Gorki. À cet égard, le 21 juin, A. Gide fait un adieu populaire à Gorky et, debout sur la tribune du mausolée de Lénine à côté de Staline, il prononce un discours à la mémoire de l'écrivain. Bien sûr, ce sujet devient central pour les notes des prochains jours. Le 21 juin est presque entièrement consacré à la description des funérailles de Gorki.

Déjà ici, il est à noter, est la particularité des notes de Gide dans ces carnets. En général, en lisant les journaux de l'écrivain, qu'il tient presque tout au long de sa vie, on retrouve beaucoup de son raisonnement sur des sujets variés : il médite sur les livres qu'il a lus, sur les conversations qu'il a tenues, sur ses propres déclarations, il conteste ou est d'accord avec diverses thèses, écrit sur ses pensées et ses émotions. Dans les *Carnets d'U.R.S.S.* il n'y a pratiquement pas de telles considérations, l'écrivain y note seulement les principaux points de son voyage, je les appellerais des « ancres » par lesquelles l'écrivain envisage alors de restituer ses émotions et ses impressions. Ainsi, la période du 30 juin au 3 juillet, passée à Leningrad, Gide la décrit en seulement cinq paragraphes[[10]](#footnote-10). Une certaine idée formulée au tout début : « Pouchkine et Baudelaire (Rêve parisien) » ; des phrases courtes ou même des mots simples : « Arrivée de compagnons. Fête. Accueil sur le bateau. », « Banquet. Excellence des mets. Toast. » ; les éléments d'une excursion fluviale et d'une visite à un musée de la religion, séparés par une virgule ou un tiret ; un rappel pour lire le guide de voyage d'Engels ; et, enfin, un bref récit de la conversation avec X... sur la façon dont le monarque ne peut pas être majestueux.

Presque toutes ces notes trouvent leur développement dans le *Retour de l’U.R.S.S*. « On la dirait rêvée par Pouchkine ou par Baudelaire.[[11]](#footnote-11) » - il écrit à propos de Saint-Pétersbourg, à partir de quelques propositions sur un musée contre la religion dans la cathédrale, tout un chapitre *Lutte antireligieuse* est né, l'histoire de X... est transférée pratiquement inchangée, l'auteur l'utilise comme un exemple de censure, qu'il rencontre et qu'il condamne.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y a absolument aucune évaluation personnelle de l'écrivain ou de ses émotions dans les enregistrements. « Joie intense[[12]](#footnote-12) », écrit-il après avoir assisté à un festival des pionniers, « Je rentre trempé et ravi[[13]](#footnote-13) » - 10 juillet, après communication avec les enfants. De plus, on peut se référer à sa description du jour des funérailles de Gorki. Il énumère non seulement les personnes présentes, note les difficultés techniques dans la préparation d'un discours, des éléments de la routine quotidienne, mais écrit aussi sur son excitation, sur la peur de « perdre sa voix[[14]](#footnote-14) ». Cependant, cela, bien sûr, ne peut être comparé aux commentaires qu'il fait déjà dans l'œuvre finale, où au lieu d'une mention générale de la « foule », il la divise en femmes, enfants et personnes âgées, regarde leurs visages, pose des questions : « Qu’était Gorki pour tous ces gens ? Je ne sais trop : un maître, un camarade ? un frère ? ...[[15]](#footnote-15) ». Il ne mentionne pas dans ses carnets que les textes de ses discours sont en cours de révision, sans parler de leurs traductions en russe, sur lesquelles il n'a aucun contrôle[[16]](#footnote-16).

Cependant, à partir du 12 juillet, l'écrivain passe à une nouvelle façon de tenir un journal. Il arrête de prendre des notes le jour, à la place il écrit le reste du voyage en quatre « chapitres » : *Gori*, *Soukhoum*, *Sotchi* et *Artek*. Il convient de noter qu'avant cela, il a également intégré les notes des 1-2 juillet dans plusieurs paragraphes sous le titre *Leningrad*. Cette division, cependant, ne passe pas à son *Retour de l'U.R.S.S.*

L'absence de partition par dates ne permet pas d'avoir une image complète du parcours de l'écrivain, mais grâce aux archives des journaux soviétiques[[17]](#footnote-17), il a été possible de reconstituer avec précision les villes et les dates visitées. ([*Annexe 1*](#Annexe_1)). Il est intéressant de noter qu'une période assez longue, du 14 au 24 juillet environ, n'est pas reflétée dans les archives, et que les visites à Ordzhonikidze, Rostov et Tiflis restent sans écho dans le récit, bien que l'exposition d'artistes contemporains à Tiflis bénéficie d'une attention considérable dans le *Retour,* Batoum n'est mentionné que dans le chapitre *Soukhoum*.

Certains chercheurs suggèrent qu'une façon aussi inhabituelle de tenir un journal par Gide est liée au fait que l'écrivain avait peur que son journal soit lu par les autorités soviétiques, il a donc essayé de faire le nombre minimum de notes et, par conséquent, d'éviter les jugements critiques ou sévères notations que ces autorités peuvent ne pas aimer. Cependant, si nous analysons son texte sur la visite à Gori, de telles hypothèses deviendront moins raisonnables. Gori est la ville où Staline est né et une visite là-bas est l'un des points incontournables pour ceux qui visitent l'Union soviétique, mais il n'y a rien dans les notes de Gide qui fait l'éloge de la figure du chef de la nation. Au lieu de cela, il décrit les funérailles d'un pauvre homme, explique comment les ordres des autorités sont exécutés aveuglément. « De l’excellent et du pire. Il n'est pas hélas que trop aisé de ne voir que l'un ou que l'autre[[18]](#footnote-18) », écrit-il. Dans le chapitre *Soukhoum*, il note comment la population est dépendante de l'opinion qui lui est dictée par le *Pravda*, le parti, le gouvernement. L'histoire de la manière dont les ouvriers ont évité d'exprimer leur propre opinion sur ce qui se passait en Espagne apparaît également dans le *Retour de l'U.R.S.S.* et constitue la base des discussions sur le manque de liberté dans l’Union soviétique. Le chapitre sur Artek est rempli d'histoires d'enfants, louant les réalisations de L’U.R.S.S., mais montrant en même temps une ignorance totale de la vie au-delà de ses frontières et, ce que Gide note particulièrement, le refus de reconnaître les faits qui indiquent que d'autres pays, à savoir la France, parvient à faire des progrès dans différents domaines : « *Complexe de supériorité*[[19]](#footnote-19) » - écrit-il en mettant en évidence cette phrase en italique.

Mais l'explication des changements dans la manière de tenir le journal est différente. On le retrouve dans le journal de Jef Last, qui écrit ce qui suit :

Quand, une nuit, je dus aller aux toilettes, je vis de la lumière dans la salle à manger et que la porte était entrouverte. J'y jetai un coup d'œil et je vis Bola [leur guide et interprète] agenouillée à côté de la corbeille à papiers, occupée à réunir les morceaux d'une note que seul Gide avait pu écrire. Je lui conseillai donc de ne plus prendre de notes[[20]](#footnote-20).

Artek est la dernière partie des carnets sur l'U.R.S.S., l'écrivain quitte le pays le 24 août et la prochaine note n'a été faite que le 3 septembre. Ici, on peut voir qu'au retour de son voyage, l'écrivain essaie de comprendre ses sentiments, de formuler son opinion sur l'U.R.S.S. Contrairement à Jeff Last, qui l'accompagnait, il ne ressent pas de « déception » : « le mot « déception » me paraît inexact ; mais je ne sais trop que proposer à la place.[[21]](#footnote-21) »

À la suite de ces émotions mitigées, après un court laps de temps, un livre est publié, qui, avec sa nature contradictoire, reflète suffisamment les émotions et l'état de l'auteur. Il est à noter qu'André Gide, qui a publié de manière indépendante des pages de son Journal, n'a pas publié en 1939 dans le cadre du *Journal (1889-1939)* despages de ses carnets. Il est également intéressant de noter que le travail publié en conséquence est très différent, par exemple, du proche *Voyage au Congo*, publié sous la forme d'un journal avec des dates. Peut-être Gide avait prévu de décrire son voyage en U.R.S.S. de la même manière, par exemple, c'est exactement à quoi ressemble son Voyage au Congo, le récit est structuré chronologiquement, chaque nouveau chapitre a une date. Mais, cependant, apparemment l'écrivain a ensuite changé d'avis. Cela peut expliquer le fait que l'écrivain ne publie pas ces pages du carnet. Il ne lui suffit pas de simplement partager les détails du voyage, il est nécessaire de traiter ce qu'il a vu, de remonter les détails, de transmettre la dualité qu'il ressent. Il est évident qu'il commence à penser au futur livre alors qu'il est encore en voyage. Donc, par exemple, déjà en voyage, à Sotchi, il formule l'idée qu'il souhaite inclure dans la préface de son livre : « *Préface* : « L'U.R.S.S. nous apporte presque à la fois l’excellent et le pire… [[22]](#footnote-22)». En conséquence, un raisonnement similaire et même des citations directes apparaissent au début du *Retour*.

Il convient de noter que les lieux visités par l'écrivain en voyage (Leningrad, Moscou, Sotchi, les villes de Crimée, Abkhazie, Géorgie) sont assez typiques pour les voyageurs de cette époque. En 1936, *l’Intourist* propose 26 itinéraires en Union soviétique, il y a donc même des campagnes publicitaires, des affiches qui les promeuvent. Les lieux qu'ils visitent sont également spécialement sélectionnés - colonie de vacances pour enfants, fermes d'État et fermes collectives exemplaires, usines - tous témoignent des réalisations de l'Union soviétique, des succès de la modernisation, de l'industrialisation et d'autres choses.

Ce type de tourisme en U.R.S.S. est particulièrement remarquable. L'Union soviétique est sensiblement différente des autres pays visités par les touristes. Les visiteurs viennent ici non pas pour des beautés naturelles, des attractions culturelles ou des réalisations architecturales, mais pour le « produit touristique » unique - le socialisme. Le système établi en U.R.S.S., la société qui y vit présente un intérêt majeur pour les personnes visitant le pays et les réalisations démontrées y correspondent. Compte tenu de ces caractéristiques du tourisme, il est utile de comprendre que le récit de voyage écrit à la suite de celui-ci sera spécial.

1.2. La Russie dans la pensée et l’œuvre d’André Gide

Chaque voyageur qui part à la rencontre de « l'autre » a un certain nombre d'attentes, d'idées sur ce à quoi il est confronté. Ces idées sont formées par entourage, la société dans laquelle il vit, les intérêts qu'il a, les livres qu'il lit. Dans le cas d'André Gide, ces antécédents liés à la culture russe sont assez importants en raison de l'intérêt de l'écrivain pour la littérature russe, de son travail littéraire actif en France, ainsi que de son vif intérêt pour ce qui se passe en U.R.S.S. Par conséquent, tous ces facteurs sont nécessaires à l'étude dans le cadre de ce mémoire.

1.2.1. André Gide et la littérature russe

 L'intérêt de Gide pour la littérature russe est fortement influencé par Eugène-Melchior de Vogüé, ce dont parle le chercheur S. Fokine[[23]](#footnote-23). Dans son étude consacrée à Dostoïevski et la littérature française il se penche sur les lectures du jeune Gide et voit que Gide s'intéresse tellement au *Roman russe* qu'il ne se contente pas de le lire, mais laisse de nombreuses notes marginales dans sa copie du *Roman russe*, où de Vogüé écrit sur la littérature russe, beaucoup de notes sont prises. L'influence de de Vogüé est également évidente dans ces lignes du Journal, écrites beaucoup plus tard, quand Gide s’était déjà fait sa propre opinion sur la littérature russe, différente de celle de de Vogüé : « Je me souviens que ce qui m'a fait lire les Possédés et les Karamazov, c'est la retraite de ce grand dadais de Melchior, devant ces livres apocalyptiques et ténébreux » [[24]](#footnote-24)  .

En parcourant le *Journal* de l’écrivain, on peut plus précisément établir le cercle de ses intérêts concernant la littérature russe. André Gide dit qu'il lit Léon Tolstoï, Tourguéniev, Chtchedrine, Tchekhov et, bien sûr, Dostoïevski. L'écrivain découvre également Dostoïevski dans le livre de de Vogüé.

  Le plein intérêt d’André Gide pour Dostoïevski et pour la Russie se manifeste lorsque, tout en pensant à la littérature et à la morale dans son livre *Réflexions sur quelques points de littérature et de morale*, 1897, il entre dans une polémique avec la philosophie de Friedrich Nietzsche et passe aux idées de Fiodor Dostoïevski qui sont très populaires dans les milieux littéraires français[[25]](#footnote-25). Fasciné par Dostoïevski, Gide commence à écrire sa biographie, mais la guerre de 1914 arrête ce projet et en revanche il donne des conférences à ce sujet qui sont ensuite publiées et écrit un article *Dostoïevski d’après sa correspondance*, où il analyse scrupuleusement tous les détails de sa vie personnelle et artistique, tente d’appréhender sa philosophie et sa psychologie. Au cours de cette recherche, Gide commence à ressentir de l'intérêt et de la sympathie pour la Russie : « Sérieusement, objectivement, avec son érudition inhérente, Gide passe néanmoins prudemment à un sujet très important, dont il n'avait pas encore décidé de discuter publiquement - sur le peuple russe, sa mentalité et la foi »[[26]](#footnote-26), bien qu'il n'ait jamais visité la Russie. En étudiant ce sujet, Gide apprécie la foi des écrivains russes dans la *mission spéciale* du peuple russe et peut-être que c’est cette sympathie qui contribuera à l’avenir a sa sympathie pour l'Union soviétique.

Cette foi dans une mission spéciale est également observée par un autre auteur qui l'intéresse beaucoup, A. Pouchkine. En étudiant ses œuvres, il note les caractéristiques de son travail, ainsi que la différence entre ses œuvres et la vision stéréotypée « surprenante et souvent répugnante »[[27]](#footnote-27) de la culture russe, formée aux yeux des lecteurs occidentaux. :

En vain chercherions-nous ici ce que nous avons l'habitude de considérer comme spécifiquement russe : un désordre de crépuscule, d'hyperbole, de tourmente. Dans la plupart des œuvres de Pouchkine, tout est clarté, harmonie. Pas d'amertume, pas de destin de pessimisme soumis ; mais un amour profond, peut-être même un peu sauvage pour toutes les joies, pour tous les plaisirs de la vie, adouci cependant par la sévérité de la forme, qui exigeait le culte de la beauté qui lui était propre[[28]](#footnote-28).

Gide n'est pas satisfait des traductions précédentes de Pouchkine de Prosper Mérimée et dans l’intention de transmettre avec précision les caractéristiques de ses œuvres, il travaille sur la traduction avec Jacques Schiffrin. En 1923, leur traduction commune de *La Dame de pique* est sortie et en 1935, la *Nouvelle Revue Française* publie les *Récits de feu Ivan Pétrovitch Belkine*.

Ainsi, nous pouvons conclure que, d'une part, l'idée de la Russie formée par André Gide ne devrait pas différer de la vision typique de l'époque. D'un autre côté, contrairement à ses contemporains, il s'intéresse beaucoup à la littérature russe et souhaite également élargir sa liste des auteurs et sa compréhension de la nation change, s'élargit.

1.2.2. André Gide et ses activités éditoriales liées à la Russie

En plus du *Journal* d'A. Gide, sa connaissance de la littérature russe, de la nation et de ce qui se passe sur le territoire du pays est indiquée par le contenu des magazines *NRF*, dont l'éditeur était Gide. La revue publie des œuvres littéraires d'un large éventail d'auteurs, parmi lesquelles il existe des œuvres soviétiques. En outre, elle a les rubriques *Réflexions*, *Notes politiques* et *L'air du mois*, où des articles sur divers sujets sont imprimés. Dans les années 1930, des textes liés à des sujets soviétiques ont commencé à apparaître de plus en plus parmi eux. Par exemple[[29]](#footnote-29), *Du vrai Socialisme* par Albert Thibaudet (n° 214), *Mythes socialistes* par Thierry Maulnier (n° 276), *La Révolution et la jeunesse* par Philippe Lamour (n° 231). Mais le meilleur exemple est fourni par l'article *L'Affaire Roussakov ou L'U. R. S. S. d'aujourd'hui* publié par NRF en 1929, n° 193. Panaït Istrati, un auteur roumain, la même année a publié un livre critiquant sévèrement la réalité soviétique après sa visite dans le pays.

De plus, en 1911, avec J. Schlumberger et l'éditeur G. Gallimard, il fonde les *Éditions de la Nouvelle Revue française*, qui en 1919 se transforment en *Librairie* *Gallimard*. En conséquence, ces éditeurs publient de nombreux ouvrages d'auteurs russes.

Depuis les années 1920, *NRF* et *Gallimard* publient des traductions de Kuprin, Bunin, Zinaida Gippius, Nabokov, Tsvetaeva et d’autres. De plus, la maison d'édition *Pléiades*, créée par J. Schiffrin en 1923, sort une série intitulée *Les Auteurs classiques russes[[30]](#footnote-30)*. En dix ans, de nouvelles traductions de Gogol, Dostoïevski, Pouchkine, Tchekhov, Lermontov, Leskov sont apparues. Un peu plus tard, dans la collection de la Bibliothèque de la Pléiade, on retrouve la traduction de Pouchkine par Gide et Schiffrin. En plus des maîtres littéraires russes reconnus, *NRF* publie également une nouvelle génération d'écrivains russes, apparue après la révolution. *Collection Jeunes Russes*[[31]](#footnote-31)publie des auteurs dont les œuvres paraissent en russe de 1921 à 1933, dont E. Zamyatin, M. Sholokhov, M. Zoshchenko et d'autres.

Ainsi, en utilisant ces informations indirectes, nous pouvons conclure qu'André Gide était intéressé par la culture russe et qu’il la connaissait bien, et était également conscient des changements en cours dans le pays et des problèmes existants. Cependant, on ne peut négliger ce qu'il a lui-même dit à ce sujet : à propos de la révolution, du communisme et de l'Union soviétique.

1.2.3. L'Union soviétique vue par Gide

L'Union soviétique, la révolution russe ont largement attiré les intellectuels occidentaux. Cependant, il convient de noter que le lien entre les Russes et les Français dans ce domaine est le plus proche et la raison en peut être considérée la proximité de la révolution d’Octobre de 1917 et de la Révolution française de 1789.

De nombreux chercheurs trouvent des similitudes dans les deux révolutions et la révolution d’Octobre est perçue comme un miroir de la Révolution française et la puissance soviétique elle-même est largement égale à l'événement survenu 128 ans plus tôt[[32]](#footnote-32). Cette proximité des deux révolutions crée une attitude particulière de la nation française face aux changements en cours en Union soviétique.

Si nous prêtons attention aux statistiques, par exemple, en 1934, données dans le livre *La Grande lueur à l’Est. Les Français et l’Union soviétique*, *1917-1939[[33]](#footnote-33)* et que nous sélectionnons les pays avec le nombre maximum de voyageurs en U.R.S.S., alors ce sera les États-Unis – 4380 touristes, l'Allemagne - 3313 touristes, l’Angleterre - 2868 et la France - 2253. À première vue, la France n'est pas leader en nombre de voyageurs, mais si l'on recalcule le nombre de touristes en part par rapport à l'ensemble de la population de ces pays pour 1934, on obtient les chiffres suivants :

*Tableau 1*

|  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- |
|  | ***Nombre de touristes*** | ***Population,*** *millions* | ***Part des touristes dans***  ***la population,*** *%* |
| **États-Unis** | 4380 | 126,4[[34]](#footnote-34) | 0,0035 |
| **Allemagne** | 3313 | 66,4[[35]](#footnote-35) | 0,0049 |
| **Angleterre** | 2868 | 45[[36]](#footnote-36) | 0,0061 |
| **France** | 2253 | 41,6[[37]](#footnote-37) | 0,0054 |

En d'autres termes, les Français sont parmi les voyageurs les plus intéressés, juste derrière les Britanniques. Si l'on fait des parallèles avec la Grande Révolution française, alors cet intérêt s'explique par le fait que, comme elle, la révolution d’Octobre marque des changements majeurs, la destruction de l'ordre passé, la restructuration de la société. Et tout comme les événements de 1789 ont influencé non seulement la France, mais le monde entier, de même ce qui se passe en URSS est perçu comme l'incarnation de quelque chose de nouveau, d'extrêmement significatif, et même comme « l'espoir d'une régénération universelle de l'ancien système européen, condamné par de nombreux intellectuels au déclin final.[[38]](#footnote-38) »

***L'U.R.S.S. dans le Journal d'André Gide***

Quant à André Gide, il existe des preuves directes de la position du Gide par rapport à ce qui se passe en Union soviétique : ses propres déclarations, qu'il publie le plus souvent dans son *Journal*.

Naturellement, la transformation de l'Empire russe en U.R.S.S. ne reste pas inaperçue par André Gide.

Depuis le début des années 30, il mentionne, à plusieurs reprises, l'Union soviétique dans son Journal, écrit qu’à cause de la situation en Russie il ne peut pas s’immerger complètement dans la littérature et exprime son admiration pour la voie choisie par ce pays. Ainsi, dans son *Journal* du 13 mai 1931, il déclare :

… surtout j’aimerais vivre assez pour voir le plan de la Russie réussir, et les États d'Europe contraints de s’incliner devant ce qu’ils s’obstinaient à méconnaitre. […] Jamais je ne me suis penché sur l’avenir avec une curiosité plus passionnée. Tout mon cœur applaudit à cette gigantesque et pourtant toute humaine entreprise[[39]](#footnote-39).

Le 27 juillet 1931, les lignes suivantes apparaissent sur les pages du J*ournal* :

Je voudrais crier très haut ma sympathie pour la Russie ; et que mon cri soit entendu, ait de l’importance. Je voudrais vivre assez pour voir la réussite de cet énorme effort ; son succès que je souhaite de toute mon âme, auquel je voudrais travailler[[40]](#footnote-40).

Puis, le 8 novembre 1931, il discute du communisme et note : « Je puis souhaiter le communisme, mais tout en reprouvant les affreux moyens que vous nous proposez pour l'obtenir » [[41]](#footnote-41). Autrement dit, soutenant théoriquement le communisme, Gide n'approuve pas les méthodes auxquelles il faut recourir pour y parvenir, mais dans le cas de l'U.R.S.S., il ne veut pas ressembler à la femme de Loth :

je suis heureux qu’en Russie du moins cette triste besogne soit faite. Ah ! que du moins cela soit acquis et qu’il n’y ait pas lieu d’y revenir ! Qui regarde en arrière, comme la femme de Loth s’apitoyant sur la dévastation de Sodome, risque d’être changé en statue de larmes[[42]](#footnote-42).

Finalement, en février 1932, il en vint à la conclusion qu'il avait peur de ses propres pensées, mais en même temps « de cœur, de tempérament, de pensée, j’ai toujours été communiste » [[43]](#footnote-43). En avril 1932, il fait l'éloge du plan quinquennal, déclarant : « Les arguments misérables de ses ennemis, loin de me convaincre, m’indignent » et que « s’il fallait ma vie pour assurer le succès de l’U.R.S.S., je la donnerais aussitôt... » [[44]](#footnote-44).

Le 1er juin 1932, il commence à imprimer certaines pages de ce journal dans *La Nouvelle Revue Française* dont il était un des fondateurs et rédacteurs. L'éloge du plan quinquennal du pays et le désir de le voir aboutir, exprimés par Gide, conduisent au fait que ses pages sont traduites et apparaissent sur la première page de *Gazette littéraire (Literatournaïa gazeta)[[45]](#footnote-45),* alors aux yeux des lecteurs soviétiques l'écrivain lui-même se transforme en bolchevik et en véritable ami de l'Union soviétique[[46]](#footnote-46).

Puisque l'écrivain, qui était considéré comme un écrivain bourgeois, devient ami de l'Union soviétique, la correspondance avec les rédacteurs du *Literatournaïa gazeta* commence et en conséquence, sa lettre à l'éditeur est publiée : il y parle à nouveau avec passion et admiration pour l'Union soviétique et exprime son espoir de voir l'incarnation du plan de Staline.

Ainsi, à la suite de la publication d'un extrait de son journal intime, André Gide devient un ami de l'U.R.S.S., ainsi que l'auteur de livres recommandés pour la lecture.

A partir de ce moment, A. Gide exprime sa sympathie pour l'Union soviétique, mais il existe de nombreux facteurs selon lesquels, au moment du voyage André Gide devait avoir formé des opinions, certaines attentes et être prêt à affronter un certain nombre de problèmes lors d'une visite en U.R.S.S.

1.2.4. Les premiers pas vers un changement de paradigme

Parmi ces facteurs figure sa participation au premier Congrès international des écrivains pour la défense de la culture à Paris en 1936. Le Congrès s'est tenu du 21 au 25 juin et a réuni des écrivains, des penseurs et des artistes de 38 pays. André Gide participe à plusieurs réunions et donne un discours, où il partage sa position sur la culture, ainsi que sur le communisme et l'Union soviétique. Il dit que « Il n'existe qu'un pays, l'U.R.S.S. où l'écrivain peut entrer en communion directe avec ses lecteurs »[[47]](#footnote-47), admire également le soin de l'Union soviétique pour l'héritage des petites nations qui la composent et exprime la conviction que c'est précisément la société communiste qui contribue à l'épanouissement de l'individualisme. Mais particulièrement importante est la réunion du 25 juin, où certains écrivains ont prononcé un discours critique adressé aux autorités soviétiques, qui ont arrêté Victor Serge (Kibalchich), écrivain et révolutionnaire russe d’expression française, déçu par l'Union soviétique. Dans leurs discours, ils ont accusé l'Union soviétique de manque de liberté d'expression, dénoncé sa structure politique. Les écrivains soviétiques qui étaient présents à la réunion ont également participé à la discussion mais ils n'ont pas réussi à parvenir à un accord. Le dernier mot appartenait à André Gide, où dans une certaine mesure il a présenté sa position. Il a comparé la situation de Serge à l'affaire Dreyfus, à laquelle il a participé avec d'autres intellectuels français, mais n'a pas pris parti, mais a seulement déclaré que sa foi dans le pays soviétique ne pouvait être ébranlée.

Néanmoins, après la fin du congrès, le 28 juin, l'écrivain part pour une réunion avec l'ambassadeur soviétique V. Potemkine pour aider à régler la situation de V. Serge, qui est également reproduite dans une lettre à V. Potemkine le 29 juin[[48]](#footnote-48). La lettre est écrite d'une manière très délicate ; Gide exprime simultanément les plus profondes sympathies pour l'U.R.S.S. et, de l'autre, critique doucement ce qui s'est passé. Il assure qu'il n'essaie pas de donner des instructions aux autorités soviétiques, il ne connaît même pas V. Serge personnellement ou son travail, mais il pense que l'U.R.S.S. pourrait être plus transparente dans ses actions, afin que les défenseurs les plus fidèles du pays des soviets puissent s’appuyer sur des faits sans équivoque. Il conclut la lettre par les mots que seul un grand amour pour l'U.R.S.S. et la cause du communisme lui dicte cette lettre, néanmoins, certains chercheurs[[49]](#footnote-49) pensent qu'à partir de ce moment-là a commencé le processus de déception d'A. Gide dans ce qui se passait en U.R.S.S. Le fait qu'il devrait être au courant des problèmes existants indique l'existence de sa correspondance avec Magdeleine Paz, l'une des accusatrices du Congrès.

Enfin, on peut supposer qu'une lettre de Victor Serge lui-même a eu une influence significative sur Gide avant le voyage. Libéré, notamment grâce aux efforts de Gide, et rentré en France, Serge décide d'avertir l'écrivain avant le voyage, pour lequel le 1er juin 1936, quelques mois avant le départ de Gide, publie une lettre ouverte dans l’Esprit[[50]](#footnote-50), qui parle de la violation des droits de l'homme, cite des exemples d'injustices et de problèmes du nouvel État et exhorte Gide à garder les yeux ouverts, à ne pas se tromper et à ne pas étouffer les côtés négatifs de l'Union soviétique. Une autre lettre, cette fois personnelle, a été envoyée directement à Gide le 8 juin. Il n'y a aucune information indiquant quelque réaction de la part de Gide, mais il est logique de supposer que les lettres sont parvenues au destinataire et ont été lues.

Ainsi, nous voyons qu'au moment du voyage en Union soviétique, André Gide avait, d'un côté, une sympathie formée pour l'Union soviétique, la foi en la liberté que le communisme apporte à chaque personne, l'individualisme, la culture, la foi en un avenir radieux qui en ce moment le pays des soviets se crée. D'un autre côté, déjà avant le voyage, Gide commence à recevoir les premiers signaux qui témoignent que ses attentes pourraient ne pas être satisfaites, donc il a des raisons objectives de se méfier de ce qu’il pourra voir pendant le voyage. Cependant, l'écrivain lui-même ne démontre aucunement des changements dans sa position.

1.2.5. La réaction des contemporains

***Avant le voyage***

Les contemporains d’André Gide perçoivent différemment l'appel de l'écrivain au communisme, il y a ceux qui le soutiennent, il y a des techniciens qui s'y opposent fortement. Mais il y a ceux qui notent des incohérences dans les croyances de l'écrivain. Certains l'accusent en même temps de poursuivre des intérêts personnels et d'hypocrisie, « hypocrisie dangereuse[[51]](#footnote-51) », les autres disent que l'enthousiasme attribué à l'écrivain pour le communisme était prématuré, et derrière les discours passionnés il n'y avait pas de véritable compréhension de la situation[[52]](#footnote-52). Donc Nikolai A. Berdyaev dit que Gide était peu conscient des aspects sociaux, le célèbre critique français Boideffre note que l'écrivain ne connaissait pas du tout le marxisme et ses méthodes, son engouement pour le communisme était éphémère et temporaire, et qu'il n'y a « rien de plus ambigu et contradictoire que le communisme d'A. Gide ».

***Après le voyage***

Bien sûr, la réaction à la publication du blog de voyage de Gide a été à grande échelle, c'est elle qui l'a contraint à sortir la deuxième partie, qui répond aux critiques. Par conséquent, à mon avis, il est important de noter ceux que l'auteur mentionne dans les *Retouches*, à la fois partisans et critiques.

L'écrivain utilise des soutiens pour soutenir ses thèses.

Des lettres de soutien de A. Denier, A. Rudolf, Marcel Martinet et J. Sen apparaissent à la fin de l'ouvrage comme preuves à l'appui des propos de Gide. Ce sont tous des gens, à des moments différents, qui ont visité l'Union soviétique, qui partagent leurs impressions et des situations très proches de celles du Gide.

Les principaux adversaires de l'écrivain sont Romain Rolland, Paul Nizan, ainsi que Fernard Grenier, Jean Pons, le professeur Alessandri.

Romain Rolland, s'il n'est pas d'accord dans l'ensemble avec la position de Gide, pourtant, après son voyage, il refuse de dénoncer l'écrivain. Au contraire, il critique assez légèrement certaines positions de Gide et admet même qu’il a raison sur certains points, comme il l’écrit dans *I’Humanité*, en janvier 1937, dans un article *L’URSS en a vu d’autres ![[53]](#footnote-53)*.

Paul Nizan répond au *Retour* avec le texte *Un esprit non prevenu / Retour de l'URSS*, par André Gide, qui commence par les mots : « Il faut bien revenir encore sur ce petit livre où André Gide a pensé définir en 116 pages la politique, la culture et les mœurs de 170 millions d'humains[[54]](#footnote-54) » suivi d'une analyse des thèses de Gide et d'une réponse critique à celles-ci.

Fernand Grenier publie tout un livre Réponse à André Gide, 1937, où « il compare aux affirmations de Gide sans paraître prendre parti[[55]](#footnote-55) ».

Jean Pons, en revanche, dans son livre *Journées Soviétiques* consacre dix pages à une tentative de réfuter les affirmations du récit de voyage Gide, qu'il qualifie de « vraiment inopportun »[[56]](#footnote-56).

Sans aucun doute, il convient également de mentionner que l’association les *Amis de l'Union soviétique* poursuit son travail après le voyage de l'écrivain et ne néglige pas sa revue littéraire. La réponse est le prochain congrès, à la suite duquel la brochure Réponse à André Gide est tirée à 50 000 exemplaires, où le professeur Alessandri joue un rôle important[[57]](#footnote-57).

1.3. L’U.R.S.S. et André Gide

1.3.1. Publication des œuvres d'André Gide en l'Union soviétique avant 1932

Bien sûr, le lecteur soviétique a eu l'occasion de se familiariser avec les œuvres de l'écrivain auparavant. En 1923, son récit l’*Immoraliste* traduit par A. Movshenson parait aux édition *Mysl’*[[58]](#footnote-58) de Petrograd dans le cadre de la série *Bibliothèque de littérature étrangère.* Le choix de cet ouvrage particulier par des éditeurs soviétiques peut sembler assez étrange, mais il est dans une certaine mesure expliqué dans un article sur André Gide dans l'un des volumes de l'encyclopédie littéraire[[59]](#footnote-59). Selon les éditeurs, dans ses premiers œuvres on voit l’image d'un créateur bourgeois, égoïste, passif, rassasié, plus tard dans ses soties « une certaine dualité qui viole l'harmonie d'une telle existence » commence à apparaître. Et enfin, c'est dans l’Immoraliste qu’apparaissent les premiers symptômes de la crise, la contradiction devient apparente. Dans les œuvres d'après l’*Immoraliste*, la crise s'approfondit : le *Voyage au Congo* et *Le Retour du Tchad*, où se manifeste déjà une critique du capitalisme, évaluée comme une caractéristique positive de l'auteur, sont particulièrement notables.

En 1921, la maison d'édition *Académie* de la Société philosophique de l'Université d’État à Petrograd commence à publier des livres sur divers types d'art et en particulier la littérature. Une série de livres de littératures étrangères, des recueils d'auteurs français sont publiés, dont André Gide. Initialement, il était prévu de publier cinq volumes des œuvres de l'écrivain, mais pour des raisons inconnues, les deuxième et troisième volumes n'ont jamais été publiés. Les œuvres qui devaient y être imprimées ne sont pas connues non plus, mais on peut supposer que le fait que les livres n'ont jamais vu le jour est lié à la censure soviétique. Néanmoins, certaines œuvres ont été présentées au lecteur soviétique. Le premier volume contient une traduction de l’*Immoraliste*, le quatrième - *Les Caves du Vatican*, et le cinquième - *Les* *Faux-monnayeurs*.

*Les Caves du Vatican* sortent en russe en 1927, traduites et édités par M. Lozinsky, A. A. Smirnov et A. Frankovsky. Dans une brève préface de la rédaction, le contexte de l'écriture est décrit, ainsi qu'une discussion sur le genre choisi par l'auteur – sotie :

Sotie indique seulement que le roman est satirique et parodique. / L'objet de la satire de Gide est le système républicain bourgeois, l'église, la franc-maçonnerie, ou plutôt la nature égoïste du bourgeois moderne, pour laquelle l'un ou l'autre système, la foi et l'incrédulité, les idéaux sociaux sont bons ou mauvais, respectivement dans la mesure où ils favorisent ou entravent la réalisation d'objectifs personnels égoïstes[[60]](#footnote-60).

Dans cette préface comme le pire vice on voit l'égoïsme cultivé sur la base d'une société hypocrite et égoïste. Aujourd'hui, la problématique de ce roman est définie comme la discussion sur la liberté absolue, et pas du tout comme la critique de la bourgeoisie et de l'égoïsme. Mais, bien entendu, la censure en Union soviétique avait besoin de justifier la publication d'une œuvre d'un auteur étranger.

En 1928, le *Bulletin de littérature étrangère* publie des extraits du *Voyage au Congo* traduits par Z. Vershinina, mais le livre suscite des sentiments contradictoires de la part du critique littéraire I. Anisimov. D'une part, il l'appelle un « livre formidable », d'autre part, il parle de la conscience bourgeoise de Gide, qui, tout en étant « un intellectuel étroitement lié à l'ensemble du système de la culture bourgeoise », est incapable de comprendre les contradictions sociales et d'abandonner la civilisation capitaliste[[61]](#footnote-61).

Ce récit de voyage est ensuite publié, en 1931, par la maison d'édition *Fédération*, mais ce choix de l'édition a été critiqué sur les pages du *Literatournaïa gazeta* déjà mentionné, le livre est reconnu comme « admissible », mais apparaît sur la liste des œuvres « clairement nuisibles ». De plus, dans le même journal, en janvier 1932, l'écrivain est mentionné dans un article de T. Motyleva, qui le qualifie comme bourgeois et, donc, nuisible à la lecture.

1.3.2. Publication des œuvres d'André Gide en l'Union soviétique après 1932

Cependant, la mention de ses sentiments chaleureux pour l'Union soviétique dans son *Journal* et la publication ultérieure de ses pages, comme mentionné précédemment, change l'idée sur les œuvres de Gide d'une manière colossale. Dans le *Literatournaïa gazeta* les déclarations de Gide sont imprimées avec des citations de tels « amis de l'U.R.S.S. » comme R. Rolland, A. Barbusse et V. Margueritte, de nombreux articles sont publiés sous des titres très médiatisés, tels que « Les meilleurs écrivains quittent le capitalisme », et en plus, Gide envoie aux rédacteurs de *Literatournaïa gazeta* les pages de son journal avec la permission de sélectionner et de publier tous les extraits. Ainsi, l'écrivain, bien que toujours considéré comme né dans la « laideur du monde capitaliste », est considéré comme ayant clairement parcouru un long chemin et ayant « lié sa vie à la révolution, à la lutte pour le socialisme » [[62]](#footnote-62).

En conséquence, de 1934 à 1936, pour bien honorer ce parcours de l'écrivain, cinq volumes de ses œuvres sont en cours de préparation pour publication. Le *Gosizdat* publie le premier volume, qui comprend les poèmes, *Le Prométhée mal enchainé, l’Immoraliste, Le Traité du Narcisse, Isabelle, Saül* et les articles critiques. Dans le deuxième volume sont contenus - *Le Roi Candaule*, *Les Caves du Vatican, La Symphonie pastorale, Dostoïevski* et les articles critiques ; dans le troisième - *Les* *Faux-monnayeurs* et *le Journal de Les Faux-monnayeurs.* Le quatrième volume comprend les voyages : *Voyage au Congo, Le Retour du Tchad*, ainsi que les articles critiques et les cartes géographiques De plus, le *Journal. Jeunesse* est également sorti.

Dans le cadre de notre étude, il est intéressant de lire l'introduction de N. Rykova aux publications de Gide sur Dostoïevski dans le deuxième volume. Rykova exhorte le lecteur soviétique à se rappeler que la critique des idées révolutionnaires est absolument normale, car André Gide a écrit ses conférences sur l’auteur russe au début des années 1920, lorsque :

il n'était pas encore question de l'attitude sympathique des représentants d’intellectuels bourgeois de l'Occident à l'égard de la révolution d'Octobre, de la compréhension de l'essence du bolchevisme, de leur conscience (et, en particulier, chez Gide) du fait que la lutte du prolétariat international, la lutte du prolétariat de l'U.R.S.S. pour détruire le capitalisme est une lutte pour les intérêts de toute l’humanité, pour son avenir meilleur et, peut-être, pour son existence même[[63]](#footnote-63).

En outre, l’intérêt de Gide pour le « caractère national russe », le terme pris par l’auteur de l’article entre guillemets, est appelé « vulgarité » [[64]](#footnote-64) et est une preuve supplémentaire de la façon dont un écrivain bourgeois a franchi un énorme chemin et est parvenu à « l’acceptation enthousiaste de la révolution d’octobre et de la construction socialiste en U.R.S.S. » [[65]](#footnote-65).

En même temps, en 1936 l’association de magazines et de journaux *Bibliothèque mondiale* publie également *Les Caves du Vatican* avec une postface *La signification des paradoxes*[[66]](#footnote-66), écrite par l'éditeur K. Locks. Il est important de noter qu’il commence son article par la remarque que « tout le monde est bien conscient de l’évolution que cet écrivain a faite… »[[67]](#footnote-67), ce qui est évidemment une référence à l’arrivée de Gide au communisme seulement dans les années 1930, alors que le roman a été écrit en 1914. Cependant, selon Locks, un roman satirique consacré à la représentation de la France bourgeoise d'avant-guerre, écrit sous une forme quelque peu paradoxale que le lecteur ne connaît pas souvent, si l'auteur plaisante sur lui ou parle sérieusement, est la preuve du début de cette évolution à cette époque.

Le cinquième volume du *Gosizdat* devait paraître en 1936, mais le contenu du *Retour de l’U.R.S.S.* a rendu cela impossible et a contribué au placement de toutes les publications précédentes dans les Enfers des bibliothèques russes jusqu'en 1990[[68]](#footnote-68).

Il faut noter qu'en 1964, l'écrivain est mentionné dans l'encyclopédie littéraire soviétique[[69]](#footnote-69), publiée après la publication du scandaleux récit du voyage. Maintenant il ne s'agit pas de l'évolution de l'écrivain, de la critique de la bourgeoisie, mais de la « propagande de l'individualisme et de l'immoralité ». Les auteurs écrivent qu'il y a eu une courte période de « la rébellion formelle » de sympathie avec le socialisme, qui a cependant cédé la place à « l'individualisme bourgeois-philistin ». De plus, pour compléter une image aussi négative de Gide, l'attention est attirée sur le fait que l'écrivain passe les années de la seconde guerre mondiale hors de France comme « l’observateur indifférent ».

Alors, bien que les premières traductions de Gide soient apparues dans les années 1920, c'est son amour pour l'Union soviétique exprimé par l'écrivain en 1932 qui conduit au fait que dans les années 1930 ses œuvres sont massivement publiées. En même temps, les articles qui accompagnent ces deux périodes reconnaissent l'appartenance de l'écrivain à la bourgeoisie et son soutien du capitalisme avant les années 1930, mais ils mettent en valeur les changements de son point de vue, et ses œuvres sont considérées non pas comme bourgeoises, mais comme dévalorisant le système capitaliste.

Donc, *Literatournaïa gazeta* contribue à la croissance de l'intérêt pour l'écrivain. Ses œuvres sont lues et dans l'esprit des gens il est inextricablement lié à l'Union soviétique. Ainsi, en 1935, le réalisateur français Jean Renoir prévoit de tourner un film sur les *Les Caves du Vatican* et il voit l'U.R.S.S. comme le seul endroit pour cela : « c’est seulement en U.R.S.S. que nous pouvons traiter ce film avec une parfaite liberté d’esprit » [[70]](#footnote-70).

En conséquence, A. Gide reçoit un grand nombre d'invitations à visiter l'Union soviétique, mais il les refuse à plusieurs reprises, citant le désir de venir en U.R.S.S. non pas comme un simple touriste, mais avec une mission créative : « j’espère y aller non pas comme touriste mais comme collaborateur de théâtre ou de cinéma » [[71]](#footnote-71), écrit-il en réponse à l'invitation d'Arosev en 1935.

Mais finalement, il accepte l’invitation de l’Association des Amis de l'Union soviétique (A.U.S.). Le voyage est prévu pour l'été 1936.

1.3.3. L’U.R.S.S. et voyage d’André Gide

De la part de l'U.R.S.S., la réaction est sans ambiguïté, depuis 1932, l'Union tout entière ne parle que du « meilleur écrivain rompant avec le capitalisme »[[72]](#footnote-72).

***L’écho du voyage d'André Gide dans le journal Pravda***

Le parcours de l'écrivain, en revanche, attire une attention particulière du côté soviétique et s'accompagne de commentaires des médias.

Le journal *Pravda* peut être appelé la principale publication imprimée de l'Union soviétique. Publié chaque jour, il s'est répandu dans tout le pays, diffusant des informations idéologiquement précises sur une variété de sujets de toutes les régions. Le journal n'a pas ignoré la personnalité d'André Gide, ainsi que son parcours.

Tout d’abord, le jour de l’arrivée de l’écrivain, le 17 juin, apparaît une note accompagnée d’une photographie de l’auteur, qui énumère brièvement les faits de sa biographie, et se concentre également sur son « virage au communisme » :

L’impression en France et dans toute l’Europe occidentale l’a été d’autant plus, lorsque ce grand maître de la culture bourgeoise a annoncé en 1931 son virage vers le communisme et la reconnaissance du prolétariat révolutionnaire comme seul porteur de la justice sociale. A partir de ce moment, André Gide s'oppose inlassablement au capitalisme, au fascisme, il devient un ardent et infatigable défenseur de l'Union soviétique.[[73]](#footnote-73)

Le lendemain, un grand article paraît sous le titre *La Voie d'André Gide*, qui décrit le processus de conversion de l'écrivain au communisme, cite ses discours louant l'U.R.S.S., et donne également un petit aperçu de son travail, en mettant l'accent sur les changements qui s'opèrent vers l'idéologie communiste : Gide est positionné comme un auteur dont les œuvres sont en avance sur la réalité et ouvrent la voie à un monde meilleur pour un nouveau héros, une personne joyeuse et non opprimée - exactement ce qu'il verra un résident de l'U.R.S.S. : « L'un des meilleurs écrivains de l'Occident, notre grand ami, se réunit pour la première fois maintenant avec un vrai héros de son travail, avec une personne heureuse libérée des chaînes du capitalisme[[74]](#footnote-74) » – cet article se termine par ces mots.

Ensuite, de nombreuses petites notes sont publiées, par lesquelles il est possible de suivre quelles villes et événements et à quels jours l'écrivain visite, ainsi que deux discours prononcés par André Gide.

Tout d'abord, c'est le discours prononcé par l'écrivain lors des funérailles de Gorky. Il est publié le 21 juin, traduit par Mikhail Koltzov, avec une grande photographie de Gide s’adressant à la foule depuis la tribune. L'écrivain lui-même publie le même discours dans l'annexe au *Retour de l'U.R.S.S.*

Le deuxième discours, prononcé lors d'une réunion d'écrivains et de scientifiques de Leningrad, paraît dans les pages de la Pravda le 8 juillet, dans le *Retour d'U.R.S.S.*, il est également dans une annexe intitulée *III Discours, Aux gens de lettres de Léningrad*.

Apparemment, c'est à propos de ces deux discours publiés dans un journal soviétique que paraissent les lignes suivantes dans le *Retour de l'U.R.S.S.* :

Et comme déjà j'avais pu constater de semblables retouches et « mises au point » dans les traductions de diverses allocutions que j'avais été amené à prononcer en U.R.S.S., je déclarai aussitôt que je ne reconnaîtrais comme mien aucun texte de moi paru en russe durant mon séjour et que je le dirais. (*Retour,* p. 65)

Le premier discours, traduit par un ami proche de l'écrivain Koltzov, ne semble pas confirmer les craintes de Gide, le texte russe suit littéralement le français mot pour mot, sauf sur un point : « Le sort de la culture est lié dans nos esprits au destin même de l’U.R.S.S. Nous *la* défendrons » - dit la version originale, mais la traduction en russe dit qu'il vaut la peine de protéger non seulement *la culture*, mais aussi *l'Union soviétique* elle-même, une construction russe similaire à « Nous *les* défendrons » apparaît.

Le deuxième discours subit en effet des changements majeurs, évidemment liés à l'idéologie. Toutefois, dans les notes de bas de page, Gide écrit qu'au moment de la rédaction du discours on lui a demandé d'ajouter l'épithète « glorieux » à l’évocation du futur de l’Union, et a également été invité à « supprimer « grand », comme ne convenant pas à qualifier un « monarque »[[75]](#footnote-75).

Mais apparemment, les changements apportés n'étaient pas suffisants, donc, « l'éloquence historique de Léningrad » se transforme en « l'éclat du passé révolutionnaire de Leningrad », l'avenir de l'U.R.S.S. s'avère être non seulement « glorieux », mais aussi « grand », et la campagne de Napoléon de « vain effort suivi tout aussitôt de désastre » devient une « tentative agressive du capitalisme français, qui s'est très vite effondré ».

Le reste de la traduction est assez cohérent avec ce qui a été dit, bien que moins soigneusement que le précédent préserve les modèles de discours de l'écrivain. Et seulement dans les dernières lignes, il y a un petit changement, mais très significatif : l'écrivain exprime sa curiosité sur « tout ce que l'U.R.S.S. doit apporter de neuf à notre vieux monde », tandis que la traduction du journal invite le lecteur à ne pas introduire de nouveau dans l'ancien monde, mais à apporter ce nouveau « pour *remplacer* l'ancien monde ».

En plus des discours, un article d'Aragon sur la nouvelle pièce d'André Gide paraît en version imprimée, ainsi que pas moins de 13 petites notes, déjà mentionnées. Des notes marquent l'arrivée de l'écrivain dans un lieu particulier, tout en notant toujours la joie que le voyageur exprime ouvertement, ainsi qu'en mentionnant les brassées de fleurs dont le couvrent littéralement les travailleurs et les nombreux enfants qui viennent à sa rencontre.

L'intérêt de ces notes est la sélection dans certaines d'entre elles de citations du visiteur, démontrant son admiration pour l'U.R.S.S. Il est amusant de lire certains d'entre eux, surtout de les comparer avec le texte du *Retour de l'U.R.S.S.*, ainsi que de se souvenir des lignes qui y sont écrites de refuser de traduire vos mots.

Ainsi, une note sur la visite de Gide au parc Kuntsevsky à Moscou se termine par le paragraphe suivant :

Frappé par la variété des animations dans le parc et le peu de temps qu'il a fallu pour le construire - dix jours, André Gide, partant, a dit aux gars :

– Je souhaite que les mêmes parcs pour enfants apparaissent en France le plus tôt possible.[[76]](#footnote-76)

Cette phrase n'aurait pas causé de surprise si Gide n'avait pas écrit dans son *Retour* tout un argument selon lequel une grande partie de ce que la population soviétique considère comme exceptionnel inaccessible à un étranger est en fait considérée comme la norme à l'étranger, comme dans la scène décrite par Gide, lorsque les enfants ne pouvaient pas croire que la France avait aussi un métro.

Le 4 juillet, alors qu'il rendait visite aux pionniers soviétiques, l'écrivain, selon le correspondant, prononce la phrase que « les pionniers soviétiques [...] peuvent être heureux d'avoir un si grand ami comme Staline[[77]](#footnote-77) » ; le 18 juillet, ayant appris la sortie imminente des *Faux-monnayeurs* en langue géorgienne, il avoue : « Je vis en France depuis longtemps, mais je n'y ai jamais vu autant d'attention à moi qu'en URSS, où ils me lisent, me connaissent et m'aiment[[78]](#footnote-78) ». Ces phrases ont peut-être été prononcées par l'écrivain, mais le degré d'admiration qu'elles contiennent montre également avec quelle prudence elles ont été sélectionnées pour affirmer la suprématie de l'Union soviétique. « Faites une forte impression sur l'écrivain », « a exprimé son admiration » – ce sont des phrases qui se produisent même dans la plus petite note concernant l'écrivain.

Le 15 août, un extrait de la lettre de Gide est publié dans le journal du Sotchi :

Sotchi est l'un des grands succès de l'Union soviétique. Cela dit, je ne pense pas tant à sa plage et à ses hôtels en bord de mer, avec leurs beaux jardins - ils me rappellent les stations balnéaires occidentales et, sans les gens de la santé florissants d'ici, le voyageur penserait qu'il est sur la Côte d'Azur française ou italienne... [[79]](#footnote-79)

En revenant aux pages du *Retour de l'U.R.S.S.*, nous lisons ce qui suit : « sa plage est des plus agréables, mais aussitôt les baigneurs voudraient nous faire avouer que nous n'avons rien de comparable en France. Par décence nous nous retenons de leur dire qu'en France nous avons mieux, beaucoup mieux ». (Retour, p. 54). C'est un point intéressant, qui montre que non seulement les correspondants soviétiques pourraient ajouter de la force avec la déclaration enthousiaste de l'écrivain, mais que lui-même, par politesse, s'abstient de commentaires critiques, se permettant de s'attribuer des jugements qu'il ne prononce pas à haute voix.

Enfin, après quelques salutations plus joyeuses, transmises par l'écrivain dans les lieux qu'il a visités, avec le départ de l'écrivain à Paris, un télégramme est publié qui est arrivé au bureau de la *Pravda* :

Après notre voyage inoubliable dans la grande patrie du socialisme victorieux, j'adresse mes dernières salutations sincères à de merveilleux amis de la frontière, que je quitte avec regret en leur disant au revoir à eux et à toute l'U.R.S.S.[[80]](#footnote-80).

Depuis le 24 août, le nom de l'écrivain n'apparaît pratiquement plus sur les pages de ce journal jusqu'à ce qu'il y revienne le 3 décembre dans un énorme article *Rires et larmes d'André Gide.*

Le célèbre écrivain français André Gide a beaucoup ri et beaucoup pleuré lorsqu'il était invité dans notre pays cet été. Il riait de bonheur, pleurait d'émotion.

Avec ces sourires larmoyants, André Gide a parcouru tout le pays, et partout émerveillé et touché la sensibilité du vieil écrivain. Le sentimentalisme et un certain bavardage enthousiaste lui ont été facilement pardonnés. Il l'a rachetée avec la hauteur de sa parole - prétentieuse à notre goût, mais, semblait-elle, sincère.

[…]

Mais maintenant, les yeux encore humides de joie et d'amour, avec une hâte incompréhensible, André Gide a écrit un petit livre *Retour de l'USSR*, dans lequel sourires et larmes se mêlent à la sale calomnie du pays soviétique, de ses peuples, sur sa jeunesse.[[81]](#footnote-81)

C'est ainsi que débute cet article, il convient de prêter attention, très probablement, à une erreur délibérément commise dans le titre du livre, qui souligne l'attitude dédaigneuse de l'auteur de l'article à l'égard de cette « diffamation anti-soviétique ». Révélant les raisonnements contradictoires de Gide (et le livre est effectivement plein de contradictions, l'écrivain tentant de faire la part entre les faits et ses impressions), l'auteur de l'article les confronte, accusant l'écrivain de mensonges, l'exposant comme un « fils fidèle de la petite bourgeoisie française », l’homme aigri et une personne impuissante dans sa colère face au succès de quelqu'un d'autre, « à qui il est entré dans le pays sous le faux prétexte d'un ami et ici il a délibérément menti ». Il ne peut pas non plus s’empêcher de classer l'écrivain parmi les trotskystes et les fascistes, c'est-à-dire qu'on lui a refusé le statut d'ami de l'U.R.S.S. Le nom de l'écrivain n'apparaît plus dès lors dans la presse.

Partie 2  
 -   
Retour de l'U.R.S.S.   
et   
Retouches à mon « Retour de l'U.R.S.S. »

2.1. L'histoire de l'édition.

André Gide revient du voyage en Union soviétique le 23 août 1936 et commence immédiatement à écrire le récit de voyage*.* Et début novembre 1936 *Gallimard* publie cette œuvre d'André Gide. Le livre devient instantanément un évènement littéraire et en septembre 1937, 9 éditions étaient déjà publiées, avec un tirage total de 146 300 exemplaires[[82]](#footnote-82).

Les autorités soviétiques, qui ont organisé une visite idéale pour l'écrivain, attendent avec impatience la publication de l'essai d'André Gide dans l'espoir de recevoir des critiques élogieuses, mais déjà en septembre, elles ont commencé à recevoir des nouvelles alarmantes selon lesquelles le *Retour* pourrait ne pas répondre à leurs attentes. Le 26 octobre 1936, Ilya Ehrenbourg, chargé d'affaires de l'U.R.S.S. en France, rencontre l'écrivain, se familiarise avec la version finale, qu'il juge capable de porter « un coup dur (contre l'U.R.S.S.), surtout à un tel moment[[83]](#footnote-83) » et tente de le persuader de reporter la publication. Cependant, il ne réussit pas. Le 16 novembre, Gide publie une préface à son récit de voyage dans *Vendredi*, et un peu plus tard, il publie l'œuvre elle-même. Bien sûr, en Union soviétique, la seule traduction russe est créée pour que Staline et la plus haute direction du parti se familiarisent avec le travail de Gide. La traduction est prête pour le 8 décembre, l'ouvrage apparaît secrètement et pour un large éventail de lecteurs il doit rester inaccessible, mais comme c'est souvent le cas pour les œuvres interdites, elles sont publiées par des éditeurs étrangers[[84]](#footnote-84). En 1937, une version russe de l’ouvrage a été publiée à Zurich sous le titre de *Поворот в СССР.* C’est une traduction assez inhabituelle qui ne reflète pas le nom français et peut être traduite par « virage », « tour » ou « retournement ». Un tel nom peut signifier l'idée d'un coup d'État politique qui a eu lieu en U.R.S.S., le retournement de situation en U.R.S.S.

Deux ans plus tard, une autre traduction, intitulée *Возвращение из Советского Союза* (*Le Retour d’Union Soviétique*), a vu le jour en Varsovie.

La réaction au récit de voyage de Gide chez ses compatriotes est complètement différente. Une vague de critiques et de nombreuses questions lui tombent dessus, en réponse à cela en juin 1937, il publie les *Retouches à mon retour de l'U.R.S.S.*

À ce stade, le livre sort en tant qu'œuvre distincte, mais depuis 1950, la maison d'édition Gallimard les publie pratiquement comme une seule œuvre sous le titre général *Retour de l'U.R.S.S. suivi de* *Retouches à mon « Retour de l'U.R.S.S. »*. *Les* *Retouches* ont été réimprimés deux fois, avec un total de 48 500 exemplaires[[85]](#footnote-85).

2.2. Littérature ou pas littérature ?

Mais avant de commencer à traiter des caractéristiques littéraires du Retour de l'U.R.S.S. et des Retouches, il vaut la peine de comprendre la question de savoir si ces deux livres peuvent en principe être considérés comme la « littérature ». Cette question n'est pas posée par hasard, au moins deux auteurs français lui posent dans leurs propres ouvrages.

Plus récemment, le sous-titre Une œuvre littéraire apparaît dans le livre de Rudolf Maurer. Il est commencé par les mots : « Valeur générale, concision : voici des critères littéraires. En effet, le récit de Gide, quoique rapidement écrit, fut une œuvre littéraire[[86]](#footnote-86) ». Il souligne en outre certains des éléments littéraires que l'on trouve dans le *Retour,* et souligne également le « jeu » auquel l'écrivain joue, ce qui permet à Maurer d'appeler sans aucun doute ce récit de voyage « littérature » et même d'établir son lien avec la Weltliteratur.

Un autre auteur travaillant avec cet œuvre, Cécile Vargaftig, est moins favorable sur cette question :

Ce qui me frappe le plus aujourd'hui, quand je relis ce livre, c'est sa nature hybride et singulière : ni récit, ni essai, ni journal, ni souvenirs, ni article, ni discours, mais un peu tout à la fois ... […] Qu'est-ce qui fait de ce texte un livre ? Le seul fait qu'il soit imprimé. Et s'il est si important dans l'histoire de France, et dans l'histoire de la littérature, c'est parce que Gide a écrit d'autres livres que celui-ci. Pour autant, peut-on parler de littérature ? Sans doute pas. Ce livre est un geste, avant d'être un texte, et il s'apparente surtout à un prix de parole, à une époque où la télévision n'existe pas encore. Un prix de parole qui continue d'être éditée, de pouvoir se lire, encore et encore, au fil des années qui passent, un prix de parole qui n'a pas craint de laisser une trace[[87]](#footnote-87).

Mais elle admet aussi, néanmoins, que cet œuvre est d'une grande valeur :

Je crois que c'est là que se situe la grandeur de Gide, non pas dans une suffisance qui le ferait croire à une postérité due à son génie ou même simplement à sa clairvoyance, mais au contraire dans sa conviction que l'instant présent, quand il est développé dans toute sa complexité, est la seule chose intéressante, et qu'on ne peut pas être autrement que de son temps[[88]](#footnote-88).

J'ai tendance à être plus d'accord avec la position de Maurer. Sans aucun doute, ces œuvres ne sont pas simplement les notes de voyage d'un voyageur, mais une œuvre complexe et réfléchie et à cause de cela, vraiment littéraire. De plus, les principales caractéristiques littéraires du *Retour* et des *Retouches* seront considérées, ce qui confirmera cette thèse.

Mais le raisonnement de Madame Vargaftig sur l'importance de véhiculer le « moment présent » est aussi sans doute correct, mais à mon avis, dans le cas d'André Gide, il réussit vraiment à transmettre l'ambiguïté et l'inconstance du présent précisément grâce à son « génie ».

2.3. Les caractéristiques principales des œuvres

2.3.1. La structure

Le *Retour de l’U.R.S.S.* est assez petit et n'a pas de structure claire. L’œuvre commence par le mythe de Déméter, la déesse de la fertilité, qui, prenant soin du fils nouveau-né de l'ancien roi grec, décide de le rendre immortel, dans ce but elle garde l'enfant à feu ouvert, cependant, l'intervention de la mère ne lui permet pas de terminer ce qu'elle a commencé et l'enfant, bien qu'il devienne plus fort, reste mortel. Cette parabole peut être considérée comme une allégorie de ce qu'André Gide a vu en Union soviétique, car Déméter ne parvient pas à achever la conversion du nouveau-né à Dieu, de même que la merveilleuse idée d'égalité et de prospérité ne trouve pas sa mise en œuvre en U.R.S.S.

L'hymne à Déméter est suivi *d'Avant-propos*, où l'auteur explique sa position par rapport à l'U.R.S.S., réfléchit sur la façon dont il l'a perçue avant le voyage et comment ce qu'il a vu lui fait remarquer toutes les lacunes, erreurs et mensonges existants, car ce n'est qu'ainsi qu'il pourra améliorer la situation, la guérir.

Vient ensuite le récit de voyage lui-même, divisé en six chapitres, cependant, ni la chronologie du voyage, ni des sujets spécifiques ne peuvent être retracés dans cette division. C'est un raisonnement assez général, combinant ce que l'écrivain a vu et sa compréhension de cela, son raisonnement.

Les détails et sujets que l'auteur souhaite mettre en évidence séparément sont inclus dans l'annexe, il n'y a que 5 points dans l'annexe et, contrairement aux chapitres principaux, ils ont des noms, ce sont : *La lutte antireligieuse*, *Ostrovski*, *Kolkhoz*, *Bolchevo* et les *Besprizornis* (les enfants abandonnés). Ainsi se termine le livre, l'auteur ne tire aucune conclusion et ne résume pas.

En outre, la publication est complétée par des notes de bas de page faites par l'auteur, dans lesquelles Gide ajoute quelques remarques à ce qui est écrit dans le texte principal. Il s'agit principalement d'informations inconnues de l'auteur au moment du voyage, mais qui semblaient plus proches de la date de publication du livre.

Les *Retouches* qui suivent le *Retour* se composent de huit chapitres principaux, qui, comme l'ouvrage principal, n'ont ni thèmes ni noms clairement définis. Et tandis que les réflexions et les impressions prédominent dans le *Retour,* l'écrivain donne ici beaucoup plus de statistiques, de dialogues et de descriptions de situations spécifiques qui lui sont arrivées, ainsi que des arguments sur des faits qui lui étaient connus avant le voyage et une comparaison avec ce qu'il a vu.

 Après les chapitres principaux, il y a une annexe où l’on trouve un chapitre *Compagnons*, où Gide parle de certains moments du voyage liés à ses compagnons de voyage, ainsi que le chapitre *D’un carnet de route* avec quelques pages de ses notes de voyage, où figurent quelques dialogues, situations et pensées enregistrés directement pendant le voyage.

Une partie distincte est *Témoignages* - ce sont des lettres des contemporains de Gide qui ont visité l'U.R.S.S. et écrivent dans ces lettres que ce qu'ils ont vu coïncide avec ce que Gide écrit.

Dans les *Retouches* les notes de bas de page jouent un rôle encore plus important. Gide y met des citations de personnages célèbres liées au sujet abordé dans le texte principal, y donne des statistiques, ainsi que des pages des journaux de ses compagnons et de son propre carnet de voyage.

2.3.2. Le genre

Quant au genre, le *Retour* *de l'U.R.S.S.* peut certainement être défini comme un **récit de voyage.** Il est assez difficile de définir plus clairement le genre. Cela peut être appelé notes de voyage, mais pas un carnet de voyage car aucune séquence chronologique n'est observée. La littérature de voyage est assez difficile à catégoriser en raison de la diversité des formes que les œuvres de cette orientation peuvent acquérir. La littérature de voyage est créditée de « caractère polymorphe[[89]](#footnote-89) » ainsi que de l'absence de toute loi[[90]](#footnote-90), car malgré la caractéristique unificatrice - la présence d'une description du mouvement dans l'espace, les textes peuvent être très hétérogènes dans leur structure et leur forme. Alors, les textes peuvent combiner toutes sortes de discours : géographique, politique, historique, ethnologique, linguistique. Ils peuvent raconter le voyage à la première personne ou parler des mouvements de quelqu’un d’autre ; l’auteur peut être non seulement un écrivain professionnel, mais aussi un représentant de tout autre domaine, qu’il soit politique, scientifique, missionnaire ou voyageur. Et par conséquent, quel qu’il soit, son rôle de voyageur commence l’interaction avec le rôle de l’écrivain.

En tant que caractéristiques important les chercheurs distinguent la volonté d’objectivité des auteurs.

La méthode de narration dans les œuvres de ce genre est principalement la *description*. Mais une description honnête et « objective » de ce qui a été vu risque d’être une énumération sèche des faits, c’est pourquoi les récits de voyage, en tant que genre littéraire, se caractérisent par l’utilisation de tous les types de techniques de la fiction, ainsi que par le reflet des impressions et des émotions du narrateur, ce qui augmente naturellement la subjectivité de l’histoire.

Mais souvent la description n’est pas suffisante pour expliquer au lecteur quelque chose de complètement inconnu. Donc, les auteurs ont recours à une méthode *comparative* et expliquent « l’autre » à travers des choses familières qui sont proches de leurs concepts culturels. Naturellement, l’image de « l’autre », qui se forme à la suite d’un tel récit, diffère de la vraie et n’est pas du tout objective.

L’œuvre d'André Gide s'inscrit parfaitement dans cette tradition ambigüe. On voit une description du voyage à la première personne de l’auteur-écrivain, qui comprend à la fois la *description* et la méthode *comparative*. En tant qu'étranger étudiant « l'autre », Gide a tendance à comparer ce qu'il a vu avec ce qui est disponible en France. Cela s'applique également aux notions concrètes, telles que la qualité des produits, et abstraites, telles que la liberté d'expression. L’auteur insiste également sur l’objectivité et promet d’éviter la flatterie pour le bien de l’U.R.S.S. :

Il arrive souvent que le voyageur, selon des convictions préétablies, ne soit sensible qu’à l’un ou qu’à l’autre. Il arrive trop souvent que les amis de l’U.R.S.S. se refusent à voir le mauvais, ou du moins à le reconnaître ; de sorte que, trop souvent, la vérité sur l’U.R.S.S. est dite avec haine, et le mensonge avec amour.

Or, mon esprit est ainsi fait que son plus de sévérité s’adresse à ceux que je voudrais pouvoir approuver toujours. C’est témoigner mal son amour que le borner à la louange et je pense rendre plus grand service à l’U.R.S.S. même et à la cause que pour nous elle représente, en parlant sans feinte et sans ménagement.[[91]](#footnote-91)

La structure montre que l'œuvre combine différents genres littéraires : il y a à la fois le récit des impressions personnelles ainsi que les éléments du genre épistolaire ceux du genre documentaire et des carnets de voyage, qui sont bien représentés dans la partie *Retouches*.

Cependant, on peut noter que Gide, contrairement à beaucoup d'autres auteurs des récits de voyage, n'a pas de description détaillée du nouveau pays, il s'intéresse plutôt à des questions complètement différentes. Les objectifs de l'écriture de l’œuvre sont particuliers, comme Gide en parle au tout début, où il propose un contrat de lecture, dans lequel il promet de montrer tout ce qu'il rencontre dans son parcours, bon ou mauvais. De plus, il faut garder à l'esprit que le voyage lui-même, comme cela a déjà été noté dans la première partie, diffère des voyages touristiques ou de recherches typiques. En conséquence, le récit de voyage est assez inhabituel et atypique.

Il convient de noter qu'au moment de la publication *du Retour de l'U.R.S.S.* en 1936, André Gide avait déjà publié deux récits de voyage : *Voyage au Congo* (1927) et *Le Retour du Tchad* (1928). Ces livres peuvent s'appeler des journaux de voyage, leur structure est sensiblement différente de l'œuvre étudiée, mais il est intéressant de faire attention à leurs noms : l'écrivain fait le ***retour*** du Tchad, ainsi que de l'U.R.S.S., alors qu'il ***voyage*** au Congo. C'est assez difficile de l’expliquer logiquement, car dans le *Voyage au Congo* et dans *Le Retour du Tchad* Gide décrit également le processus de voyage et il y a plus des descriptions de la nature et des délices de l'exotisme que dans le livre de 1936. On pourrait supposer que le ***retour*** se concentre davantage sur la recherche d'aspects qui, à la différence des paysages, de la flore et de la faune, occupent l'esprit de l'écrivain même après le voyage, cependant, les critiques dirigées contre le système colonial occupent une part importante du travail de ***Voyage*** *au Congo*. Par conséquent, malheureusement, il n'est pas possible de déterminer le modèle qui a influencé le choix du nom pour chacun des voyages, mais cela peut devenir réel avec une analyse plus approfondie de ces trois œuvres.

Cependant, l’œuvre d'André Gide peut également être attribué à un sous-genre spécial - **la littérature sur les voyages en U.R.S.S.**

Dans la période allant de 1917 au milieu des années 1930, le monde était conditionnellement divisé en deux grands systèmes : le capitalisme et le communisme. L'U.R.S.S. était l'incarnation de ce dernier, l'ancien capitalisme était les États-Unis. En conséquence, ces deux pays ont attiré non seulement des voyageurs, mais des chercheurs engagés venus étudier leurs particularités. Du coup, on peut parler de l'apparition de nombreuses œuvres du genre du « voyage en U.R.S.S. », Ainsi que sur le genre symétriquement existant du « voyage aux États-Unis ».

Tout d'abord, il faut prêter attention à deux traits étroitement liés caractéristiques des œuvres d'un tel sous-genre : la personnalité des voyageurs et l'aspect politique de leur voyage.

Quant à la personnalité, ce sont principalement des intellectuels occidentaux bien connus du grand public, qui ont une autorité qui leur permet d'influencer le public, de lui transmettre leur opinion.

De plus, souvent, les auteurs ne sont pas seulement des intellectuels, mais des écrivains déjà reconnus. Une caractéristique intégrale d'un tel auteur, en plus d'être impliqué dans l'activité littéraire, est son implication dans la politique. La raison en est que l’Union soviétique intéresse ces touristes non pas d’un point de vue géographique, mais d’un point de vue politique. Communisme, social caractéristiques, la construction d'un nouveau monde idéal - ce sont les « produits » que l'Union soviétique elle-même « vend » aux touristes, les touristes ne visitent pas le pays, mais ses réalisations. Еn conséquence, ces aspects deviennent centraux dans la littérature sur les voyages soviétiques.

En conséquence, il existe un terme distinct pour ces voyageurs : « political pilgrims », « pèlerins politiques ». Il est proposé par le politologue hongrois Paul Hollander[[92]](#footnote-92), qui, dans son livre *Political Pilgrims : Travels of Western Intellectuals to the Soviet Union, China, and Cuba 1928-1979*, étudie les voyages et les motivations pour eux directement par ce que le titre de cet ouvrage comprend ainsi que l'examen de la motivation de ces voyageurs.

Ainsi, l'une des caractéristiques distinctives d'un récit de voyage dédié aux voyages en U.R.S.S. est la personnalité d'un voyageur-pèlerin qui, ayant une certaine autorité, a pour mission non seulement de visiter le pays et de décrire ce qu'il a vu, mais aussi de rendre son propre verdict sur ce qui se passe en politique, dans l'aspect social.

De plus, selon Jacques Derrida[[93]](#footnote-93), réfléchissant sur cette question, le statut de l'auteur joue un rôle important précisément en raison de son autorité et grâce à son écriture à la première personne, de tels textes ont plus d'influence, sont lus et étudiés plus que, par exemple, des œuvres documentaires plus en détail et décrivant objectivement le sujet d'intérêt, qu'il s'agisse d'articles de journaux, de brochures d'information ou même de notes de voyage d'auteurs moins connus.

D'où la caractéristique suivante caractéristique des œuvres de ce sous-genre. « Adopter un verdict » est ce qui attend non seulement la société vivant en dehors du territoire de l'U.R.S.S., mais aussi l'Union soviétique elle-même.

Étant donné que l'U.R.S.S. est un pays fermé, la possibilité de le visiter n'est disponible que pour ceux qui sont autorisés à entrer sur le territoire par le régime soviétique et dont elle attend ensuite une présentation positive dans leurs journaux de voyage, des articles de journaux ou d'autres formes de revues de voyage. En conséquence, les voyageurs sont principalement des personnalités sympathiques aux chemins de l'U.R.S.S., et leur visite est soigneusement « mise en scène », tout ce qu'ils doivent voire est soigneusement sélectionné afin de créer une image définie et, bien sûr, positive du pays auprès des voyageurs.

Ces conditions particulières de la visite entraînent diverses résultats.

D'une part, on peut parler d'un manque d'objectivité : un auteur enchanté, qui s'est forgé à l'avance une certaine image du pays, se rend dans des lieux soigneusement sélectionnés, visite les entreprises les plus avancées, ne rencontre que les « bonnes » personnes et, ce qui est important et arrive le plus souvent, ne communique qu'avec l'aide de guide ou traducteur. Le résultat de ceci est une relecture d'un mythe soigneusement formé, ayant souvent peu de choses en commun avec la réalité. Un exemple est l'enthousiasme avec lequel Louis Aragon écrit à propos de l'U.R.S.S. et de ses réalisations, qui s'y est rendu dans les années 1930, mais qui a ensuite perdu ses illusions sur beaucoup de choses liées à l'Union soviétique, les regarde différemment.

D'autre part, des efforts souvent excessifs pour imposer une certaine image, pour montrer une image idéale, provoquent l'effet inverse, surtout lorsque la réalité présente suffisamment de divergences avec l'image souhaitée. De plus, quelle que soit la manière dont les agences de voyage soviétiques essaient de protéger le visiteur des collisions avec de vraies personnes, et non des personnes spécialement sélectionnées, peu importe comment elles forment un espace séparé d'hôtels, de restaurants, d'entreprises exemplaires, le présent est difficile à cacher. La probabilité qu'un observateur attentif ne puisse pas voir les incohérences dans ce qu'on lui dit et dans ce que ses propres yeux voient est extrêmement faible.

En conséquence, deux types d'œuvres peuvent apparaître.

Si l'engagement politique de l'auteur est grand, alors les incohérences et les difficultés sont soit ignorées, soit qualifiées de temporaires, nécessaires sur la voie du mieux. Un exemple d'une telle situation peut être la position du sociologue français Georges Friedmann, qui s'est rendu plusieurs fois en U.R.S.S. dans les années 1930. Initialement fasciné par le modèle soviétique, il constate néanmoins de nombreux problèmes. De plus, grâce à sa connaissance de la langue russe, il parvient à obtenir des informations plus réelles de la presse et de la communication avec des gens ordinaires. Mais malgré cela, il soutient l'Union soviétique, lui exprime sa sympathie et critique également ce que Gide écrit sur l'U.R.S.S.[[94]](#footnote-94)

Si l'auteur est déçu de ses croyances, alors les descriptions de voyages au Pays des Soviets prennent la forme de dénonciation de mensonges, révélant les problèmes, les imperfections et les injustices du pays, comme on peut l'observer sous la forme d'une critique et d'une dénonciation peut-être même trop sévères - dans le pamphlet *Mea Culpa* et *Bagatelles pour un massacre* de Louis-Ferdinand Céline.

Il est intéressant de noter que Gide lui-même note ce style particulier avec lequel ses prédécesseurs écrivent : « Il arrive trop souvent que les amis de l'U.R.S.S. se refusent à voir le mauvais, ou du moins à le reconnaître ; de sorte que, trop souvent, la vérité sur l'U.R.S.S. est dite avec haine, et le mensonge avec amour.[[95]](#footnote-95) » - il écrit, mais en général son travail peut aussi être nommé. Assez critique, mais pas dans la même mesure que celle de Céline.

Une autre caractéristique de la littérature de voyage en U.R.S.S. est le but du voyage lui-même. Plus tôt, j'ai déjà écrit que le thème du tourisme en Union soviétique est l'Union soviétique elle-même, ou plutôt les systèmes économiques et politiques qui y prennent forme. Le pays du communisme victorieux, bâtissant un avenir radieux et en même temps appelant les autres pays à suivre sa voie. Quelque chose d'inhabituel, absent ailleurs, est un sujet d'intérêt tout à fait traditionnel pour le genre du voyage. Cependant, Jacques Derrida conteste[[96]](#footnote-96) cette approche. À son avis, contrairement à d'autres récits de voyage de voyageurs à l'étranger, visant à faire connaissance avec une culture étrangère inexplorée, on peut dire que les visiteurs de l'U.R.S.S. se déplacent dans le temps, car ils vont voir un nouveau modèle du monde qu'ils souhaitent adopter, se transférer dans leur pays. Ils vont voir leur avenir.

Le *Retour de l’U.R.S.S.* d'André Gide possède toutes les caractéristiques susmentionnées et peut être attribué au sous-genre de voyage en U.R.S.S.

2.3.3. Le style

***« Retour de l'U.R.S.S. »***

La narration est à la première personne, la langue est assez simple, mais curieusement, les mots russes sont souvent utilisés pour désigner des phénomènes soviétiques (kolkhoze, Luna-Park, Komsomols etc.). Il est intéressant de noter que parfois ces mots ne sont pas transmis tout à fait correctement, apparemment de la manière dont l'auteur a réussi à les entendre et à s'en souvenir. Par exemple, « besprizornis » se prononce différemment, un peu comme « besprizorniki ».

De plus, il convient de noter que le Retour de l’U.R.S.S. est un témoignage personnel, il transmet directement ce que l'auteur a vu pendant son voyage, mais ce fait ne rend pas l'œuvre sèche ou documentaire. Des métaphores inhabituelles peuvent être trouvés : « Dans cette foule, je me plonge ; je prends un bain d'humanité »[[97]](#footnote-97), le livre est rempli d'images vives de villes et d'événements, il y a de courts dialogues avec des personnes rencontrées en Union soviétique, ainsi que des arguments émotionnels de l'auteur lui-même, qu'il remplit de références à ses précédents voyages, pensées et positions d'autres personnes. « Mais **voici** mieux : un petit théâtre en plein air » - écrit-il, transférant le lecteur dans les parcs culturels de Moscou, plein de soviétiques heureux qui l'admirent, qui pratiquent des sports, des chansons et des danses, qui l'étonnent par ses jeux actifs et calmes. Et, bien sûr, un rôle considérable est joué par la façon dont l'écrivain transmet ses sentiments, l'embrassant pendant le voyage, comme joyeux : « J'ai senti parmi ces camarades nouveaux une fraternité subite s'établir […] les larmes me sont venues aux yeux, par excès de joie, larmes de tendresse et d'amour… » (*Retour,* p. 21), « Que raconter ? Les mots sont impuissants à se saisir d'une émotion si profonde et si simple » (*Retour,* p. 22), ainsi qu’assez triste : « Je voudrais exprimer la bizarre et attristante impression qui se dégage de chacun de ces « intérieurs » » (*Retour,* p. 23).

On peut aussi distinguer un trait caractéristique de la construction du récit : lorsqu’il s’attaque à quelque sujet, André Gide attire d'abord l'attention sur les aspects positifs du sujet ou de la situation, exprime le respect et l'admiration pour ces aspects, mais note ensuite les côtés négatifs, qui chevauchent souvent les côtés positifs. De plus, cette tendance s'accentue à mesure qu’il avance et, par conséquent, vers la fin du livre, la critique commence à prévaloir.

***Retouches à mon « Retour de l'U.R.S.S. »***

Les *Retouches à mon « Retour de l'U.R.S.S. »* participent fondamentalement du même type de narration que le *Retour,* mais, d'une part, des éléments de documentaire apparaissent, puisque la Gide cite des passages de livres statistiques, des journaux soviétiques et fait les commentaires à leur sujet ; il y a encore plus de dialogues et de situations réelles qui se sont produits pendant le voyage. D'un autre côté, contrairement au *Retour de l’U.R.S.S.,* qui offre plus d'observations avec moins de raisonnement, les *Retouches* sont remplies d'expressions plus vives et plus claires de la position de l'écrivain, et il y a aussi de nombreuses digressions personnelles.

Mais malgré la présence de tels écarts, les *Retouches* peuvent être qualifiés comme une œuvre plus complexe, car le style de présentation change en plusieurs points.

Ainsi, le récit est structuré de manière plus logique : Gide donne des commentaires critiques qui lui ont été adressés après la publication du premier livre, puis y répond en utilisant diverses méthodes. Pour rendre le texte plus argumentatif il ne met plus en évidence les aspects positifs, ne tend pas à modérer sa proposition, mais organise clairement le texte par sujet et critique chaque aspect, renforçant la critique avec des exemples et des témoignages.

De plus, on remarque que, par rapport au *Retour de l'U.R.S.S.*, Gide est plus catégorique dans son point de vue. Comme l'auteur lui-même l'a noté, cette deuxième partie contient les « appréhensions renforcées » (*Retour,* p. 153) du *Retour de l'U.R.S.S.*, et les tristes phénomènes qu'il n'a remarqués que pendant le temps de voyage, acquièrent des raisons sous eux-mêmes et sont exposés plus vivement.

Donc, il faut faire attention au vocabulaire utilisé dans cette partie et ne pas laisser à l'Union soviétique l'espoir d'une clémence de la part de l'écrivain : « Je *reproche* à l'U.R.S.S. », « je *reproche* aux communistes de chez nous » (*Retour,* p. 127). Gide déclare clairement et, évitant les équivoques, appelle la diffusion de l'image de l'U.R.S.S., qui ne correspond pas à ce qu'il a vu « bluff » (*Retour,* p. 127, p. 183), « mensonge » (*Retour,* p. 128) et « illusion » (*Retour,* p. 136) - les définitions qu'il ne me permettait pas dans la première partie. Les sujets de discussion abordés dans Le *Retour* acquièrent également leurs épithètes percutantes et leurs synonymes percutants, par exemple, les élections sont « une dérision, une frime » (*Retour,* p. 144) ; quant à ceux qui sont placés au plus là-haut de l'échelle sociale, ce sont « les plus serviles, les plus lâches, les plus inclinés, les plus vils » (Retour, p. 132).

En plus, le ton du récit change, les commentaires du Gide deviennent plus sarcastiques et ressemblent davantage au ridicule, et les histoires de l'expérience de voyage de l'auteur et d'autres voyageurs sont choisies pour refléter non seulement tous les problèmes, mais aussi l'ensemble absurdité de ce qui se passe.

En conséquence, nous pouvons dire que ces deux œuvres forment un tout, qui non seulement raconte un voyage, mais a également des thèmes transversaux, ainsi qu'une position claire de l'auteur qui, une fois formé, devient encore plus argumentée.

2.4. Techniques de persuasion

En plus des caractéristiques notées du genre, du style, des caractéristiques des sujets abordés, il est important d'évaluer comment l'écrivain affecte ses lecteurs, les convaincre qu'il a raison.

2.4.1. L'établissement d'une position

Récit du voyage d’André Gide, initialement étroitement associé à l'aspect politique, est un exemple frappant de la prise de position de l'auteur. Les deux parties transmettent les impressions et les opinions de l'écrivain et ici, il est important de le préciser afin que le lecteur comprenne clairement ce que l'auteur veut dire.

Les deux parties commencent avec l'écrivain établissant sa position, ce qui est important pour le lecteur de le comprendre clairement.

Dans le *Retour,* l'écrivain met l'accent sur la sincérité et la loyauté envers lui-même, promet au lecteur de raconter exactement ses « réflexions personnelles » (*Retour,* p.19) sur ce qu'il a pu voir en U.R.S.S., sans cacher ni « l’excellent » ni « le pire » (*Retour,* p.17). C'est particulièrement important pour l'écrivain, c'est « le pire », car il dit que son « esprit est ainsi fait que son plus de sévérité s'adresse à ceux que je voudrais pouvoir approuver toujours » et « с'est en raison même de mon admiration pour l'U.R.S.S. et pour les prodiges accomplis par elle déjà, que vont s'élever mes critiques » (*Retour,* p. 18). En d'autres termes, il encourage le lecteur à croire ses critiques en raison du fait qu'il non seulement gronde ce qu'il a vu, mais trouve également de nombreuses raisons d'admiration que l'U.R.S.S. peut vraiment lui montrer avec « légitime orgueil » (*Retour,* p. 19). Il renforce encore cette conviction avec la thèse suivante : « il arrive trop souvent que les amis de l'U.R.S.S. se refusent à voir le mauvais, ou du moins à le reconnaitre ; de sorte que, trop souvent, la vérité sur l'U.R.S.S. est dite avec haine, et le mensonge avec amour » (*Retour,* p.18). Autrement dit, Gide se distingue de tels commentateurs typiques en offrant au lecteur une approche unique.

*Les Retouches* transmettent encore plus clairement et activement la position de Gide. Il répète : « Il importe de voir les choses telles qu’elles *sont*, et non telles que l’on eut souhaité qu’elles fussent… » (*Retour,* p. 167), et aussi que rien ne peut l’affecter et que les « considérations n’auraient pas retenu ma louange ; elles n’empêcheront non plus mes critiques » (*Retour,* p. 155).

En termes encore plus catégoriques, il coupe toute opportunité d'agir sous la dictée de quelqu'un et de trahir sa vérité :

J’en avais averti mes nouveaux amis communistes, dès le début de nos relations : je ne serais jamais une tranquillisante recrue, une recrue de tout repos. (*Retour,* p. 166) ;

Il n'y a pas de parti qui tient - je veux dire : qui me retienne - et qui me puisse empêcher de préférer, au Parti même, la vérité. Dès que le mensonge intervient, je suis mal à l’aise ; mon rôle est de le dénoncer... (*Retour,* p. 167)

De plus, le livre étant dans une large mesure une réaction à la critique, son but est aussi de répondre à cette critique, d'argumenter son opinion, de convaincre le lecteur à l'aide de diverses techniques littéraires.

Un autre principe de l'écrivain, pleinement manifesté dans le *Retour,* est le refus de croire aux « idées qui rapportent et des opinions « confortable » » (*Retour,* p. 155), ce qui indique en outre au lecteur que l'auteur cherche à tirer des conclusions uniquement sur la base de ses propres avis. Ce qu'il confirme par les mots « pour protester cette séduction, il faut que j’aie de bien fortes raisons » (*Retour,* p. 112).

En conséquence, les *Retouches*, plus encore que le *Retour,* tentent de convaincre le lecteur et utilisent un large éventail de mesures à cet effet.

2.4.2. Les changements graduels

***Changement d’avis***

Un détail important est le fait que le *Retour de l'U.R.S.S.* et,dans une plus large mesure les *Retouches,* contredisent les aveux précédemment exprimés de profonde sympathie pour l'Union soviétique. Gide lui-même n'ignore pas ce fait et explique le changement de sa vision.

Dans l*e Retour de l'U.R.S.S.* l'écrivain ne renonce pas totalement à son affection pour le pays. Il note qu'avant même de partir, il a commencé à entendre « de récentes décisions qui semblaient dénoter un changement d'orientation » (*Retour,* p. 15) au sein des intellectuels français, ce qui inquiète l'écrivain et avant le voyage il agit en tant que défenseur de l'Union soviétique.

Cependant, le récit de voyage publié et ne pas absolument une ode élogieuse à l'Union soviétique, les ardents partisans du communisme l'ont pris avec hostilité, bien qu'il n'y ait pratiquement pas d'accusations franches. Dans le début du récit il admet que l'U.R.S.S. n'est pas idéale et avec les avantages il y a aussi des inconvénients. Mais en même temps, il déclare ne pas renoncer à l'État, ne croit pas s'être trompé dans ses jugements et les changements se sont produits non pas en lui, mais dans l'État et le régime. Néanmoins, il est convaincu que, « l’U.R.S.S. finira bien par triompher des graves erreurs » et que la « guérison » (*Retour,* p. 20) viendra.

Les *Retouches à mon « Retour d'U.R.S.S.* » sont fondamentalement différentes de la première partie.

L'écrivain ne pose plus la question, « m’étais-je trompé tout d’abord ? » (*Retour,* p. 17) en défendant l'Union soviétique, il admet ouvertement à la fois son erreur et sa culpabilité : « Mon grand tort était de trop croire aux louanges », « Oui, je faisais crédit, confiance » (*Retour,* p. 154) ; il « accepte ce qu’on lui dit. […] sans examen, sans doute, sans critique » (*Retour,* p. 112) ; « oui, j’avais cette naïveté » (*Retour,* p. 119) - écrit Gide et la raison en est qu'il ne savait pas grand-chose à ce moment-là. Cette ignorance a aussi sa propre raison - la méfiance de l'écrivain à l'égard de la critique exprimée d’un « ton si hargneux » (*Retour,* p. 154) dans lequel l'U.R.S.S. est généralement saluée.

***Le ton***

Le ton de l'auteur compte également beaucoup. Surtout, son passage à un autre plus dur et plus accusateur par rapport à celui qui sonne dans le *Retour*.

Contrairement au *Retour de l'U.R.S.S.,* dans les *Retouches*, Gide est assez libre dans ses jugements, il déclare que « de mois en mois, l’état de l’U.R.S.S. empire » (*Retour,* p. 105), et choisit également des épithètes assez dures aux phénomènes rencontrés en U.R.S.S. Ainsi, certaines informations dans les journaux sur son voyage sont une *absurde* (*Retour,* p. 132), statistiques fournies par des étrangers - un mensonge (*Retour,* p. 113), de nombreux habitants, comme leur guide, sont ignorants et ne s'en rendent pas compte (*Retour,* p. 198), les élections sont des blasphèmes (*Retour,* p.148), les déportés sont des victimes (*Retour,* p. 165), le travailleur est « enrégimenté, classé, bouclé » (*Retour,* p. 128), ce qui se passe, c'est le « bluff » (*Retour,* p. 127, p. 183), situation sociale « restait en retard, en souffrance » (*Retour,* p. 120), le régime est « despotisme »(*Retour,* p. 164), les cœurs et les personnalités s'appauvrissent (*Retour,* p.135).

***Le message***

Le message de l'auteur change également. Il expose non seulement les imperfections de l'U.R.S.S., mais « reproche » (*Retour,* p. 127) à l'Union soviétique et à ses partisans des mensonges délibérés et de l'oppression, il « proteste » (*Retour,* p. 126), il « insiste » (*Retour,* p. 136) sur certains points, révèle les histoires les plus désagréables, comme la trahison d'amis à des fins politiques, privation d'honneur et meurtre d'ennemis politiques, et dans les dernières lignes de l'essentiel, il accuse même le pays de trahison.

***La composante poétique***

La composante poétique du *Retour* etdes *Retouches* peut être considérée comme une autre preuve significative de changement. Malgré le fait que les deux œuvres sont des récits de voyage, écrits sous une forme plutôt documentaire, il y a des insertions poétiques dans les deux. Dans le *Retour de l'U.R.S.S.*, c'est un hymne à Déméter, où le chemin de l'État est comparé à une tentative de faire de l'homme un dieu. Dans les *Retouches*, tout est beaucoup plus prosaïque. L'écrivain se demande comment la graine est capable de germer même dans les conditions les plus inappropriées, il vaut la peine de lui donner quelque « sorte d’humeur » (*Retour,* p. 134). Vu au cours du voyage, cependant, ne donne pas à l'écrivain l'espoir d'un tel « réveil de la vie ». Ainsi, si la première partie contient une histoire mythique sur la création d'une divinité, quoique infructueuse, alors dans la deuxième partie, l’U.R.S.S. ne peut pas accomplir un miracle ordinaire et quotidien.

***Les émotions***

Les émotions de l'auteur qu'il partage souvent avec les lecteurs, ajoutent de la vivacité et de la vitalité au récit.

Dans le *Retour* il y a plus vraisemblablement des émotions positives, la joie de rencontrer des gens et des enfants, l'admiration pour la beauté de certains lieux visités, le « plus profond respect » (*Retour, p. 91*) de la culture russe, des intellectuels russes comme Gorki et Ostrovski.

Dans les *Retouches*, au contraire, prévalent des émotions négatives et des critiques sévères, qui ont déjà été mentionnées ci-dessus. Cependant, l'auteur ne veut pas effrayer le lecteur avec sa dureté, alors voici on parle de sentiments de tristesse, qui permettent de comprendre que ce n'est pas son but et sa joie de se plaindre de l'U.R.S.S. : « il y a dans mon aventure soviétique quelque chose de tragique » (*Retour,* p. 159), « ma confiance, mon admiration, ma joie » sont « chutés » (*Retour,* p. 127), « je transcris à regret ces chiffres atroces » (*Retour,* p. 126), « celles (injures) de Romain Rolland m'ont peiné » (*Retour,* p. 105).

2.4.3. Les informations factuelles

Une autre technique visant à accroître la confiance des lecteurs est d'essayer de les convaincre que l'écrivain essaie d'atteindre une objectivité maximale. Dans *le Retour de l'U.R.S.S.*, Gide ne soutient pas ses jugements avec des faits, ne veut pas surcharger le livre de statistiques, de noms de voyageurs et de politique, mais tente toujours de convaincre le lecteur de l'objectivité. Ainsi, se souvenant de son voyage au Congo, où il a tenté de tout comprendre par lui-même, de se retrouver dans l'environnement naturel de la population locale, il rapporte ici qu'il a quitté les itinéraires prévus, trouvé des occasions de parler avec les gens.

Enfin, il est extrêmement prudent dans ses jugements, du moins dans les *Avant-propos*. Il ne tire pas ses conclusions critiques sur le lecteur, mais l'invite à raisonner, à poser des questions et en même temps à placer le lecteur dans le même groupe avec lui-même, par exemple, comme ici : « Jusqu'à quel point, dans une faillite, nous sentirions-nous de même engagés ? » (*Retour,* p. 19).

Ainsi, *Avant-propos* permet au lecteur de percevoir plus facilement les aspects négatifs qu'il rencontrera sur les pages du *Retour,* de les comprendre et d'être d'accord avec eux.

Des détails plus convaincants entrent en jeu dans les *Retouches*.

Tout d'abord, l'argument le plus évident est l'utilisation de statistiques officielles pour confirmer leurs jugements. De plus, Gide se réfère non seulement aux brochures compilées en dehors de l'État, mais aux statistiques officielles soviétiques, y compris des extraits du journal *Pravda*. Le nombre de ses sources est énorme, il note, que « Citrine, Trotski, Mercier, Yvon, Victor Serge, Legay, Rudolf et bien d’autres m’ont apporté leur documentation » (*Retour,* p. 153). En général, il considère l'accès aux données officielles comme un grand avantage, qu'il n'avait pas, par exemple, au Congo.

Les situations que l'écrivain cite à titre d'exemple pour illustrer ses impressions et opinions ne sont pas non plus accidentelles. En réponse aux critiques, il répond que même dans le *Retour,* il a soigneusement sélectionné ce qu'il a décrit de manière à refléter les choses les plus typiques inhérentes à l'U.R.S.S.

La sélection des lettres placées à la fin de l'œuvre répond sans aucun doute aussi aux objectifs donnés de l'écrivain. Ce sont tous des témoignages non seulement de voyageurs, mais de personnes qui ont eu une relation de longue date avec l'U.R.S.S. et qui, par conséquent, confirment et renforcent tout ce que Gide a remarqué. En outre, ils sont encore moins timides dans les expressions, utilisant les épithètes les plus dures et exposant les péchés les plus graves, tels que le nom du régime « déborde par les bas-fonds et leur brutalité » (*Retour,* p. 204) ainsi que la mention des exécutions de masse, camps de concentration sur les rives de la mer Blanche, en Sibérie et au Turkestan, où languissent des milliers de « contre-révolutionnaires ».

Un autre moyen de persuasion peut être envisagé dans le fait qu'André Gide ne part pas seul dans son voyage, mais emmène cinq compagnons de route avec lui, en espérant que ce nombre de témoins sera plus suffisant. Gide lui-même note que l'avantage pour lui était que tous ses compagnons de voyage avaient leurs propres traits distinctifs, ce qui permettait à l'écrivain de regarder de nombreux aspects sous des angles différents, considérant également que certains d'entre eux, contrairement à Gide, parlaient la langue du pays. Le but de l'auteur est d'apporter les « réactions forcement différentes » (*Retour,* p. 171). Cependant, en plus de cela, les compagnons de voyage lui servent comme une autre source d'autorité qui soutient sa position, confirme ses propos, et avec laquelle Gide cherche à influencer différents segments de la population. Ce n'est donc pas en vain qu'il mentionne que deux sont les membres très actifs dans le Parti depuis longtemps, et un est à la tête d'un magazine de propagande - ces déclarations devraient certainement renforcer l'autorité de la position de l'écrivain aux yeux de ses détracteurs du Parti communiste.

2.4.4. L’humour

Une autre arme est l'humour, qui se manifeste dans certains commentaires sarcastiques concernant les statistiques. « Évidemment, ceux qui préservent sont des as » (*Retour,* p. 124) - écrit Gide suite au grand nombre d'enfants qui quittent l'école. Un grand nombre d'erreurs dans les tableaux de multiplication sur les couvertures des cahiers soviétiques sont récompensés par le commentaire suivant : « Et l’on comprend alors qu’en URSS les comptables fassent un si constant usage des bouliers » (*Retour,* p. 125). Il est important que Gide ne ridiculise pas les problèmes graves, en en parlant avec le sérieux nécessaire, mais de telles insertions rares contrôlent définitivement les émotions du lecteur et lui permettent de percevoir ce qui a été dit de plus près et, très probablement, d'accord avec ce qui a été dit.

2.4.5. Les pronoms

Enfin, les pronoms sont extrêmement importants.

Le *Retour de l'U.R.S.S.* est principalement écrit à la première personne, car il est pleinement écrivain de voyage et raconte ses impressions personnelles. Cependant, au tout début, parlant de ses espoirs par rapport à l'URSS et formulant ses idées avant le voyage, il y inclut d'autres personnes, en utilisant les pronoms « nous » : « Dans **nos** cœurs et dans nos esprits **nous** attachions résolument au glorieux destin de l'U.R.S.S. l'avenir même de la culture ; **nous** l'avons maintes fois répété. **Nous** voudrions pouvoir le dire encore » (*Retour,* p. 15). Cela ne veut pas dire qu'ici, en utilisant ce pronom, l'écrivain poursuit des objectifs particuliers. Dans la phrase suivante, il cite ses propos de 1935, où il construit la phrase de la même manière, exprimant la position d'un groupe de partisans de l'Union soviétique. Cependant, en outre, dans la partie principale de l'ouvrage, ce discours n'apparaît pas.

Ce n'est pas le cas des *Retouches*.

Ici, il y a une transition de la première personne à la deuxième et à la troisième, et cela peut être perçu comme faisant partie de son système de croyance.

Le passage du « je » au « vous » et au « nous » se produit le plus souvent et évidemment au début et à la fin, où Gide explique ses motivations et résume les résultats en conséquence.

Il commence par un discours à la première personne, notant que des tiers ont critiqué le *Retour,* notamment pour avoir dépeint l'Union soviétique comme un objet statique. Cependant, Gide objecte, disant que l'U.R.S.S. est en train de changer et cela lui fait peur que « il s'écarte de ce que **nous** espérions qu'il était – qu’il serait » (*Retour,* 106) - c'est ainsi qu'apparaît le premier « nous », qui, en fait, unit on ne sait pas qui. D'une part, Gide peut vouloir dire que lui-même et ses partisans le soutiennent, et d'autre part, avec ce pronom, il peut s'unir aux critiques, car au départ ils ont un objectif commun, ils voient simplement la réalité différemment.

Dans la phrase suivante, il y a une transition vers « vous » : « Certes, j'admire la constance de **votre** confiance, de **votre** amour » (*Retour,* p. 106), ici, évidemment, l'appel se présente aux critiques que l'écrivain l'appelle « les honnêtes » (*Retour,* p. 106). Cependant, après quelques phrases, il parle des « honnêtes », mais cette fois c’est ne sont pas « vous » mais « ils ». Les deux soutiennent le régime, mais il y a toujours une différence. « Vous » font cela avec une anxiété croissante, en vous posant des questions inconfortables et en ouvrant éventuellement les yeux sur le véritable état des choses. « Ils » ne cherchent que des excuses pour ce qui se passe et refusent d'accepter la vérité et les opinions alternatives. Bien sûr, André Gide ne divise pas des personnes spécifiques en deux de ces groupes, mais comme « vous » est considéré comme un appel directement au lecteur, il s'avère qu'il crée le sentiment que, quel que soit le soutien du régime, son lecteur est, il trouvera la force « d'ouvrir les yeux ».

Ceci est suivi de deux autres paragraphes qui combinent les trois pronoms :

Examen superficiel, jugement précipité, a-t-**on** dit de livre. Comme si ce n'était pas précisément la première apparence, en U.R.S.S., qui **nous** charmait ! Comme si ce n'était pas en pénétrant plus avant que le regarde rencontrait le pire !

C'est trop profond du fruit que le ver se cache. Mais quand **je vous** ai dit : cette pomme est véreuse **vous** m'avez accusé de ne pas y voir clair - ou de ne pas aimer les pommes.

Si **je** m'étais contenté d'admirer, **vous** ne m’auriez point ce reproche (de superficialité) ; et c'est pourtant alors que **je** l’aurais mérité. (*Retour,* p. 107).

Cette fois, « nous » réunit également tous les partisans du nouvel État, le « vous » suivant sépare l'écrivain de ce groupe, et une simple métaphore avec des pommes montre à quel point il est évident que position de « vous » n'est pas correcte.

Plus loin dans le texte de la partie principale, le pronom « je » est mélangé avec l'impersonnel « on » et simplement « nous ». Au fond, « nous » ne sert qu'à exprimer des actions collectives qui n'ont rien à voir avec l'expression d'une opinion, comme « **nous** lisons dans les Isvestia ... » (*Retour,* p. 123), mais de temps en temps Gide, après avoir énuméré les données qu'il a collectées, la conclusion est exprimée à la deuxième personne du pluriel : « ... **nous** sommes bien forces de constater que ... » (*Retour,* p. 122).

En fin de compte, la partie principale des *Retouches*, la partie IX, se termine par plusieurs paragraphes, où Gide s'adresse à « vous » avec des accusations : « mais précisément c’est d’une vérité relative qu’il s’agit ici ; laquelle **vous** faussez. […] ceux que **vous** trompez, c’est ceux mêmes que **vous** prétendez servir : le peuple » (*Retour,* p. 167). Et puis il proclame sa position plutôt dure et ses intentions exclusivement à travers « nous » :

L’U.R.S.S. n’est pas ce que **nous** espérions qu’elle serait, ce qu’elle avait promis d’être, ce qu’elle s’efforce encore de paraître ; elle a trahi tous **nos** espoirs. Si **nous** n’acceptons pas que ceux-ci retombent, il faut les reporter ailleurs.

Mais **nous** ne détournerons pas de toi nos regards, glorieuse et douloureuse Russie. Si d’abord tu **nous** servais d’exemple, à présent hélas ! tu **nous** montres dans quelles sables une révolution peut s’enliser. (*Retour,* p. 167).

En conséquence, tout cela ensemble sert non seulement à façonner l'image de l'U.R.S.S., mais aussi à la rendre plus lisible et plus compréhensible.

Mais les **sujets** choisis par l'écrivain jouent un rôle encore plus grand.

Partie 3  
 -   
Les principaux sujets des œuvres

Il est important de noter qu'au fond, les sujets que l'auteur soulève dans le livre de 1936, reviennent sur les pages des *Retouches*. Une répartition détaillée des sujets peut être consultée dans le tableau ([annexe 2](#Annexe_2)) qui montre clairement comment la plupart des sujets sont répartis dans les deux œuvres. Le *Retour* est largement consacré aux scènes qu’André Gide a vues, aux descriptions détaillées des lieux et des personnes. Les *Retouches* n'affectent pratiquement pas la description, se concentrant sur les questions sociales, sur les réponses aux critiques reçues. Gide complète les sujets déjà mentionnés, et ajoute également ceux qui ne sont pas évoqués dans le premier ouvrage, mais ils sont également étroitement liés à tout ce qui a été dit précédemment.

Après avoir analysé la diversité des sujets qui l'intéressent, six des plus globaux peuvent être distingués :

1. Les lieux géographiques
2. Les gens
3. Les conditions de la vie

a. Le bien-être matériel

b. Le bien-être moral

1. Autres aspects sociaux
2. La culture
3. La religion

Ensuite, les deux premiers sujets mentionnés seront analysés. Comme l'œuvre appartient toujours au genre du récit de voyage, il sera logique de commencer par les descriptions géographiques, qui font partie intégrante de la littérature de voyage. Puis, nous passerons à l'un des sujets les plus passionnants pour l'écrivain - les gens. De plus, certaines caractéristiques de cet œuvre seront révélées.

3.1. Descriptions des lieux géographiques

***Retour de l'U.R.S.S.***

Dans l’œuvre d'André Gide, on peut trouver les descriptions des villes et, dans une certaine mesure, de la nature.

Plus en détail, si nous parlons des villes, Gide s'attarde sur deux - ce sont Leningrad et Moscou. De plus, il considère ces villes ensemble, les compare. D'où apparaît la proposition suivante : « En revenant de Léningrad, la disgrâce de Moscou frappe plus encore » (*Retour,* p. 34).

L'architecture de Moscou déçoit l’écrivain voyageur :

Même elle exerce son action opprimante et déprimante sur l'esprit. Les bâtiments, à quelques rares exceptions près, sont laids (pas seulement les plus modernes), et ne tiennent aucun compte les uns des autres. Je sais bien que Moscou se transforme de mois en mois ; c'est une ville en formation ; tout l'atteste et l'on y respire partout le devenir. Mais je crains qu'on ne soit mal parti. On taille, on défonce, on sape, on supprime, l'on reconstruit, et tout cela comme au hasard. (*Retour,* p. 34)

Il apprécie beaucoup la Place Rouge, bien qu'il fasse une remarque critique : « Tout était splendide, et même (je me hâte de le dire ici, car je ne pourrai le dire toujours), d'un goût parfait » (*Retour,* p. 27). Il est particulièrement intéressant de prêter attention à la remarque entre parenthèses, qui ajoute une connotation négative même à cet éloge.

Néanmoins, son impression générale de la capitale reste positive, sinon en raison des avantages de l'architecture, du moins en raison de l'esprit de renouveau et de vie qui se ressent dans la ville en mutation : « Et Moscou reste, malgré sa laideur, une ville attachante entre toutes : elle vit puissamment » (*Retour,* p. 34).

Malgré le jugement positif qu’il semble avoir sur cette ville, Leningrad, ne le réjouit pas non plus : « Ce que j'admire en Léningrad, c'est Saint-Pétersbourg » (*Retour,* p. 33) - dit-il et en plus parle avec enthousiasme de l'architecture, des monuments, des musées apparus à l'époque de l'Empire russe.

Ce qu’il considère comme positif dans les deux villes, ce sont les parcs culturels : « les parcs sont d'incontestables réussites ; entre tous, celui de Moscou. Le parc de culture de Moscou est le plus vaste et le mieux fourni d'attractions diverses ; celui de Léningrad, le plus beau » (*Retour,* p. 26). Il place leur description au début du livre, et ils sont pratiquement le seul moment de l'ensemble de l'œuvre, où il ne trouve aucun côté négatif. Cependant, ici, il ne fait pas attention aux descriptions des parcs eux-mêmes, mais à la façon dont les gens y passent du temps.

Il est important de noter que Gide consacre une attention minimale à l'architecture et aux beautés des villes, lors de son voyage, lorsqu’il partage son opinion sur les bâtiments de Moscou, lui-même dit : « Cessons de regarder les maisons : ce qui m'intéresse ici, c'est la foule » (*Retour,* p. 35) - car ce sont les gens, les conditions de leur vie, qu’il étudie avec intérêt et avec un soin particulier. Par conséquent, dans la plupart des cas, s'il parle de mérites auxquels ses guides prêtent attention, c'est pour identifier les imperfections.

La même chose peut être vue dans l'exemple de Sébastopol :

Sébastopol, dernière étape de notre voyage. Sans doute, il est en U.R.S.S. des villes plus intéressantes ou plus belles, mais nulle part encore je n'avais aussi bien senti combien je resterais épris. Je retrouvais à Sébastopol, moins préservée, moins choisie qu'à Soukhoum ou Sotchi, la société, la vie russe entière, avec ses manques, ses défauts, ses souffrances, hélas ! » (*Retour,* p. 81).

Bolchevo l’impressionne également d'une part, il voit une ville prospère : « N'empêche que la cité de Bolchevo reste une des plus extraordinaires réussites dont puisse se targuer le nouvel Etat soviétique » (*Retour,* p. 98). Mais une petite note de bas de page détruit cependant cette image : « J’appris par la suite que n’étaient admis à vivre dans cette ville modèle de Bolchevo que les criminels qui s’étaient plies à des dénonciations » (*Retour,* p. 96).

Une visite à Sotchi est décrite de manière intéressante, la ville accueille les voyageurs avec des hôtels, des jardins et des plages : « ses jardins sont fort beaux ; sa plage est des plus agréables » (*Retour,* p. 54) – mais même les meilleurs d'entre eux, selon Gide, ne peuvent pas être comparés à ceux de France.

Et puis, Gide, à nouveau, reconnaissant les mérites de Sotchi, attire l'attention sur les problèmes qui en découlent. De plus, il le fait d'une manière assez intéressante, avec l'aide d'une anaphore, qui souligne le contraste entre ce dont il parle. En parlant de Sotchi, il utilise à trois reprises le mot « admirable » qu’il met en tête de phrase pour l’accentuer (*Retour,* p. 54).

« Non : l'admirable ici, c'est que ce demi-luxe, ce confort, soient mis à l'usage du peuple » - dit-il, bien qu'il ajoute immédiatement que seuls les représentants du peuple qui se sont distingués en « suivant la ligne du parti » et en rien d'autre reçoivent des avantages. « L'admirable, à Sotchi, c'est cette quantité de sanatoriums, de maisons de repos, autour de la ville, tous merveilleusement installés » - il admet encore une fois, mais ajoute ensuite un nouveau fait merveilleux : « Et que tout cela soit construit pour les travailleurs, c'est parfait ». Cependant, il s'ensuit, pourrait-on dire, une révélation qui raye tout ce qui a été dit précédemment : « Mais, tout auprès, l'on souffre d'autant plus de voir les ouvriers employés à la construction du nouveau théâtre, si peu payés et parqués dans les campements sordides ».

Et enfin, dans la troisième phrase, Gide montre la seule chose qui à son avis mérite vraiment l'admiration : « L'admirable, à Sotchi, c'est Ostrovski ». Il convient de mentionner que dans la traduction russe, une telle structure disparaît.

Gide utilise une approche similaire pour l’autre description, qui se trouve également dans le texte du paragraphe suivant. Dans la description du quartier de Soukhoumi, Sinop, il crée littéralement une image rétrospective : l'hôtel dans lequel ils vivent est l'un des plus beaux et des plus confortables de ceux où ils étaient, avec un beau jardin. Gide énumère de nombreux détails, jusqu'aux détails de la disposition de la pièce. À côté de l'hôtel il y a la ferme collective, c’est une ferme exemplaire, où chaque poulet a sa propre maison. Et derrière le ruisseau qui est à proximité – il y a des cabanes où vivent les travailleurs. Ces travailleurs peuvent se permettre de louer une chambre de 2,5 mètres pour quatre, 2 roubles par mois par personne, pour le même prix, 2 roubles - il y a un déjeuner dans la salle à manger. Et donc, tellement à l'aise, André Gide montre toute l'horreur de la situation des travailleurs en U.R.S.S.

Encore moins qu’à l'architecture, il s'intéresse à la nature, ce qu'il dit lui-même : « J'ai dit que je m'intéressais moins aux paysages... » (*Retour,* p. 31) la seule fois où il note les beautés naturelles de l'U.R.S.S., c'est quand il travers le Caucase :

J'aurais voulu raconter pourtant les admirables forêts du Caucase, celle à l'entrée de la Kakhétie, celle des environs de Batoum, celle surtout de Bakouriani au-dessus de Borjom… (*Retour,* p. 31)

Il est fasciné par les forêts, les lacs, mais comme dans le cas de l'architecture, il se force à n'écrire que sur ce qu'il juge important :

Mais ce n'est point là ce que je suis venu chercher en U.R.S.S. Ce qui m'y importe c'est l'homme, les hommes, et ce qu'on en peut faire, et ce qu'on en a fait. La forêt qui m'y attire, affreusement touffue et où je me perds, c'est celle des questions sociales. En U.R.S.S. elles vous sollicitent, et vous pressent, et vous oppressent de toutes parts. (*Retour,* p. 32)

On voit donc que contrairement aux règles du genre de récit de voyageles descriptions exactes des lieux visités ne prévalent pas dans le livre. Les beautés naturelles de la Russie, ainsi que les réalisations architecturales de l'Union soviétique, de nombreux auteurs y accordent une attention considérable. André Gide évite consciemment une description plus détaillée des choses positives qu'il trouve encore au cours de son voyage. Cela souligne une fois de plus la particularité de ce livre, ainsi que le fait que le livre n'a pas été écrit dans le but d'introduire le lecteur dans un nouveau pays, mais dans un but plutôt étroit - pour étudier les questions sociales, qui sont importantes pour André Gide, comme il dit plusieurs fois.

***Retouches à mon « Retour de l'U.R.S.S. »***

Les *Retouches* excluent complètement ce sujet de leurs pages, se concentrant sur d'autres sujets.

3.2. Les gens

***Retour de l'U.R.S.S.***

Ainsi, les gens - c'est l'un des sujets qui intéressent le plus l'écrivain, ce qu’il a lui-même dit à plusieurs reprises. Cependant, leur description et leur perception par Gide peuvent être définies comme ambiguës.

D'une part, nous parlons des émotions extrêmement positives qu'André Gide éprouve en rencontrant le peuple soviétique Les gens qu'il rencontre dans les rues, lors d'événements publics et dans d'autres lieux auxquels il assiste sont décrits de la manière la plus positive. « En U.R.S.S. le peuple est admirable » (*Retour,* p. 27) - dit-il et l’adjectif « admirable » est utilisé plusieurs fois dans le processus de description du peuple.

Pour décrire chacun plus en détail, les champs lexicaux du bonheur et de la joie sont largement utilisés. Les enfants – « rayonnants de bonheur, de santé », « beaux, bien nourris (cinq repas par jour), bien soignés, choyés même, joyeux. Leur regard est clair, confiant », « respirent la santé, le bonheur » ; « foule de jeunes gens, hommes et femmes, partout le sérieux, la décence ; pas le moindre soupçon de rigolade bête ou vulgaire, de gaudriole, de grivoiserie, ni même de flirt. On respire partout une sorte de ferveur joyeuse », « toute cette foule immense, d'une tenue parfaite, respire l'honnêteté, la dignité, la décence ; sans contrainte aucune d'ailleurs et tout naturellement », chez les aînés, « également beaux, vigoureux » il trouve « cette même expression de bonheur épanoui » (*Retour,* pp. 22, 23, 53, 23, 25, 23, 23).

Encore mieux, cette image positive est renforcée par la description de ses propres émotions et impressions. Dans la société du peuple soviétique, il « respire partout une sorte de ferveur joyeuse », dans sa société il peut « goûter des instants de joie profonde » (*Retour,* p. 21), il dit : « J'ai senti parmi ces camarades nouveaux une fraternité subite s'établir, mon cœur se dilater, s'épanouir » (*Retour,* p. 21), « …et combien d'entre eux (pauvres gens) j'eusse voulu presser sur mon cœur ! » (*Retour,* p. 28). Il admet lui-même qu'à partir de telles émotions, sur des photographies de l'Union soviétique, il sourit beaucoup plus souvent et plus largement qu’en France et en effet, on peut le voir sur les photos d'un voyage où il est toujours entouré de gens ([annexe 3](#Annexe_3)). Par ailleurs, il admire les enfants : « semblant vouloir m'offrir leur joie » (*Retour,* p. 22). Il parle du sentiment d’épris chez ces personnes incroyables, et aussi note :

Aussi bien nulle part autant qu'en U.R.S.S, le contact avec tous et n'importe qui, ne s'établit plus aisément, immédiat, profond, chaleureux. Il se tisse aussitôt—parfois un regard y suffit—des liens de sympathie violente. Oui, je ne pense pas que nulle part, autant qu'en U.R.S.S., l'on puisse éprouver aussi profondément et aussi fort le sentiment de l'humanité. (*Retour,* p. 28)

Cependant, parallèlement à ces admirations et louanges adressées au peuple soviétique, des moments moins agréables sont mentionnés. Par exemple, il note avec humour « l'amour » des gens pour toutes sortes de files d'attente. « Il semble prendre plaisir à attendre, et vous faites attendre à plaisir » (*Retour,* p. 36), dit-il.

Ensuite, il note l'ignorance du citoyen soviétique par rapport à ce qui se passe en dehors de son pays et la fausse foi dans la supériorité de tout ce qui se passe en Union soviétique, ainsi que le manque d'accès à de nombreuses choses communes à un occidental (comme la nourriture et les vêtements de haute qualité) ce qui en conséquence aux yeux du lecteur dévalorise tout le bonheur de l'homme soviétique. Après tout, tout se révèle faux car il n'existe que par ignorance.

L'image d'une personne sérieuse et déterminée s'effondre également lorsque Gide discute du mouvement Stakhanov. Il note l'incroyable paresse des travailleurs et dit que « le stakhanovisme serait inutile dans un pays où tous les ouvriers travaillent. Mais là-bas, dès qu'on les abandonne à eux-mêmes, les gens, pour la plupart, se relâchent » (*Retour,* p. 40). Cette observation correspond à l'idée française de paresse du peuple russe qui existe depuis au moins le XVIIIe siècle.

En outre, l'écrivain note à plusieurs reprises la division de la société soviétique soi-disant sans classes. « Il n'y a plus de classes, en U.R.S.S., c'est entendu. Mais il y a des pauvres. Il y en a trop ; beaucoup trop » (*Retour,* p. 59) - écrit-il et note comment des citoyens plus riches, ces gens heureux qu'il décrit avec tant d'enthousiasme, le choquent « par le mépris, ou tout au moins l'indifférence que ceux qui sont et qui se sentent « du bon côté », marquent à l'égard des « inférieurs », des domestiques, des manœuvres, des hommes et femmes « de journée », et j'allais dire : des pauvres » (*Retour,* p. 58). En plus, il regrette à plusieurs reprises que de nombreuses choses ne soient accessibles qu'à des couches privilégiées de la population.

Enfin, se demande-t-il, ces personnes qu'il voit sont-elles les mêmes qui ont fait la révolution dans le pays ? Selon son impression, ce ne sont pas eux.

***Retouches à mon « Retour de l'U.R.S.S. »***

Les *Retouches* reprennent les principaux points énoncés dans la première partie.

Tout d'abord, Gide attire à nouveau l'attention sur le sort des gens : pauvreté, inégalité, oppression. De plus, ce n'est pas le résultat de difficultés dans l'État, mais d'une nouvelle politique, qui donne lieu à l'impuissance des non-partisans, à l'impossibilité de changer de lieu de travail ou de vie, ainsi qu'à une faim et une pauvreté insurmontable.

Dans le même temps, Gide lui-même admet qu'il est prêt à confirmer une fois de plus sa perception des gens comme des gens inexplicablement heureux. Mais aujourd'hui, il s'interroge de plus en plus sur les raisons de ce paradoxe et, par conséquent, avance plusieurs hypothèses.

Premièrement, il écrit à nouveau : « le bonheur, disais-je, est fait « de confiance, d'ignorance et d'espoir » (*Retour,* p. 163).

Puis il note que la joie ostentatoire des gens dans des conditions défavorables est littéralement conditionnée par la politique de l'État :

Si tout ce que nous voyons en U.R.S.S. paraît joyeux, c’est aussi que tout ce qui n’est pas joyeux devient suspect ; c’est qu’il est extrêmement dangereux. La Russie n'est pas un lieu pour la plainte, mais la Sibérie. (*Retour,* p. 163).

Il est intéressant de noter que cela se manifeste également en dehors du raisonnement sur le bonheur du peuple. De nombreux moments, où les gens semblent raconter au voyageur leurs difficultés, sont accompagnés de la manifestation, sinon de joie et d'optimisme, puis d'humilité joyeuse.

Ainsi, un travailleur, affirmant qu'un paquet de cigarettes coûte comme son salaire d’une journée, « rie en disant » (*Retour,* p. 195), un étudiant qui est incapable de soutenir les enfants pendant longtemps ne se plaint pas, mais se tourne rapidement vers l'humour « puis son optimisme reprend le dessus et il conclut joyeusement que, mal nourri comme il l’est, mieux vaut l’abstinence » (*Retour,* p. 188) et Madame du salon de beauté, qui n'a pas assez de salaire pour vivre, « s’arrange » « souriant tristement » (*Retour,* p. 187)

Cependant, malgré une image aussi généralement positive des simples gens russes, l'écrivain, en parlant d'eux, ajoute une remarque importante, définissant plus clairement le cercle de ces personnes : c'est la « médiocrité » (*Retour,* p. 164), le résultat des « coupes parmi le cheptel humain » (*Retour,* p. 164), à la suite de quoi, les meilleurs, ceux qui pensent différemment des autres, « ceux qui disparaissent, que l'on fait disparaitre, ce sont les plus valeureux » (*Retour,* p. 164). En conséquence, on peut voir une division claire en personnes exceptionnelles qui ont été réduites au silence et en « foule prolétarienne aveuglée » (*Retour,* p. 165).

Comme autre raison expliquant le comportement des gens, leurs qualités positives et négatives, Gide souligne le « tempérament semi-oriental de Russes » (*Retour,* p. 160) et le changement des circonstances extérieures ne suffit pas pour les changements internes.

Dans le même temps, Gide exprime la pensée inverse, notant qu'il ne faut peut-être pas placer de grands espoirs sur le peuple tout entier, selon lui il y a « illusion que le peuple est composé d’hommes meilleurs », mais en fait, faute d'argent, « il est moins gâté » (*Retour,* p. 160). D'où un troisième groupe de personnes, pointé du doigt par l'auteur : les gens « gâtés », la bourgeoisie ravivée, qui jouit de tous les avantages, dont le « succès » se justifie par l'adhésion au parti, l'orthodoxie extrême et l'adaptabilité intelligente et opprime la majeure partie du peuple.

3.3. Conformisme

***Retour de l'U.R.S.S.***

Le résultat est un paradoxe. Comment une nation peut-elle être « admirable » à la fois et avoir de nombreux défauts, y compris des membres privilégiés qui expriment l'hostilité de classe la plus authentique ? De plus, malgré le fait que Gide écrit sur les enfants, les travailleurs, les jeunes, les personnes âgées, les hommes et les femmes, il fait également souvent des généralisations et écrit sur le peuple dans son ensemble, il utilise même le mot « foule » : « foule de jeunes gens », « foule immense», ainsi qu’écrit : « A première vue l'individu se fond ici dans la masse, est si peu particularisé qu'il semble qu'on devrait, pour parler des gens, user d'un partitif et dire non point: des hommes, mais: de l'homme » (*Retour,* p. 35). Et malgré toutes les qualités opposées qu'il attribue aux gens, il souligne encore plus la similitude qu'il voit chez le peuple : « De sorte que, chaque fois que l'on converse avec un Russe, c'est comme si l'on conversait avec tous » (*Retour,* p. 45).

À mon avis, cet écart peut s'expliquer par la compréhension de la façon dont André Gide classe ses pensées. Au début de *Retour de l’U.RS.S.* il y a une phrase : « Dans nos cœurs et dans nos esprits nous attachions résolument au glorieux destin de l'U.R.S.S. » (*Retour,* p. 15) - l'auteur sépare clairement le cœur et l'esprit. Le cœur, si nous revenons à quelques citations antérieures sur l'admiration pour le peuple russe, est mentionné à plusieurs reprises par l'écrivain. C'est le cœur qui dicte l'admiration inconsciente, mais lorsque l'esprit est connecté, les faits vus en réalité dictent une nouvelle vision. Et en analysant ce qui se passe avec l'aide de l'esprit, l'écrivain identifie ce qui l'inquiète le plus : le conformisme.

Presque au tout début du livre, un paragraphe apparaît dans lequel il résume tout ce qui le dérange dans ce phénomène :

Durant les mois d'été presque tout le monde est en blanc. Chacun ressemble à tous. Nulle part, autant que dans les rues de Moscou, n'est sensible le résultat du nivellement social : une société sans classes, dont chaque membre paraît avoir les mêmes besoins. J'exagère un peu ; mais à peine. Une extraordinaire uniformité règne dans les mises ; sans doute elle paraîtrait également dans les esprits, si seulement on pouvait les voir. Et c'est aussi ce qui permet à chacun d'être et de paraître joyeux. (On a si longuement manqué de tout qu'on est content de peu de chose. Quand le voisin n'a pas davantage on se contente de ce qu'on a.) Ce n'est qu'après mûr examen qu'apparaissent les différences. A première vue l'individu se fond ici dans la masse, est si peu particularisé qu'il semble qu'on devrait, pour parler des gens, user d'un partitif et dire non point : des hommes, mais : de l'homme. (*Retour,* p. 34)

Il commence par noter une similitude dans l'apparence des gens qui, comme il le suggère, s'étend également à l'esprit des gens, ce qui les prive complètement de leur identité, les rend pareils.

Il confirme plus tard ses soupçons d'unité de pensée : « en U.R.S.S. il est admis d'avance et une fois pour toutes que, sur tout et n'importe quoi, il ne saurait y avoir plus d'une opinion » (*Retour,* p. 45). Mais surtout, il a peur qu'une telle réalité, où personne n'a sa propre opinion soit normale pour les gens. Ils ont une telle conscience formée depuis l'enfance, et faute d'opportunité de comparer leur mode de vie et leur pensée avec ceux des autres, ils se sentent heureux. Gide se convainc qu'à ce stade de la construction, un tel ordre est normal :

Je m'explique fort bien, psychologiquement, pourquoi il importe d'opérer en vase clos, de rendre opaques les frontières : jusqu'à nouvel ordre et tant que les choses n'iront pas mieux, il importe au bonheur des habitants de l'U.R.S.S. que ce bonheur reste à l'abri. (*Retour,* p. 44)

Il semble qu'une telle explication satisfasse l'écrivain, mais après quelques pages, à la fin du chapitre, il revient à ses pensées, il est surpris qu'en U.R.S.S., il soit possible de forcer les gens à prendre la position nécessaire, et que « cette approbation ne soit pas résignée, mais sincère, mais enthousiaste même » (*Retour,* p. 60). Et puis il dit ce qui suit : « Et je doute qu'en aucun autre pays aujourd'hui, fût-ce dans l'Allemagne de Hitler, l'esprit soit moins libre, plus courbé, plus craintif (terrorisé), plus vassalisé » (*Retour,* p. 61).

Ainsi, d'une part, André Gide note qu'un citoyen soviétique, malgré tout, vit heureux, il adore rencontrer ces gens. Mais d'autre part, en analysant la situation, il arrive à la conclusion qu'en fait, ces gens n'ont aucune raison d’être heureux, leur bonheur est faux, car il est construit sur leur propre ignorance, et sur de terribles restrictions inacceptables pour les résidents des pays à ordres bourgeois.

***Retouches à mon « Retour de l'U.R.S.S. »***

Dans la seconde partie, l'écrivain ne parle pas tellement de conformisme, mais il en note les conséquences. Telles sont les difficultés rencontrées à l'Académie des sciences, et dans le domaine culturel, et, en fait, dans presque tous les autres domaines de la vie quotidienne, où une personne n'est pas autorisée à différer des autres et à dévier des directions. Des exemples de ces difficultés sont décrits dans les sous-chapitres *La culture*, *Le science*, *Les conditions de la vie*.

3.4. Les conditions de la vie

***Retour de l'U.R.S.S.***

En étudiant les aspects psychologiques de la vie des gens qui l'intéressent, André Gide ne néglige pas les aspects du bien-être matériel, ainsi que les particularités de la vie de l'Union soviétique, qui forment l'état moral de la population.

Il est à noter qu'au début des travaux, où Gide parle de l'Union principalement de manière positive, il y a déjà des jugements qui notent les difficultés matérielles dans le pays, cependant, contrairement à eux, il met le moral heureux des gens, ce qui, à première vue, compense d'autres lacunes, comme dans ce passage :

Et cette visite inopinée dans ce campement d'enfants, près de Borjom, tout modeste, humble presque, mais où les enfants, rayonnants de bonheur, de santé, semblaient vouloir m'offrir leur joie. Que raconter ? Les mots sont impuissants à se saisir d'une émotion si profonde et si simple... (*Retour,* p. 21)

Cependant, approfondir l'étude de cette relation aboutit à ses conclusions, identifiant les problèmes dans les deux formes de bien-être, qui sont étudiés plus en détail.

3.4.1 Le bien-être matériel dans le Retour de l'U.R.S.S.

Tout en explorant cet aspect, noté par Gide, il convient de rappeler les particularités de son voyage, sur lequel il écrit lui-même à plusieurs reprises : « Bien sûr, ils vous montrent tout le meilleur le plus volontiers » (*Retour,* p. 34). L'auteur comprend cela, et pendant le voyage, il cherche lui-même à sortir de la route qui lui est destinée, à regarder dans le monde réel de l'homme soviétique, à voir des lieux, des objets, des personnages réels et non soigneusement sélectionnés. Il admet que « Les réalisations de l'U.R.S.S. sont, le plus souvent, admirables » (*Retour,* p. 19), ce que l'U.R.S.S. lui montre est vraiment digne d'admiration, cependant, l'écrivain, distinguant entre *ce qui lui est montré* et *ce qu'il voit*, il remarque l'inégalité matérielle entre les personnes inhérente à l'Union soviétique. En conséquence, ce côté de la vie d'un soviétique peut être divisé en deux parties : d'une part, la réalité d'une personne ordinaire, d'autre part, une réalité privilégiée.

La question des privilèges et de la stratification dans la société déclarée sans classes est également d'un grand intérêt en soi. D'une part, Gide note l'homogénéité extérieure de la société, comme, par exemple, lors de sa promenade à Moscou :

Durant les mois d'été presque tout le monde est en blanc. Chacun ressemble à tous. Nulle part, autant que dans les rues de Moscou, n'est sensible le résultat du nivellement social : une société sans classes, dont chaque membre paraît avoir les mêmes besoins. J'exagère un peu ; mais à peine. Une extraordinaire uniformité règne dans les mises… (*Retour,* p. 34)

Puis il écrit sur l'importance de ne pas se démarquer de la société, de suivre une ligne commune et, néanmoins, note que les plus dignes de ceux qui ne se démarquent pas reçoivent des avantages, c'est-à-dire des privilèges :

Non : l'admirable ici, c'est que ce demi-luxe, ce confort, soient mis à l'usage du peuple—si tant est pourtant que ceux qui viennent habiter ici ne soient pas trop, de nouveau, des privilégiés. En général, sont favorisés les plus méritants, mais à condition toutefois qu'ils soient conformes, bien « dans la ligne » ; et ne bénéficient des avantages que ceux-ci. (*Retour,* p. 54)

En outre, il note d'autres preuves d'inégalités qui sont revenues après l'abolition et maintenant leur développement soulève des inquiétudes quant au retour complet des inégalités de classe. Plus loin dans le texte se trouvent les manifestations d'inégalité relevées par A. Gide.

Alors, même si, Gide « ne proteste pas contre l'inégalité des salaires ; j'accorde qu'elle était nécessaire » (*Retour,* p. 56), cependant, le niveau des salaires en lui-même le met mal à l'aise. « L'état pourrait, il semble, les rétribuer davantage » (*Retour,* p. 95) – il résume en évaluant le niveau des salaires des travailleurs de différentes qualifications et, bien qu'il admette qu'il est impossible de permettre une augmentation des salaires, alors qu'il n'y a pas assez de produits disponibles à l'achat, il est néanmoins préoccupé par un autre aspect de cette question. En étudiant les fermes collectives, il a appris que tout le monde n'a pas la possibilité de recevoir un salaire aussi décent, mais seulement les travailleurs qui sont dans des fermes collectives performantes et exemplaires, les mêmes travailleurs, dont les emplois ne sont pas comme ça, « qui ne parviennent pas à joindre les deux bouts » (*Retour,* p. 42) voués à la pauvreté. « Il n'y a plus de classes, en U.R.S.S., c'est entendu. Mais il y a des pauvres. Il y en a trop ; beaucoup trop » (*Retour,* p. 59). En d'autres termes, là où la société de classe était censée disparaître, au contraire, le processus inverse se produit, de nouvelles « couches sociales » se forment.

Les inégalités de niveau de vie qui en résultent le préoccupent sérieusement. Le retour des droits à la propriété personnelle et à l'héritage risque de frapper le sentiment de l'esprit collectiviste, et tout cela dans l'agrégat conduit déjà à la stratification de la société :

Et l'on voit se reformer des couches de société sinon déjà des classes, une sorte d'aristocratie ; je ne parle pas ici de l'aristocratie du mérite et de la valeur personnelle, mais bien de celle du bien-penser, du conformisme, et qui, dans la génération suivante, deviendra celle de l'argent. (*Retour,* p.58)

Puisque lors de sa visite en U.R.S.S., André Gide se trouvait clairement dans la position d'un voyageur privilégié, il note particulièrement fortement les contrastes de sa situation financière, comparant ce qui lui est offert avec ce qu'il voit lui-même parmi la population ordinaire.

En conséquence, sur les pages du livre, il confronte à plusieurs reprises deux faces opposées de la situation matérielle de différentes parties de la population.

Ainsi, il note le confort du wagon de train, qui a été fournie à son groupe au nom de l'Union des écrivains soviétiques :

Au nom de l'Union des Écrivains Soviétiques, Michel Koltzov, avait mis à notre disposition un très confortable wagon spécial. Nous y étions inespérément bien installés tous les six […] En plus de nos compartiments à couchettes, nous disposions d'un salon où l'on nous servait nos repas. On ne peut mieux. (*Retour,* p. 29)

Contrairement aux conditions d'un grand groupe de membres du Komsomol voyageant dans le wagon suivant, le groupe est si grande que lorsque l’atmosphère est devenue complètement étouffante dans leur wagon, les voyageurs n'ont invité qu'une partie des gars à leur salon, ce qui représentait dix personnes. Ainsi, un tel groupe voyageait dans beaucoup moins d'espace et de confort : « leur wagon était fort étroit ; il faisait particulièrement chaud ce jour-là ; tous entassés les uns contre les autres, on étouffait ». (*Retour,* p. 30)

A Sotchi, il est difficile pour Gide de voir la situation des travailleurs qui construisent le nouveau théâtre. Ils sont entourés de nombreux sanatoriums et maisons de repos, qui, semble-t-il, ont été construits pour des travailleurs comme eux, mais leur situation n'est pas enviable : « les ouvriers employés à la construction du nouveau théâtre, si peu payés et parqués dans les campements sordides » (*Retour,* p. 55).

La situation à Soukhoumi a déjà été décrite dans la section *Les lieux géographiques*, où les différences cardinales entre les conditions de vie organisées dans l'hôtel Sinop et celles existant dans les cabanes des travailleurs qui fournissent l'hôtel de la ferme d'État sont notées : « très intelligemment aménagé ; de l'aspect extérieur et intérieur le plus heureux ; chaque chambre a sa salle de bains, sa terrasse particulière. Les ameublements sont d'un goût parfait » (*Retour,* p. 55) : « on y loge à quatre, dans une pièce de deux mètres cinquante sur deux mètres » (*Retour,* p. 56), «  a cuisine y est excellente, une des meilleures que nous ayons goûtée en U.R.S.S. » (*Retour,* p. 55) ; « Le repas, au restaurant du sovkhose coûte deux roubles, luxe que ne peuvent se permettre ceux dont le salaire n'est que de soixante-quinze roubles par mois. Ils doivent se contenter, en plus du pain, d'un poisson sec » (*Retour,* p. 56).

Mais non seulement l'identification des contrastes permet à Gide de se forger une opinion sur la qualité des biens matériels dont dispose le peuple soviétique. En tant qu'étranger, il a la possibilité de comparer des produits et des procédures au moins avec ce qu'il a chez lui. Le plus souvent, l'URSS ne gagne pas dans de telles comparaisons.

L'écrivain accorde une grande attention à la nourriture et aux nécessités de base.

Certains produits alimentaires satisfont son goût, mais leur gamme est extrêmement limitée et même ils ont quelques côtés négatifs : « les marchandises sont, à bien peu près, rebutantes » (*Retour,* p. 36), « le vin est souvent bon (je me souviens en particulier, des crus exquis de Tzinandali, en Kakhétie) ; la bière passable. Certains poissons fumés (à Léningrad) sont excellents, mais ne supportent pas le transport » (*Retour,* p. 38).

Sinon, les produits alimentaires laissent beaucoup à désirer : « Les légumes et les fruits en particulier, sont encore, sinon mauvais du moins médiocres à quelques rares exceptions près » (*Retour,* p. 37), même les produits de la ferme collective exemplaire ne sont pas d'excellentes qualités :

J'y admire [...] surtout un gigantesque poulailler dernier cri. Chaque poule porte à la patte sa bague numérotée ; sa ponte est soigneusement enregistrée ; [...] (Et je ne m'explique pas qu'avec tant de soins, les œufs que l'on nous sert à l'hôtel ne soient pas meilleurs.) (*Retour,* p. 55).

La même chose se produit avec les articles ménagers, la qualité des choses surprend désagréablement Gide, il ne trouve même pas quelque chose en vente qui pourrait être ramené en souvenir. « On pourrait croire, même, que, pour modérer les appétits, étoffes, objets, etc..., se fassent inattrayants au possible, de sorte qu'on achèterait par grand besoin mais non jamais par gourmandise » (*Retour,* p. 36) – il écrit après avoir pris connaissance de l'assortiment en vente, puis, visitant les habitations des ouvriers ordinaires, constate la rareté, comme il met lui-même ce mot entre guillemets, des « intérieurs » : « dans chacun d'eux les mêmes vilains meubles, le même portrait de Staline, et absolument rien d'autre » (*Retour,* p. 43).

En plus de la faible qualité et du manque d'attrait extérieur des produits, l'auteur souligne également le manque de variété de tous ces produits. En réfléchissant à cela et en essayant d'en savoir plus, il trouve la raison du fait que dans sa position actuelle, l'Union soviétique est obligée de donner la priorité à la quantité, pas à la qualité, et seulement quand il devient clair que la population n'a besoin de rien, alors il sera possible d'améliorer non seulement la qualité, mais aussi l’apparence : « Tant que l'on n'avait pas le nécessaire, on ne pouvait s'occuper raisonnablement du superflu. Si l'on n'a pas fait plus, en U.R.S.S. pour la gourmandise, ou pas plus tôt, c'est que trop d'appétits n'étaient pas encore rassasiés » (*Retour,* p. 38).

En même temps, il note que le peuple soviétique ne semble pas remarquer qu'il est privé de quelque chose, se contente de peu et ne cherche pas à obtenir quoi que ce soit qui le distingue de la masse générale.

D'une part, Gide découvre qu’un tel ordre de choses permet d’atteindre le bonheur universel, quand tout le monde est interchangeable, en a autant que l’autre : « Le bonheur de tous ne s'obtient qu'en désindividualisant chacun. Le bonheur de tous ne s'obtient qu'aux dépens de chacun. Pour être heureux, soyez conformes » (*Retour,* p. 44).

D'autre part, faisant des parallèles avec la population française, il note que puisque dans son pays, grâce à la concurrence des fabricants, les gens ont déjà une idée de l'existence non seulement de haute qualité, mais aussi de produits et marchandises qui correspondent au goût gourmand, ils n'auraient pas pu se contenter de si peu. En conséquence, l’homme et la femme soviétiques, avec le développement du goût et la croissance de la rigueur, qui suivront la croissance de la culture, devront arriver à une augmentation de leurs besoins. En attendant, la conclusion de Gide n'est pas réconfortante : le public manque à la fois de goût et d'exigence, et la croissance de la culture ne reprend qu'avec le retour de l'intérêt à presque détruit les arts nationaux.

Et cette conclusion nous amène à la nécessité de prêter attention à son opinion sur la situation morale en U.R.S.S.

3.4.2 Le bien-être moral dans le Retour de l'U.R.S.S.

Bien entendu, il est impossible d'évaluer de manière totalement objective le niveau du soi-disant *bien-être moral* de la population, un indicateur qui est assez subjectif et implique dans ce mémoire un niveau de bien-être qui exclut les aspects financiers.

Contrairement à l'évaluation de la condition matérielle, cet indicateur ne peut inclure une analyse ni des nombres exacts, comme le niveau des salaires, ni même une comparaison subjective de la qualité des biens matériels. Néanmoins, André Gide, qui s'intéresse à la psychologie de la population soviétique, note de nombreux détails qui parlent de l'état interne des gens, de leur interaction avec l'État, entre eux et en général de leur situation. Gide, argumentant du point de vue d'un étranger, partant de ses propres convictions établies, regardant à travers le prisme de sa propre vision du monde, lui permet de voir ce qui se passe dans le pays d'un nouveau point de vue et, surtout, de remarquer les faiblesses d'une société qui se proclame l'idéal de son temps.

En commençant l'analyse de cet indicateur, tout d'abord, il convient de noter l'une des observations de l'écrivain, déjà mentionnée dans la section *Les gens* - le sentiment de bonheur et de contentement qui vient du peuple soviétique, adultes et enfants. Beaucoup de choses en Union soviétique surprennent Gide, beaucoup le choquent, mais invariablement, dans les conditions les plus difficiles, il note la joie paradoxale de la masse générale. En réfléchissant aux raisons d'un tel bonheur irrationnel, il en vient à la découverte du premier trait de la vie en U.R.S.S. : « Leur bonheur est fait d'espérance, de confiance et *d'ignorance* ». (*Retour,* p. 46) - n'ayant pas de points de comparaison, un homme soviétique se contente de ce qui lui est offert, ne se doutant pas que le niveau de ce qui est proposé est extrêmement bas : « Tout point de comparaison enlevée, sinon avec un passé peu regrettable, tu te contenteras joyeusement de ce qu'on t'offre » (*Retour,* p. 46). Des choses surprenantes pour un étranger : des tissus laids, des légumes sans goût, des files d'attente interminables ­– sont courantes pour un homme soviétique, elles ne le rendent pas malheureux, au contraire.

L'essentiel pour la préservation d'un tel bonheur est d'empêcher la pénétration d'informations de l'extérieur qui peuvent ébranler « l'idylle » existante, en d'autres termes, d'exclure toute influence de l'étranger. Gide est d'accord avec ce concept, reconnaît la nécessité de limiter toute influence, « jusqu'à nouvel ordre et tant que les choses n'iront pas mieux, il importe au bonheur des habitants de l'U.R.S.S. que ce bonheur reste à l'abri » (*Retour,* p. 46). Cependant, il note qu'un tel isolement conduit à « certain complexe de supériorité » (*Retour,* p. 48) par rapport aux autres pays, insuffle la confiance qu’ils ne peuvent rien apporter de bon à l’U.R.S.S. En conséquence, Gide voit une distorsion dans la perception d'eux-mêmes parmi les habitants de l'U.R.S.S., il mène des situations où un tel isolement conduit déjà au retard de l'U.R.S.S., comme un faible niveau de connaissance des langues étrangères, de sorte qu'en général, le lecteur a l'impression que cette approche ne se justifie pas.

L'ignorance comme cause du bonheur est étroitement liée à l'uniformité que Gide observe dans la société. Les gens ont des avantages si égaux qu'ils deviennent pratiquement interchangeables, comme mentionné précédemment. Mais en comprenant plus profondément ce phénomène, l'écrivain en découvre par lui-même ses côtés négatifs.

Premièrement, il note que cette uniformité imprègne les têtes de la population. Confiant que le pays de la révolution victorieuse conserve un esprit révolutionnaire, il s'attend à voir la liberté de pensée, l'espace pour une critique saine, « l'auto-critique » (*Retour,* p. 47) du régime qu'il admirait « de l'extérieur ». Au lieu de cela, il rencontre la « ligne » obligatoire du parti qui est « sacrée », incontestable : « Critique en deçà (de la ligne), tant qu'on voudra. La critique au-delà n'est pas permise. Il y a des exemples de cela dans l'histoire » (*Retour,* p. 48).

En même temps, il note que la « ligne » existante s'écarte très loin des principes initialement déclarés de la révolution, et puisque toute critique est interdite, l'opposition est détruite, et l'attitude révolutionnaire qui a servi un grand service en 1917 n'est plus honorée, il n'y a plus de possibilité de corriger la « ligne ». L'État fait tout pour empêcher les changements : les privilèges ne peuvent être que pour ceux dont les actions lui correspondent, l'éducation et la culture n'agissent que dans l'intérêt du parti, « mais cette instruction ne renseigne que sur ce qui peut amener l'esprit à se féliciter de l'état de choses présent » (*Retour,* p. 47) et le mot « culture » est intentionnellement mis entre guillemets, arguant que la coercition à des vues similaires conduit à un « appauvrissement » (*Retour,* p. 69), ce qui est tout simplement incompatible avec la culture.

La liberté de pensée est si strictement interdite que tout mot erroné peut avoir des conséquences désastreuses - les parties gardant la « ligne » considéreront qu'il est de leur devoir de transmettre ce qu'elles ont entendu par hasard, mais il ne faut pas oublier la surveillance spéciale dans des cas particuliers, comme dans l'histoire avec l'artiste Х. qui dans le hall de l'hôtel s'est disputé bruyamment avec Gide à propos du formalisme, puis, en montant dans sa chambre, a chuchoté : « Oh! parbleu! je sais bien... Mais on nous écoutait tout à l'heure et... mon exposition doit ouvrir bientôt » (*Retour,* p. 74) - il a dû choisir entre une opinion personnelle et la capacité d'être reconnu par la société.

Deuxièmement, comme indiqué dans les parties précédentes, malgré le désir d'uniformité, des salaires différents et des conditions de population différentes conduisent à la division de la population en strates. Gide observe une attitude méprisante envers ceux qui sont de rang inférieur, et comme s'occuper de ceux qui ont besoin de quelque chose est la prérogative de l'État, la compassion est pratiquement exclue des relations entre les gens, ce qui leur donne de la dureté, même « en dépit de toute camaraderie » (*Retour,* p. 59), qui devrait unir tout le monde.

Il est intéressant que Gide ne pense pas qu'il soit possible d'unifier la conscience de toute la population : « Supprimer l'opposition dans un État, ou même simplement l'empêcher de se prononcer, de se produire, c'est chose extrêmement grave : l'invitation au terrorisme » (*Retour,* p. 68). Il prédit une mauvaise fin à cette pratique, mais en fait il voit que la jeune génération a déjà succombé à l'influence, l'éducation a porté ses fruits, les jeunes ne comprennent pas que leurs pensées ne sont pas libres : « […] l'esprit perd jusqu'à la conscience de son asservissement » (*Retour,* p. 76), un changement de vision du monde est le résultat de la façon dont « tant de cerveaux sont façonnés » (*Retour,* p. 76) - le vocabulaire utilisé par Gide montre clairement son appréciation négative.

Une autre déception dans le système pour André Gide est la « dictature du prolétariat », au lieu de cela il découvre « Oui : dictature, évidemment ; mais celle d'un homme, non plus celle des prolétaires unis, des Soviets » (*Retour,* p. 68). Le culte de la personnalité de Staline lui semble absurde, ce qui « contribue à mettre entre Staline et le peuple une effroyable, une infranchissable distance » (*Retour,* p. 65), le chef lui-même le déçoit pratiquement - ses actions ne font que contribuer au plus grand développement des problèmes que l'écrivain remarque.

Du coup, les conditions de vie en Union soviétique laissent beaucoup à désirer, non seulement elles ne sont pas idéales, mais loin des idéaux glorifiés par le communisme : « Il importe de ne point se leurrer, et force est de reconnaître tout net : ce n'est point-là ce qu'on voulait. Un pas de plus et nous dirons même : c'est exactement ceci que l'on ne voulait pas » (*Retour,* p. 68).

En résumé, d'une part, André Gide découvre que plusieurs des choses qu'il attendait de ce pays sont tout simplement exclues, comme la liberté d'expression et la liberté de pensée.

D'autre part, il voit que les idéaux du communisme, qui sont proclamés en dehors de l'URSS, ne sont pas réellement observés sur le territoire du pays. La « ligne » du parti ne quitte ses origines qu'en créant l'apparence de grandes réalisations, en fait, seules certaines franges de la population - principalement les jeunes, perçoivent vraiment tout ce qui se passe avec enthousiasme et joie, les autres sont soit obligées de s'adapter au régime existant, craignant une pire punition pour la moindre critique, soit ils vivent dans des conditions terribles, sans s'en rendre compte eux-mêmes, car il est peu probable « qu'en aucun autre pays aujourd'hui, fût-ce dans l'Allemagne de Hitler, l'esprit soit moins libre, plus courbé, plus craintif (terrorisé), plus vassalisé » (*Retour,* p. 61).

3.4.3 Le bien-être matériel dans les Retouches

La question de la pauvreté est explorée plus en détail : Gide utilise les statistiques officielles pour examiner les salaires, la productivité du travail, les conditions de reconstitution du budget de l'État et le pouvoir d'achat de la monnaie. Tous ces indicateurs lui permettent de ne pas s'appuyer aveuglément sur des déclarations bruyantes sur leur croissance constante, mais de les analyser globalement et de voir l'état actuel des choses.

Il montre surtout l'écart de salaire, à l'aide de la brochure de M. Yvon, qui montre comment les salaires et les avantages diffèrent : de dizaines de roubles à des dizaines de milliers, de l'absence d'avantages aux datchas et appartements à vie. L'injustice est encore exacerbée par le fait que « c'est sont ses salaires insuffisants qui permettent les salaires disproportionnes des autres » (*Retour,* p.137).

En outre, sur la base de statistiques, des informations sur la qualité des biens matériels sont complétées. Gide mène de véritables recherches, en examinant les statistiques officielles et les articles de journaux, afin d'identifier les difficultés de production. En conséquence, « une intensification excessive et artificielle de la production » (*Retour,* 113) et la fatigue des travailleurs font que le grand nombre d'objets produits se cache en fait derrière un pourcentage énorme de ferraille, qu'il s'agisse de disques phonographiques, de cahiers, de meubles ou d'outils et de pièces.

Les conditions de vie des ouvriers sont également exposées à travers les observations d'autres personnes, Yvon et Walter Citrine, dont les témoignages confirment ce qu'a dit André Gide dans le *Retour de l'U.R.S.S.*, illustrant les conditions misérables dans lesquelles les ouvriers doivent vivre. Il y a aussi la raison à cela, exprimée par Yvon : « la révolution s’est beaucoup plus occupée de « dépasser le capitalisme » dans la construction d'usines géantes et d'organiser les hommes pour la production, que de leur bien-être » (*Retour,* p. 118).

Les réalisations sont reconnues pour certains domaines, car Gide admet que « les crèches et garderies d’enfants sont souvent merveilleuses » (*Retour,* p. 116), mais leur quantité n'est pas suffisante, là où il y a assez de qualité, il n'y a pas assez de quantité. Le même fait est confirmé dans la lettre publiée à la fin du 29 novembre 1936.

En plus des données statistiques, des témoignages personnels montrent également la situation. C'est l'histoire d'un mendiant, mais d'un étudiant optimiste qui n'arrive même pas à penser à fonder une famille (*Retour,* p. 188) et d'autres exemples de comment le salaire est a priori inférieur au coût de la vie. Mais le plus impressionnant est la conversation racontée par Koltzov, qui assure que les travailleurs fuient les usines pour se reposer en mer, parce qu'ils reçoivent « d’énormes salaires » (*Retour,* p. 184). Ce passage est particulièrement surprenant après toutes les manifestations décrites de la pauvreté.

L'histoire d'un paquet de cigarettes au prix du salaire journalier d'un ouvrier est une autre confirmation. Non seulement l'écart énorme entre les strates de la population, mais rappelle également les différences dans les conditions de vie des voyageurs et des gens ordinaires, que Gide a déjà un peu évoqué dans le *Retour*. Dans les *Retouches*, ce point reçoit encore plus d'attention, mais il ne s'agit pas seulement de « conditions si fastueuses » (*Retour,* p. 156), mais un parallèle est clairement établi entre des milliers d'avancées pour les voyageurs littéraires et la volonté de l'U.R.S.S. d'obtenir une image flatteuse du pays dans le monde extérieur.

3.4.4 Le bien-être moral dans les Retouches

Les conditions morales en général peuvent être caractérisées par l'expression « intolérable contrainte de tout le jour » (*Retour,* 131). Les mots « contrainte », « oppression » se répètent plusieurs fois et ont de nombreuses manifestations.

Premièrement, il s’agit de conditions de vie et de travail limitées, dans lesquelles une personne n’a pas le droit de choisir son lieu de vie ou de travail et n’a pas la possibilité d’améliorer sa vie. « Alors ce malheureux être traqué, que devient l’ouvrier soviétique dès qu’il n’est plus parmi les favorisés, affamé, laminé, broyé, n’osant même plus protester… » (*Retour,* p. 133) ce n'est qu'une des caractéristiques que le Gide attribue à la situation d’ouvrier.

Une personne n'a pas la possibilité de choisir dans toutes les autres sphères de la vie. L'État ne cherche absolument pas à lui offrir une vie confortable, l'obligeant à sacrifier ses besoins au nom du bien-être public ostentatoire, l'histoire de l'investissement de fonds nationaux dans la construction du nouveau Palais des Soviets, malgré le la pauvreté environnante, fait particulièrement mal à l'écrivain :

Et le plus admirable, c'est qu’on le lui fera voter, ce palais, vous verrez ; et à l'unanimité encore ! On lui demandera, au peuple russe, ce qu'il préfère : plus de bien-être ou le palais ? et il n’y en a pas un qui ne répondra, qui ne se sentira ténu de répondre : Palais d'abord. (*Retour,* p. 152)

L'incapacité de défendre leur opinion dans certains cas atteignent le point d'absurdité, les ordres sont même exécutés. Malgré leur absurdité absolue, comme le note l’écrivain sur l'exemple des arbres plantés le long de la route, mais déjà morts, des arbres qui, à son avis, ont été plantés au mauvais moment, car ils obéirent à « un ordre venu d’en haut qu’il importait d’exécuter sans se permettre des critiques » (*Retour,* 196).

Ensuite, le parti occupe une place particulière dans la position d'une personne, « s'il n'est pas du Parti, les camarades inscrits lui passeront sur le dos » (*Retour,* 129), écrit Gide.

De plus, il écrit qu'en dépit du manque d'exploitation d'une personne par le capitalisme, « mais il (ouvrier) est exploité tout de même, et d'une manière si retorse, si subtile, si détournée, qu'il ne sait plus à qui s'en prendre » (*Retour,* 136).

Enfin, il existe d'autres conditions qui créent un environnement traumatisant dans le pays.

Il s'agit du manque de liberté d'expression. Gide a déjà mentionné la culture florissante de la dénonciation dans Le *Retour,* mais il décrit maintenant le problème et ses conséquences plus en détail. Les thèses de l'auteur, telles que « le mouchardage fait partie des vertus civique » (*Retour,* p.131), « se refuser à ce lâchage, a cette lâcheté, c’est se perdre soi-même avec l’ami que l’on voudrait sauver » (*Retour,* p.130) indiquent la situation désespérée de l'homme soviétique, qui non seulement n'a absolument aucun droit d'exprimer son opinion, mais y est forcé d'une part, d'aller pour la trahison, et d'autre part, il ne peut pas vivre dans un état calme et est obligé d'être dans une tension et une peur constantes, craignant quiconque, même parmi ses amis.

Une illustration de cette situation difficile est *l'histoire* d'un compagnon de voyage, camarade H… (Retour, p. 192), que Gide cite à la fin. Cet homme, ayantsouffert à cause de la dénonciation, a été contraint de quitter tout ce qu'il avait et de partir à la recherche désincarnée d'une nouvelle vie, dont les échecs l'ont introduit, lui et sa famille, dans un désespoir toujours plus grand.

Dans le même temps, il convient de noter que toute inégalité entre les personnes ne vient pas seulement de l'État et de leurs supérieurs. La société se stratifie assez heureusement toute seule, de sorte que la servante ne disparaît nulle part, mais sa position ne fait que devenir plus difficile, la division de classe dans les transports existe également avec succès, la meilleure qualité dans tout est disponible pour de l'argent.

La figure de Staline mérite une attention particulière. Cette fois, l'auteur n'est pas si prudent avec les mots. Si, dans la première partie du livre, il déclare seulement avec surprise l'existence d'un culte de la personnalité, il critique désormais sans pitié Staline lui-même, ce qui s'exprime dans des déclarations extrêmement dures. Gide évoque à plusieurs reprises la politique cruelle de Staline, les arrestations et les exécutions, l'accuse de la position servile des ouvriers : « « En masures », les ouvriers soviétiques ? Ah ! plut à Staline ! Ils sont parques dans des taudis » (*Retour,* p. 152). Souligne une fois de plus l'impossibilité de toute dissidence autre que la position du chef, mais de plus, il le condamne à se débarrasser de ceux qui expriment des idées qui lui conviennent en afin de s'approprier ces idées. La phrase du journal de Jeff Last « Ceux que Staline craint, ce sont les purs, ce sont les maigres » (*Retour,* p. 199) ainsi comme l'autre, d'une lettre datée du 29 novembre 1936, que Staline est Dieu pour tous et les mots le « despotisme » (*Retour,* p. 164) utilisés dans son discours, tout cela devient une autre confirmation de l'attitude de l'écrivain face à ce qui se passe.

3.5. Autres aspects sociaux

***Retour de l'U.R.S.S.***

Bien que la vie quotidienne des gens soit assez intéressante pour l'auteur, de nombreux aspects sociaux restent non abordés dans le texte principal du *Retour de l'U.R.S.S.* La politique, les institutions du pouvoir et du droit, ainsi que la science ne sont pratiquement pas mentionnées dans les pages de l'ouvrage, tandis que dans *Retouches à mon « Retour de l'U.R.S.S. »* une attention digne est accordée à ces aspects de la vie et pas tant à la vision subjective de l'auteur est démontrée, mais une véritable analyse est effectuée, en tenant compte des informations statistiques et de divers faits.

Contrairement à d'autres aspects sociaux discutés uniquement dans les *Retouches*, l'éducation est mentionnée dans l'ouvrage principal. Gide exprime l'admiration caractéristique de son temps et de son environnement pour le désir d'éducation dans l'Union soviétique. De toute évidence, comprenant le processus d'obtention de nouvelles connaissances objectives par l'éducation, l'auteur souligne les limites de ce processus en Union soviétique et identifie également l'éducation avec la culture caractéristique de l'U.R.S.S. :

Nous admirons en U.R.S.S. un extraordinaire élan vers l'instruction, la culture ; mais cette instruction ne renseigne que sur ce qui peut amener l'esprit à se féliciter de l'état de choses présent et à penser : *U.R.S.S... Ave ! Spes unica !* Cette culture est tout aiguillée dans le même sens ; elle n'a rien de désintéressé ; elle accumule et l'esprit critique (en dépit du marxisme) y fait à peu près complètement défaut. (*Retour,* p. 47)

De plus, les fruits de l'éducation des jeunes n'ont pas fait une grande impression sur l'écrivain, car il note que si « chaque étudiant est tenu d'apprendre une langue étrangère » (*Retour,* p. 48), ses connaissances linguistiques sont minimes.

***Retouches à mon « Retour de l'U.R.S.S. »***

C'est dans cette partie que se concentre le raisonnement de l'écrivain sur ce sujet, en plus du peu qui est dit dans la première partie sur l'éducation, les *Retouches* en réponse à la réaction des lecteurs du *Retour,* et basés sur l'intérêt personnel de Gide, ajoutent les thèmes de la politique, de la science et de la justice.

Pratiquement tout d'abord on parle d'éducation, et c’est le désir de connaissances qu'il admire avant de venir en Union soviétique et dans lequel, à en juger par la première partie, il a été déçu, sans toutefois donner de détails. Dans les *Retouches*, il compense cette lacune en s'attardant sur cette question en détail.

« Il est vrai : le voyageur rencontre en U.R.S.S. quantité de jeunes gens avides de connaissance, de culture » (*Retour,* p. 121), écrit-il, admettant que l'admiration exprimée par lui et de nombreux autres voyageurs est bien fondée et qu’ils « applaudissent de tout cœur à l’ordonnance » (*Retour,* p. 121) de 1936 sur la liquidation complète de l'analphabétisme. Mais, plongeant plus profondément dans le problème et étudiant les informations officielles, Gide découvre que derrière des slogans bruyants se cache non seulement un problème non résolu, mais un problème aggravant : le cours d'élimination de l'analphabétisme a été repris en 1923, quelques années plus tard, on a dit « stabilisation » (*Retour,* p. 123), et par conséquent - une véritable « catastrophe » (*Retour,* p. 122) avec un niveau d'alphabétisation inférieur à celui de la Russie tsariste. Le voyageur enquête également sur les raisons de la situation actuelle, révélant une pénurie et une faible qualité des supports pédagogiques, une tendance à l'exode massif des élèves même du primaire des écoles, ce qui ne résout cependant pas le problème existant de manque de ces derniers.

Citant des exemples d'erreurs dans la table de multiplication imprimée sur des cahiers d'école, Gide note avec ironie : « et l’on comprend alors qu’en U.R.S.S. les comptables fassent un si constant usage des bouliers » (*Retour,* p. 125) - laissant entendre que les causes de l'analphabétisme entraînent des conséquences similaires. Il s'inquiète également de l'incapacité de nombreuses régions à fournir des salaires aux enseignants, ce qui diminue encore l'espoir d'une amélioration de la qualité de l'éducation.

La science, apparemment, ne fait pas face aux mêmes problèmes que l’enseignement scolaire, mais elle « se compromet dans les complaisances » (*Retour,* p. 120), comme la culture, elle est obligée de suivre l’exemple des autorités, des universitaires, des scientifiques et des créateurs, au grand dam de Gide a forcés d'admettre leurs « “erreurs antérieurs” » (*Retour,* p. 120) - les mots sont mis entre guillemets pour une bonne raison, puisque les erreurs signifient les créations de ces scientifiques et artistes, reconnus plus tôt, mais se sont révélés « contre-révolutionnaires » (*Retour,* p. 120) à un nouveau stade. Une histoire vivante tirée de l'une des lettres de soutien envoyées à Gide, sur un scientifique qui, comme Galilée, a été contraint de rétracter ses paroles pour éviter l'expulsion, souligne davantage les problèmes de cette sphère, et indique également le manque de possibilité en U.R.S.S. d'obtenir un procès équitable - un aspect qui oblige Gide à répéter à nouveau sa phrase assez scandaleuse : « Je doute qu’en aucun autre pays aujourd’hui, fût-ce dans l'Allemagne de Hitler, l’esprit soit moins libre, plus courbé, plus craintif (terrorisé), plus vassalisé ? » (*Retour,* p. 121).

D'autres aspects sociaux qui retiennent l'attention de l'auteur sont les aspects politiques de la vie, à savoir deux problèmes qui entravent le développement de l'U.R.S.S. : la bureaucratie et le parti, qui se révèlent en fait étroitement liées.

En général, le problème de la bureaucratie, appareil bureaucratique trop ramifié, comme nous le rappelle Gide, est l'un des problèmes clés à la fois pour Marx et pour Lénine. Cependant, ce qui se passe dans le pays est très différent de leurs préceptes. Aucune des « trois conditions » (*Retour,* p. 146) de Lénine n'est observée sous la direction de Staline, l'appareil bureaucratique est coupé du gros du peuple, même les nouvelles Constitutions déclarant le renforcement des liens entre le peuple et le gouvernement et les élections « libres » (*Retour,* p. 149) ne sont que de beaux mots. « L'U.R.S.S., comme les autres dictatures, est gouvernée par une poignée d’hommes et que la grande masse du peuple n’a aucune part, ou en tout cas qu’une part très petite, dans le gouvernement du pays » (*Retour,* p. 150) - citation de Walter Citrine donnée par Gide.

En conséquence, le destin de l'État et du peuple est entre les mains d'un groupe de personnes agissant dans le cadre du Parti communiste mais seulement au plus haut niveau : le système des Soviets, qui permettait aux citoyens ordinaires d'être élus députés et d'influencer la politique nationale, est simplement détruit, bien sûr, cela n'a pas d'effet positif sur la vie des gens ordinaires. Au contraire, le « top » est florissant. Les salaires disproportionnés lui permettent de profiter de tous les avantages initialement offerts à tous les travailleurs de l'Union soviétique, ce qui n'est pas surprenant ; selon Gide, en 1927, 10% du revenu national était consacré à l'entretien de l'ensemble appareil bureaucratique. En même temps, leur entretien ne se justifie pas par l’efficacité ou une bonne gestion de l’État par exemple, ce sont les retards bureaucratiques qui deviennent la raison pour laquelle dans de nombreuses régions les salaires ne peuvent pas être payés aux enseignants. Les Syndicats, comme les Soviets ne remplissent plus leur fonction, ils sont « impuissants là où la bureaucratie domine » (*Retour,* p. 144).

3.6. La Culture

***Retour de l'U.R.S.S.***

Les enjeux de la culture et de sa protection sont au cœur du propos d'André Gide, dont il parle à plusieurs reprises dans son *Journal*, dans ses discours y compris dans le discours à l'enterrement de Maxim Gorki, ainsi que directement au *Congrès pour la Défense de la Culture* dédié à ce sujet en 1937.

Cette position est également clairement reflétée dans le texte du *Retour de l'U.R.S.S.*, et l'écrivain se dit non seulement préoccupé par le sort de la culture, mais déjà dans les premières lignes de l'introduction au *Retour de l'U.R.S.S.* relie le futur de l'U.R.S.S. avec le futur de la culture : « Dans nos cœurs et dans nos esprits nous attachions résolument au glorieux destin de l'U.R.S.S. l'avenir même de la culture » (*Retour,* p. 15).

En général, il n'est pas facile de définir le concept de *culture*, étant donné qu'aujourd'hui il y a plus de 150 significations de ce terme. Une formulation claire de ce qu'André Gide entend par là est également absente, il ne parle pas de la nature de la culture, mais en parle comme quelque chose de défini, quelque chose qui existe simplement et devient le centre de ses intérêts. Néanmoins, c'est le texte du *Retour de l'U.R.S.S.* qui permet de se faire une idée du concept de culture tel que l'entend André Gide et du rôle qu'elle joue dans la vie des gens.

Tout d'abord, il convient de noter que c'est dans la culture qu'il voit la manifestation du destin même de l'humanité et met ainsi ce phénomène au-dessus de tout : « Il y a des choses plus importantes à mes yeux que moi-même ; plus importantes que l'U.R.S.S. : c'est l'humanité, c'est son destin, c'est sa culture » (*Retour,* p. 17).

Cependant, quel est exactement ce lien ?

Pour commencer, distinguons ce que Gide inclut dans le concept de culture.

D'une part, le mot *culture* peut être utilisé comme synonyme d '*art*, y compris des œuvres de divers types d'art « traditionnel » : littérature, musique, peinture, sculpture, etc., mais Gide apprécie également beaucoup l'artisanat folklorique.

D'autre part, l'écrivain utilise une expression telle que « le niveau de culture », et parle aussi en principe de la culture dans un sens plus large - caractéristique de tout le pays, du peuple tout entier. Il ne définit pas ces concepts, mais on peut supposer qu'ils ne signifient pas seulement la totalité de toutes les œuvres d'art produites dans le pays, mais plutôt l'impact qu'elles ont sur la société, formant son goût, exigence, un niveau élevé conduira au progrès de toute la société, puisque chaque personne se développera et grandira au-dessus de lui-même, en recherchant le meilleur.

Avant de se rendre en U.R.S.S., l'écrivain parle beaucoup de ses attentes liées à la culture. Dans le pays de la révolution victorieuse, il attend la même révolution dans l'art et espère aussi, par conséquent voire la croissance culturelle de la société. Mais là-dessus et sur un autre sujet, il sera déçu.

Composant une idée du niveau de culture dans la vie quotidienne des citoyens soviétiques, Gide attire l'attention sur la qualité des biens produits et vendus dans le pays, en émettant l'hypothèse que « le progrès de la qualité reste en raison du progrès de la culture » (*Retour,* p. 38), d'autant plus la situation particulière en U.R.S.S., où l'État assume le rôle de « à la fois fabricant, acheteur et vendeur » (*Retour,* p. 38). Malheureusement, la qualité des biens en U.R.S.S. devient la preuve d'un faible niveau de culture pour Gide. L'auteur cite deux facteurs qui pourraient améliorer la qualité de ce qui est produit, mais l'un d'entre eux - *la rivalité*, est absente du fait du monopole de l'État, et le second - *l'exigence*, devrait augmenter directement avec la croissance de la culture. « En France, tout irait sans doute plus vite, car l'exigence existe déjà » (*Retour,* p. 39), écrit Gide, impliquant un progrès, une augmentation de la qualité par le processus et du coup, en réfléchissant à cette thèse, on peut arriver à la conclusion que la qualité des produits fabriqués ne dépend pas du niveau de culture, mais aussi vice versa, la culture ne se développera qu'avec une augmentation de la qualité, ce qui nous conduit à l'idée d'un cercle vicieux auquel il est impossible de trouver une issue.

Une lueur d'espoir pour Gide est le fait que l'Union soviétique est engagée dans la renaissance de l'artisanat national et populaire, dont il considère comme un véritable art. Mais à son grand regret, cela ne se reflète pas dans la production de masse et « les étalages aux devantures des magasins de Moscou sont consternants » (*Retour,* p. 39).

Si la renaissance de l'artisanat folklorique plaît à l'écrivain, la situation avec les autres types d'art est différente.

L'écrivain se demande comment évaluer la valeur artistique d'une œuvre d'art. D'une part, il apprécie le côté esthétique de la création, comme dans le cas de l'artisanat folklorique ci-dessus : « tandis que les toiles d'autrefois, imprimées au pochoir, étaient très belles. Et c'était de l'art populaire ; mais c'était de l'artisanat » (*Retour,* p. 39), en U.R.S.S., il est à noter, « la beauté est considérée comme une valeur bourgeoise » (*Retour,* p. 75). Mais en plus d'une telle appréciation subjective, il réfléchit aussi à l'appréciation de l'œuvre à travers un critère tel que « l'opposition » de l'auteur. Gide cite son propre raisonnement, où, d'une part, « la valeur d'un écrivain est liée à la force révolutionnaire qui l'anime, ou plus exactement [...] : à sa force d'opposition » (*Retour,* p. 70) et d'autre part, l’art n’atteint la grandeur que parce que les auteurs ont vécu et travaillé conformément à l’opinion populaire[[98]](#footnote-98). Gide tente de comprendre quelle règle est en vigueur dans le cas de l'Union soviétique, où les artistes créent désormais dans le cadre de la révolution victorieuse, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas opposés au gouvernement actuel :

… le triomphe de la révolution permettra-t-elle à ses artistes d'être portés par le courant ? Car la question se pose : qu'adviendra-t-il si l'État social transformé enlève à l'artiste tout motif de protestation ? Que fera l'artiste s'il n'a plus à s'élever contre, plus qu'à se laisser porter ? (*Retour,* p. 96).

La réponse reçue de l'artiste X... dans le cadre d'une conversation personnelle mais formelle bouleverse l'auteur. Les artistes qui créent dans le cadre de la révolution n'ont pas réellement de liberté révolutionnaire, mais sont contraints de se laisser guider par l'opinion des masses, et « les plus beaux dons, sinon, seront considérés comme du « formalisme ». [...] L'art, aujourd'hui, doit être populaire, ou n'être pas » (*Retour,* p. 72). Telle est la position officielle de l'État s’impose à tous les artistes qui veulent que leur travail soit vu, même si, comme ce fut le cas avec X, au fond ils ne sont absolument pas d'accord avec cet ordre de choses. Une telle approche selon André Gide est absolument inacceptable et c'est précisément le manque de liberté, en plus de l'intérêt personnel, de l'accumulation et de la détermination dans les questions culturelles caractéristiques de l'Union soviétique, qui est la raison du manque de culture de développement.

De plus, le manque de liberté peut s'exprimer à la fois dans l'interdiction de sa propre opinion, c'est-à-dire l'interdiction de parler, et dans la contrainte de parler et de créer dans le cadre des doctrines soviétiques, dans le cadre de la soi-disant « ligne ».

La création d'œuvres d'art dans le cadre de la doctrine, l'uniformité obligatoire de l'opinion publique peut être « politiquement utile » (*Retour,* p. 75) pour l'État, mais sans liberté « l'art perd son sens et sa signification l'art perd signification et valeur » (*Retour,* p. 79) et ceci, comme Gide le note à plusieurs reprises, est tout simplement dangereux :

« Et rien, plus que cet état d’esprit, ne met en péril la culture » (*Retour,* p. 48) ;

« Celle-ci (la culture) se trouve en péril dès que la critique n'est plus librement exercée » (*Retour,* p. 75) ;

Du moment que la révolution triomphe, et s'instaure, et s'établit, l'art court un terrible danger, un danger presque aussi grand que celui que lui font courir les pires oppressions des fascismes : celui d'une orthodoxie. L'art qui se soumet à une orthodoxie, fût-elle celle de la plus saine des doctrines, est perdu » (*Retour,* p. 79).

En plus, l'écrivain ne considère pas du tout les œuvres créées uniquement par nécessité d'atteindre l'objectif fixé par la « ligne » comme étant artistiques, comme le montre l'exemple de l'exposition de peinture contemporaine à Tiflis et par conséquent, ni la création dictée par des considérations politiques, ni l'état « d’appauvrissement » (*Retour,* p. 69) résultant du rejet de son opinion, ne peuvent avoir quoi que ce soit à voir avec la culture.

En général, la détermination de la valeur d'une œuvre d'art fait l'objet de ses réflexions. Selon Gide, une composante importante d'une œuvre d'art vraiment précieuse est la présence en elle de quelque chose « de neuf, de virtuel, de déconcerté et de déconcertant » (*Retour,* p. 78).

…ce qu'elle apporte de conforme à une doctrine […], n'est jamais ce qui fait la valeur profonde d'une oeuvre d'art, ni ce qui lui permettra de durer ; mais bien ce qu'elle apportera d'interrogations nouvelles, prévenant celles de l'avenir ; et de réponses à des questions non encore posées. (*Retour,* p. 78)

écrit Gide, en gardant à l'esprit que l'art a un sens et que la culture ne se développe et ne conduit au progrès de l'humanité que lorsqu'elle réagit aux changements qui se produisent dans cette société, propose de nouvelles solutions et orientations, et résout de « nouveaux problèmes » (*Retour,* p. 77). Cependant, de telles œuvres, où il n'y a rien de proche et de familier, ne sont jamais perçues favorablement par un large éventail de personnes dans tous les pays. En conséquence, tout comme parmi les œuvres d'autres pays on peut trouver des « banalités bourgeoises » (*Retour,* p. 78), de même dans l'art de l'U.R.S.S., dicté par une doctrine révolutionnaire déjà établie, apparaissent des « banalités révolutionnaires » (*Retour,* p. 78) qui n'ont aucune chance de rester dans l'histoire. Cependant, la grande différence entre la situation en U.R.S.S. et la situation dans d'autres pays est qu'en Union soviétique, l'artiste n'a même pas la possibilité de créer quelque chose d'alternatif à l'accepté qui peut ne pas être apprécié par ses contemporains, mais aura le potentiel de devenir grand à l'avenir. En U.R.S.S., une telle œuvre n'a aucune chance de paraître, mais, au grand regret de l'écrivain, une nouvelle génération est déjà apparue, qui n'est capable de percevoir que des œuvres d'art dictées par les canons, doctrines et slogans soviétiques, et qui eux-mêmes ne réalisent pas leur « asservissement » (*Retour,* p. 76).

En d'autres termes, les événements qui se déroulent en Union soviétique, les nouveaux problèmes « soulevés par le triomphe même des républiques soviétiques, problèmes dont je disais que ce ne serait pas une des moindres gloires de l'U.R.S.S. de les avoir fait naître à l'histoire et proposés à notre méditation » (*Retour,* p. 77) ont un énorme potentiel pour se refléter dans la culture et énorme impact sur le sort de l'humanité. Cependant, le cadre rigide limitant les créateurs soviétiques, « l’asservissement » et « l'appauvrissement » des gens ordinaires détruisent les espoirs de l'écrivain.

***Retouches à mon « Retour de l'U.R.S.S. »***

Ayant accordé peu d'attention à l'éducation, mais s'attardant en détail sur la culture à son retour d'U.R.S.S., dans les *Retouches* qui lui sont adressés, Gide fait le contraire, en conséquence de quoi la question de la culture n'est posée qu'une seule fois, à propos de l'exemple de la façon dont Eisenstein est forcé, par souci de doctrine, d'abandonner son film déjà commencé (*Retour,* p. 120). En outre, l'échantillon des lettres de Gide en comprend une avec l'affirmation que le régime, « débordé par les bas-fonds et leur brutalité », qui est comparé à des « invasions barbares », « a laissé piétiner l'art, la culture, la sensibilité » (*Retour,* p. 204).

3.7. Religion

***Retour de l'U.R.S.S.***

Comprenant le sujet de la religion abordé dans le *Retour de l'U.R.S.S.*, il convient de prêter attention à son rôle dans la vie de l'auteur. Une éducation plutôt puritaine dans une famille protestante extrêmement religieuse a certainement influencé la vision du monde de l'écrivain, ainsi que sa vie en général. En conséquence, s'il ne peut pas être qualifié de profondément religieux tout au long de sa vie, il relit régulièrement la Bible et réfléchit à la religion, y compris dans des dialogues avec François Mauriac, Paul Claudel, Henri Ghéon. Le raisonnement religieux détaillé ne devient pas directement un objet du *Retour de l'U.R.S.S.*, mais il ne peut certainement pas ignorer la propagande antireligieuse mise en œuvre dans le pays, c'est pourquoi ses observations sur ce sujet sont incluses dans un petit chapitre séparé, *Lutte antireligieuse*.

D'une part, en général, André Gide soutient la politique antireligieuse, estimant « qu'il était bon de libérer […] l'homme nouveau » de « l'arrêt que la religion peut apporter au développement de l'esprit, […] pli qu'y peut imprimer la croyance » (*Retour,* p. 88).

En revanche, il y a une ambiguïté dans les descriptions de ce qu'il a vu sur le thème de la religion. Par exemple, en visitant le musée de la lutte antireligieuse dans la cathédrale Saint-Isaac à Saint-Pétersbourg, il écrit : « L'aspect extérieur de la cathédrale, est très beau ; l'intérieur est affreux » (*Retour,* p. 85). Autrement dit, l'héritage architectural de la religion dépasse ce que l'U.R.S.S. propose de le remplacer. Son impression du clergé est également ambiguë : d'une part, il rencontre un vilain prêtre qui est censé être « inventé par le bolchevisme comme un épouvantail » (*Retour,* p. 86), et d'autre part il l'oppose à un noble et digne veilleur-moine.

Sa passion pour la lecture de l'Évangile et la recherche de précieuses leçons de doctrine chrétienne se reflète dans ses discours sur la nature de la lutte qui se déroule dans le pays. « Je doute que l'U.R.S.S. ait été bien habile dans la conduite de cette guerre d'anti-religion » (*Retour,* p. 87), écrit-il, critiquant la volonté du Conseil de discréditer complètement tout ce qui a quelque chose à voir avec la religion. Conscient de la nécessité de « rejeter les dogmes de l'Église » (*Retour,* p. 87), d'exclure l'existence de quoi que ce soit de divin, il souligne néanmoins la valeur que l'enseignement lui-même porte.

Premièrement, il attire l'attention sur le fait qu'à une certaine époque, la religion chrétienne était aussi révolutionnaire que le communisme l'était pour les temps modernes, et un tel fait peut certainement servir à la révolution.

Deuxièmement, bien que l'écrivain ne soutienne manifestement pas l'Église moderne, il voit l'immense valeur des enseignements religieux d'un point de vue à la fois historique et culturel. Il note également qu'une telle ignorance laisse le peuple de l'U.R.S.S. sans protection contre la menace d'une « épidémie mystique » (*Retour,* p. 87), une prédiction qui, il faut le noter, s'est réalisée dans la seconde moitié du XXe siècle, où pour remplacer la religion, dans la société soviétique apparemment matérialiste, l'ésotérisme est venu[[99]](#footnote-99).

Dans le chapitre suivant, où il décrit une rencontre avec Ostrovski, il y a les lignes suivantes dans lesquelles l'auteur démontre simplement que les concepts créés par la religion peuvent être appliqués en dehors de celle-ci :

Si nous n'étions en U.R.S.S. je dirais : c'est un saint. La religion n'a pas formé de figures plus belles. Qu'elle ne soit point seule à en façonner de pareilles, voici la preuve. (*Retour,* p. 90)

Et dans d'autres épisodes du livre, certaines de ses opinions religieuses sont reflétées. Par exemple, il convient de faire attention au fait que l'un des aspects du communisme l'attirait est très proche de ce qu'il voit dans le christianisme. À savoir, il s'agit de la destruction de la valeur de la famille et des liens familiaux. Mais malheureusement, André Gide voit que cette tendance cesse d'être mise en œuvre :

Avec la restauration de la famille, (en tant que « cellule sociale ») de l'héritage, et du legs, le goût du lucre, de la possession particulière, reprennent le pas sur le besoin de camaraderie, de partage et de vie commune. (*Retour,* p. 57)

Cette tendance est proche de sa propre vision, qu'il trouve confirmation en lisant la Bible, dont il écrit dans la section *Morale Chrétienne* de son *Journal* :

J'ai beau lire et relire l'Évangile, je ne vois pas une seule parole du Christ dont se puisse fortifier, et même autoriser, la famille, le mariage. J’en trouve au contraire qui le nient… »[[100]](#footnote-100).

Gide note également l'importance de la religion pour la culture, la contribution éducative du christianisme, des mythes de la Grèce antique au développement de l'humanité aux yeux du Gide est très grande.

La vision de l'écrivain de la religion en tant qu'élément vraiment précieux de la vie humaine est encore renforcée par la métaphore de l'enfant, dans laquelle le christianisme, comme dans un proverbe allemand, est jeté hors de la fonte avec « l'eau sale et puante » (*Retour,* p. 88), qui incarne toutes les guirlandes religieuses, toutes les lacunes du système ecclésial qui auraient dû être écartées sans perdre les points vraiment importants. Et bien sûr, on ne peut manquer de constater la similitude entre les paroles de Gide et la parabole avec laquelle il commence son voyage littéraire en U.R.S.S. Mais s'il n'est certainement pas possible de faire *l'U.R.S.S. - Dieu* naissante, alors la religion infantile a encore une chance de préserver sa vie.

***Retouches à mon « Retour de l'U.R.S.S. »***

Le sujet de la religion n'est abordé dans cette partie de l'ouvrage que partiellement, mais les observations du Gide dans son ensemble reprennent celles de la première partie.

D'une part, il note que la situation difficile dans laquelle se trouve le peuple de l'Union soviétique « réinvente un Dieu et cherche issue dans la prière » (*Retour,* p. 133) - une tendance que l'écrivain ne juge pas positive, qualifiant un tel traitement « opium » « aux spoliés » (*Retour,* p. 133).

D'autre part, dans les *Retouches*, plus clairement que dans le *Retour,* il est retracé comment il est touché par la capacité non pas de la religion, mais de la foi, d'influencer l'âme humaine. Un exemple de ceci est l'histoire du journal de Jeff Last, l'histoire d'un X... à Sotchi qui a trouvé un moyen de lire à Gide un poème dédié au sacrifice du Christ, écrit en réponse à un article blasphématoire. L'écrivain n'a pas été laissé indifférent ni par l'ardeur et la spiritualité dont X... a fait preuve en lisant des poèmes, ni par les poèmes eux-mêmes, qu'il a ensuite demandé de retrouver[[101]](#footnote-101).

Conclusion

Ainsi, cette étude montre que la formation de l'image de l'Union soviétique dans le récit de voyage d'André Gide est influencée par de nombreux facteurs.

Bien sûr, il est impossible de comprendre pleinement la façon de penser de l'autre personne, cependant, après avoir étudié le cercle de lecture et les intérêts d'André Gide par rapport à la Russie, on peut conclure que ses attentes concernant ce qui se passe en U.R.S.S. ont été façonnées par ses vues idéalistes, sa foi dans l'individualisme. Ces vues et espoirs sont largement soutenus par le pouvoir de l'U.R.S.S. et de ses partisans. En général, le voyage de l'écrivain est précédé par la formation d'une atmosphère favorable, caractérisée par sa population et son idéalisation dans la société soviétique.

Cependant, il existe un grand nombre de facteurs qui indiquent qu'avant le voyage, l'écrivain avait de nombreuses raisons de douter que l'Union soviétique se révélerait être elle qu’il voulait la voir. Il semble qu'André Gide ait préféré ignorer des raisons objectives, mais néanmoins, il est faux de percevoir la nature négative de son travail comme une surprise.

En outre, il convient de prendre en compte le brutal changement d'attitude du gouvernement soviétique, après la publication de *Retour de l’U.R.S.S.* qui se manifeste publiquement, y compris sous la forme d'un changement d'articles élogieux dans les médias en articles révélateurs et dédaigneux, ainsi que sous la forme des critiques sévères de la part des compatriotes, également exprimées dans des critiques publiques. Tout cela influence sans aucun doute, comme indiqué, le ton des *Retouches à mon « Retour de l'U.R.S.S. »*.

Toutefois, il est intéressant de noter, comment sur les pages de ces deux ouvrages il y a un passage de l'observation attentive à la critique révélatrice. Dans le *Retour de l'U.R.S.S.* Gide agit avec prudence, essayant de trouver des aspects positifs, ne s'efforçant que de noter soigneusement les incohérences et les problèmes évidents. Cependant, en même temps, au cours du livre, il trouve doucement des inconvénients dans ce qu’il identifie initialement comme des avantages. L'expression d'espoir par Gide pour des changements pour le mieux à l'avenir, semble-t-il, montre sa foi en une chance pour l'U.R.S.S., mais l’apparition des *Retouches* met finalement tous les points ci-dessus et, détruisant les derniers espoirs, détruisant le mythe de l'idéal du système soviétique, ainsi que la réputation de l’auteur en tant que « ami de l'U.R.S.S. ».

L'étude des conditions de voyage, des informations tirées des notes de voyage d'André Gide, ainsi que des articles d'accompagnement des journaux soviétiques, nous permet d'éclairer les détails et les nuances du voyage, qui ont influencé l'idée de l'écrivain du pays et l’a poussé à tirer des conclusions. Un détail important ici est le fait que jusqu'à récemment, les *carnets de voyage* de l'U.R.S.S. étaient inaccessibles pour l'étude, puisque Gide préférait ne pas les publier dans le cadre de son *Journal*.

Le moindre rôle dans toutes les fonctionnalités de *Retour de l’U.R.S.S.* et des *Retouches à mon « Retour de l'U.R.S.S. »* est joué par un genre spécifique, dont les caractéristiques ont également été étudiées. Le genre du récit de voyage lui-même et à un degré encore plus grand un sous-genre de récit de voyage en l'U.R.S.S. donne une grande liberté à l'auteur lorsqu'il écrit une œuvre. En conséquence, nous voyons chez André Gide à la fois un mélange de plusieurs genres et une structure inhabituelle, lorsque deux œuvres écrites à des moments différents peuvent être perçues comme un tout. Cela nous permet d'examiner plus en détail le sujet de l'histoire, l'Union soviétique. Cependant, cela crée également des difficultés dans l’analyse, car si le *Retour de l’U.R.S.S.* peut être analysé comme un travail séparé, les *Retouches* en sont le complément, et les sujets qui sont abordés dans le livre de 1937 doivent être considérés en conjonction avec ce qui a été écrit plus tôt.

L'analyse des textes des deux parties, ainsi que de tous les sujets concernés, nous permet de former une chaîne de pensées plus cohérentes de l'écrivain et de ses points de vue sur les sujets considérés, qui dans les textes originaux sont disposés de manière chaotique, sans suivant une structure claire.

De plus, l'importance de la nécessité de percevoir le *Retour* et les *Retouches* comme une œuvre unique est révélée en cours de recherche, car malgré le fait qu'initialement André Gide ne souhaite pas aborder de nombreux sujets, tels que la politique et l'économie, en se concentrant sur les questions de culture et société, à la fin, il est obligé de prêter attention sur des sujets précédemment rejetés. Outre le *Retour*, les *Retouches* contiennent une grande quantité d'informations factuelles, telles que des statistiques et des témoignages de personnes réelles, dont il a délibérément évité la présence dans la première partie. En conséquence, pris ensemble, *Retour de l'U.R.S.S.* et *Retouches à mon « Retour de l'U.R.S.S.* », couvrent un large éventail de sujets, fournissant des informations complètes sur l'image de l'Union soviétique, qui, surtout, est confirmée par des faits et des preuves.

En conséquence, le mémoire examine de manière approfondie l'aspect de la présentation de l'Union soviétique par André Gide, en tenant compte de l'influence de facteurs internes et externes sur cette performance à différents moments du temps. Le résultat est une vision globale de l'U.R.S.S. à travers les yeux d'André Gide. Cependant, étant donné le contexte à que le voyage d'écrivain et à la publication de récits de voyage appartient, cette étude peut être complétée et élargie à l'avenir, en tenant compte des témoignages d'un plus grand nombre de contemporains, en élargissant le corpus de textes personnels qui démontrent à la fois le point de vue du Gide et les points de vue de ses défenseurs et adversaires.

Une autre continuation possible de l'étude est la possibilité à l'avenir de trouver des modèles et des différences dans des œuvres similaires de voyageurs en U.R.S.S. et deviendra une partie intéressante de la recherche imagologique.

Bibliographie

**Corpus**

Gide, André. *Retour de l’U.R.S.S. (suivi de « Retouches à mon Retour de l’U.R.S.S. »,* Gallimard, 2017, 224 p.

Gide, André, *Journal (1889-1939),* Paris, Librairie Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1948, 1372 p.

Gide, André, *Journal II (1926-1950)*, Édition établie, présentée et annotée par Martine Sagaert, Paris, Éditions Gallimard, 1997, 1650 p.

**Références**

1. « « Mon ami Schiffrin ». André Gide et la Pléiade », *L'histoire de la Pléiade*, consulté le 10 mars 2020. Disponible sur <http://www.la-pleiade.fr/La-vie-de-la-Pleiade/L-histoire-de-la-Pleiade/Jacques-Schiffrin-Andre-Gide-et-la-Pleiade>
2. *«* Andre Žid o Puškine *»* (Andre Gide à propos de Pouchkine) [en ligne] Puškin: *Vremennik Puškinskoj komissii,* consulté le 17 novembre 2019. Disponible sur <http://feb-web.ru/feb/pushkin/serial/vr1/vr12385-.htm>
3. Аrkhiv « Pravdy » 1936 - 1938 (Archives du journal Pravda 1936 - 1938) *Journal électronique Proryvist,* consulté en ligne le décembre 2020. Disponible sur <https://prorivists.org/pravda/>
4. « Collection *Jeunes Russes* », *Gallimard*, consulté le 10 mars 2020. Disponible sur <http://www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Jeunes-Russes>
5. *«* Èzoterika, joga i paranauka v SSSR *»* (Ésotérisme, yoga et parascience en U.R.S.S.) [en ligne] Magazine scientifique populaire *IKSTATI,* 28 octobre 2019, consulté le 9 février 2021. Disponible sur <https://spb.hse.ru/ixtati/news/314846019.html>
6. « Gide, André » *Encyclopédie littéraire en 11 volumes, Kommunističeskoj akademii, Sovetskaâ ènciklopediâ, Hudožestvennaâ literatura*, édité par V. M. Frice, A. V. Lunacharsky, 1929-1939, consulté le 21 avril 2020. Disponible sur <http://niv.ru/doc/dictionary/literary-encyclopedia/fc/slovar-198-1.htm>
7. « La Nouvelle Revue Française (1909-1943) », *catalogue du Gallimard*, consulté le 4 mai 2020. Disponible sur <http://www.gallimard.fr/searchinternet/advanced?collection=1145&SearchAction=1>
8. « Le Congrès international des écrivains pour la défense de la culture, Jean Freville (juillet 1935) », *lesmaterialistes.com*, consulté le 20 avril 2020. Disponible sur <http://lesmaterialistes.com/congres-international-ecrivains-pour-defense-culture-jean-freville-juillet-1935>
9. « Le voyage en URSS et l’engagement de l’écrivain en politique : André Gide, Louis Guilloux, Eugène Dabit – 1936 », *Circulations et transferts avec l'URSS*, consulté le 23 décembre 2019. Disponible sur <https://cturss.hypotheses.org/198>
10. Anisimov, Ivan. « Francuzskie zametki » (Notes françaises), *Vestnik inostrannoi literatury*. 1928, no 3, pp. 147–150. [en russe]
11. Artunova, Zh.M., Linkova, E.V. « Rossiâ glazami francuzskih putešestvennikov XV-XVIII vv. » (La Russie vue par les voyageurs français des xv - xviii siècles), *Vestnik RUDN*, no 1, 2016, pp. 109-115. [en russe]
12. Blûm, A. V. « Zarubežnaâ literatura v spechrane » (Littérature étrangère dans les Enfers des bibliothèques), *Inostrannaâ* *literature*, no 12, 2009, pp. 131-146. [en russe]
13. Coeuré, Sophie, *La Grande lueur à l’Est. Les Français et l’Union soviétique*, *1917-1939*. Paris, Editions du seuil, mai 1999, 368 p.
14. Coeuré, Sophie, *La Grande lueur à l’Est. Les Français et l’Union soviétique*, *1917-1939*. Paris, Editions du seuil, mai 1999, 368 p.

Coeuré, Sophie, Mazuy, Rachel, *Cousu de fil rouge. Voyages des intellectuels français en Union soviétique,* Paris, CNRS, 2012, 380 p.

1. Cornick M., Hurcombe M., Kershaw A., *French Political Travel Writing in the Interwar Years : Radical Departures (Rédaction de voyages politiques français dans l'entre-deux-guerres : départs radicaux*), New York, Taylor & Francis, 2017, 330 p. [en anglais]
2. Dolženko, G.P, *Istoriâ turizma v dorevolûcionnoj Rossii i SSSR* (L'histoire du tourisme dans la Russie pré-révolutionnaire et l'U.R.S.S.), Izdatel'stvo Rostovskogo universiteta, 1988, 192 p. [en russe]
3. Ducange, Jean-Numa, *1789 et 1917 : l’enjeu de l’analogie*. [en ligne]  *Silomag*, n° 5, novembre 2017, consulté le 27 octobre 2020. Disponible sur <https://silogora.org/1789-et-1917-lenjeu-de-lanalogie/>
4. Duchatelet, Bernard, « ROLLAND Romain, Edme, Paul-Émile », maitron.fr, consulté le 10 mai 2021. Disponible sur https://maitron.fr/spip.php?article129462
5. Eremeeva S.A. « Po tu storonu : SSSR 1930-kh godov glazami inostrantsev » (De l'autre côté : l'U.R.S.S. des années 30 à travers les yeux des étrangers), *Shagi*, no 3-4, 2018, pp. 213-230. [en russe]
6. Fokine, S.L., *Figury Dostoevskogo vo francuzskoj literature XX veka* (Les figures de Dostoïevski dans la littérature française du XXe siècle), SPb, RHGA, 2013, 396 p. [en russe]
7. Gide, André, *Podzemel'â Vatikana* (Les Caves du Vatican), Moscou, seriâ Vsemirnaâ biblioteka, žurnal'no-gazetnoe ob''edineniâ Moskva, 1936, 269 p. [en russe]
8. Gide, André, *Podzemel'â Vatikana. Nebylica* (Les Caves du Vatican), Leningrad, Academia, 1927, 316 p. [en russe]
9. Gide, André, *Sobranie sočinenij, tom II* (œuvres choisies, volume II), Leningrad, gosudarstvennoe izdatel'stvo « Hudožestvennaâ literatura », 1935, 534 p. [en russe]
10. Guiheneuf, Hervé, « Voir plutôt que croire. L'expérience du travail d'Yvon en Union soviétique et les récits de ses désillusions », *Le Mouvement Social*, vol. no 205, no. 4, 2003, pp. 21-42.
11. Hollander, Paul, Political Pilgrims: Travels of Western Intellectuals to the Soviet Union, China, and Cuba 1928-1979, Oxford, Oxford University Press, 1981, 524 p.
12. Kharitonova, Natalia, « Аndre Žid - drug SSSR. Roždenie reputacii » (André Gide, ami de l’Union soviétique. Origine d’une réputation), *Literaturnii Fact*, no 3, mars 2017, pp. 164‑180. [en russe]
13. Kharitonova, Natalia, « « Postoânno bodrstvuûŝij duh kritiki » protiv strategij sovetskoj kul'turnoj diplomatii: pis'mo Andre Žida poslu SSSR » (« L'esprit critique constamment en éveil » contre les stratégies de la diplomatie culturelle soviétique : lettre d'André Gide à l'ambassadeur de l'U.R.S.S.), *Vestnik Tomskogo gosudarstvennogo universiteta*, no 450, 2020, pp. 66-71. [en russe]
14. Konstantinova, N.V., « Russkij travelog XVIII-XX vekov » ( Le récit de voyage russe des XVIIIe et XXe siècles),Novossibirsk, Université pédagogique de Novossibirsk, 2016, pp. 9-20. [en russe]
15. Kupferman, Fred, *Au pays des soviets, Le voyage français en Union soviétique*, *(1917-1939*). Tallandier, 2007, 173 p.
16. Last, Jef, Kigstone, Basil D., « Mon ami André Gide (suite) », Bulletin des Amis d'André Gide, vol. 40, no 176, octobre 2012, pp. 353-400.
17. Le Huenen, Roland, « Le récit de voyage : l’entrée en littérature », *Études littéraires*, vol. 20, no 1, 1987, pp. 45-61.
18. Maurer, Rudolf, *André Gide et l’URSS*, Editions Tillier, 1983, 252 p.

Mazuy, Rachel, « Les « Amis de l'URSS » et le voyage en Union soviétique. La mise en scène d'une conversion (1933-1939) », *Politix*, vol. 5, n°18, deuxième trimestre 1992, pp. 108-128.

1. Mazuy, Rachel, *Croire plutôt que voir. Le voyage français en Russie soviétique*, Odile Jacob, 2002, 370 p.
2. Mazuy, Rachel, *Des voyages aux doutes : Georges Friedmann en URSS In :  Georges Friedmann : Un sociologue dans le siècle, 1902-1977*[en ligne] Paris : CNRS Éditions, 2004, consulté le 20 octobre 2020. Disponible sur <http://books.openedition.org/editionscnrs/1651>
3. Paul Nizan, Vendredi, 29 janvier 1937, p. 5., [en ligne] *gidiana.net*, consulté le 19 mai 2021. Disponible sur gidiana.net/Comptes\_rendus/Presse\_URSS/CR\_Nizan\_URSS.html
4. Philippot, Robert, « Albert Lortholary, Le mirage russe en France au XVIIIe siècle », *Annales. Economies, sociétés, civilisations,* 7ᵉ année, no 4, 1952, pp. 549-550.
5. Population Estimates for UK, England and Wales, Scotland and Northern Ireland. [en ligne] *Office for national statistics*, consulté le 7 octobre 2020. Disponible sur <https://webarchive.nationalarchives.gov.uk/20160105223339/http://www.ons.gov.uk/ons/rel/pop-estimate/population-estimates-for-uk--england-and-wales--scotland-and-northern-ireland/index.html>
6. Population in France from 1700 to 2020. [en ligne] *Statista*, consulté le 7 octobre 2020. Disponible sur <https://www.statista.com/statistics/1009279/total-population-france-1700-2020/>
7. Racine, Nicole, « Victor Serge. Correspondances d'URSS (1920-1936) », *Mil neuf cent*, n°8, 1990, pp. 73-97.
8. Savelyeva, Elena B. et al, « Filosofiâ žizni Andre Žida: «russkij sled» » (La philosophie de la vie d'André Gide : la « trace russe »), *XLinguae*, vol. 10, no 3, juin 2017, pp. 184‑201. [en russe]
9. Statistiques démographiques. [en ligne] *Eurostat*, consulté le 7 octobre 2020. Disponible sur <https://ec.europa.eu/eurostat/web/population-demography-migration-projections/data>
10. Steele, Stephen, Steele, Anne-Françoise, « La correspondance André Gide — Victor Serge : Voix d'opposition et d'exil », *Bulletin des Amis d'André Gide*, vol. 37, no 161, janvier 2009, pp. 51-94.
11. Tinguely, Frédéric, « Forme et signification dans la littérature de voyage », *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, tome 146, 2006, pp. 53-64.
12. Vargaftig, Cécile. *En URSS avec Gide. Mon journal*, Arthaud, 2021, 272 p.
13. Wolff, Larry, *Inventing Eastern Europe: the map of civilization on the Mind of the Enlightenment,* Stanford, Stanford University Press,1994*,* 436 p.[en anglais]

Annexe 1

**Calendrier de voyage d'André Gide**

Malgré le fait que le voyage d'André Gide et de ses camarades ait été extrêmement bien organisé et riche en événements, il est pour le moment assez difficile de reconstituer la séquence non seulement des réunions, des monuments et des industries exemplaires auxquels il a participé, mais aussi des villes qu'il a visitées, sans parler déjà sur le temps passé là-bas. Dans les *Carnets d'U.R.S.S.,* les dates cessent d'apparaître après le 11 juillet, on sait que le chemin de l'écrivain se situe plus loin vers le Caucase et la Crimée, il évoque quelques villes et événements sur ces routes.

Les détails du voyage ont été restaurés de manière plus complète avec l'aide des archives du journal Pravda[[102]](#footnote-102), où la plupart des arrivées dans différentes villes ont été enregistrées avec de petits articles informant le jour de l'arrivée de l'écrivain et décrivant comment les habitants l'ont accueilli avec joie et fleurs. De plus, il y a quelques notes informant les plans d'itinéraire du client.

Tableau 2

|  |  |  |  |  |  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- |
|  | ***Lundi*** | ***Mardi*** | ***Mercredi*** | ***Jeudi*** | | ***Vendredi*** | ***Samedi*** | ***Dimanche*** |
| **J**  **U**  **I**  **N** |  | | |  | **18** | **19** | **20** | **21** |
| **Wel Luki** | **Moscou** | | | |
|  |  |  |  |  |
| **22** | **23** | **24** | **25** | | **26** | **27** | **28** |
| **Moscou** | | | | | | | |
|  |  |  |  | |  |  |  |
| **29** | **30** |  | | | | | |
| **Moscou** | |
|  |  |

*Continue sur la prochaine page*

**

Annexe 2

Le tableau montre la répartition des sujets évoqués par André Gide dans le *Retour de l’U.R.S.S.* et dans les *Retouches à mon « Retour de l’U.R.S.S. »*

Le vert indique la présence d'un sujet, le gris indique un manque de discussion.

Tableau 3

|  |  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- | --- |
| **Les sujets généraux** | | **Les sujets** | **Retour de l’U.R.S.S.** | **Retouches**  **à mon « Retour de l’U.R.S.S. »** |
| **Les lieux géographiques** | | Les villes |  |  |
| Les lieux visités |  |  |
| La nature |  |  |
| **Les gens** | | Les travailleurs |  |  |
| Les enfants |  |  |
| Les gens en général |  |  |
| Le mouvement Stakhanov |  |  |
| Un sentiment de bonheur parmi le peuple russe |  |  |
| Conformisme |  |  |
| **Les conditions**  **de la vie**  **Les conditions**  **de la vie**  (continuation) | **Le**  **bien-être matériel** | Les salaires |  |  |
| Les pensions |  |  |
| L’hébergement |  |  |
| La qualité de la nourriture |  |  |
| La qualité des vêtements |  |  |
| La qualité des articles ménagers |  |  |
| La qualité des produits |  |  |
| La pauvreté |  |  |
| L’inégalité matérielle entre les personnes |  |  |
|  | Des conditions de voyage chic pour les visiteurs |  |  |
| **Le**  **bien-être moral** | L’inégalité sociale entre les personnes |  |  |
| L’absence de contact entre le gouvernement et le peuple |  |  |
| Le conformisme, l’égalisation universelle |  |  |
| L’exploitation |  |  |
| La dénonciation, la surveillance universelle |  |  |
| Le pensée libre |  |  |
| La liberté de mouvement |  |  |
| Le despotisme de Staline |  |  |
| L’incapacité à désobéir à la commande |  |  |
| La fonction sociale de l'État |  |  |
| **Autres aspects sociaux** | | Les partis politiques |  |  |
| La bureaucratie |  |  |
| La science |  |  |
| L’éducation |  |  |
| La justice |  |  |
| **La culture** | | La culture au service du communisme |  |  |
| Le soutien à divers arts |  |  |
| **La religion** | | La relation avec la religion |  |  |
| La lutte antireligieuse |  |  |

Annexe 3



Figure 1 André Gide des pionniers à la gare de Biélorussie en 1936[[103]](#footnote-103)

*Изображение выглядит как текст, человек, военная форма, старый

Автоматически созданное описание*

Figure 2, André Gide (au centre), U.R.S.S., août 1936[[104]](#footnote-104)

1. À différentes périodes historiques, l'État qui est aujourd'hui la Fédération de Russie, porte des noms différents et comprend différents territoires. Toutefois, pour simplifier, ces changements historiques sont pris en compte de manière minimale. [↑](#footnote-ref-1)
2. Zh. M. Artunova, E. V. Linkova, « Rossiâ glazami francuzskih putešestvennikov XV-XVIII vv. » (La Russie vue par les voyageurs français des xv - xviii siècles), *Vestnik RUDN*, no 1, 2016, pp. 109-115. [↑](#footnote-ref-2)
3. G.P. Dolženko, *Istoriâ turizma v dorevolûcionnoj Rossii i SSSR* (L'histoire du tourisme dans la Russie pré-révolutionnaire et l'U.R.S.S.), Izdatel'stvo Rostovskogo universiteta, 1988, p. 148. [↑](#footnote-ref-3)
4. Rachel Mazuy, « Les « Amis de l'U.R.S.S. » et le voyage en Union soviétique. La mise en scène d'une conversion (1933-1939) », *Politix*, vol. 5, n°18, deuxième trimestre 1992, p. 109. [↑](#footnote-ref-4)
5. Rachel Mazuy, *Croire plutôt que voir. Le voyage français en Russie soviétique*, Odile Jacob, 2002, pp. 38-41. [↑](#footnote-ref-5)
6. Sophie Coeuré, Rachel Mazuy, *Cousu de fil rouge. Voyages des intellectuels français en Union soviétique,* Paris, CNRS, 2012, p. 18. [↑](#footnote-ref-6)
7. André Gide, *Retour de l’U.R.S.S. (suivi de « Retouches à mon Retour de l’U.R.S.S.)*, Gallimard, 2017, p. 16. [↑](#footnote-ref-7)
8. Cécile Vargaftig, *En URSS avec Gide. Mon journal*, Arthaud, 2021, 272 p. [↑](#footnote-ref-8)
9. Rudolf Maurer, *André Gide et l’URSS*, Editions Tillier, 1983, 252 p. [↑](#footnote-ref-9)
10. André Gide, *Journal II (1926-1950*), Édition établie, présentée et annotée par Martine Sagaert, Paris, Éditions Gallimard, 1997, p. 529. [↑](#footnote-ref-10)
11. André Gide*, Retour de l’U.R.S.S. (suivi de « Retouches à mon Retour de l’U.R.S.S.)*, Gallimard, 2017, p. 33. [↑](#footnote-ref-11)
12. André Gide, *Journal II (1926-1950*), Édition établie, présentée et annotée par Martine Sagaert, Paris, Éditions Gallimard, 1997, p. 529. [↑](#footnote-ref-12)
13. Ibid, p. 531. [↑](#footnote-ref-13)
14. Ibid, p. 526. [↑](#footnote-ref-14)
15. André Gide*, Retour de l’U.R.S.S. (suivi de « Retouches à mon Retour de l’U.R.S.S.)*, Gallimard, 2017, p. 28. [↑](#footnote-ref-15)
16. Ibid, p. 65. [↑](#footnote-ref-16)
17. Аrkhiv « Pravdy » 1936 - 1938 (Archives du journal Pravda 1936 - 1938) [en ligne] *Journal électronique Proryvist*, consulté le 15 août 2020. Disponible sur https://prorivists.org/pravda/ [↑](#footnote-ref-17)
18. André Gide, *Journal II (1926-1950*), Édition établie, présentée et annotée par Martine Sagaert, Paris, Éditions Gallimard, 1997, p. 532. [↑](#footnote-ref-18)
19. Ibid, p. 539. [↑](#footnote-ref-19)
20. Jef Last, Basil D. Kingstone, « Mon ami André Gide (suite) », Bulletin des Amis d'André Gide, vol. 40, no 176, octobre 2012, p. 379 [↑](#footnote-ref-20)
21. André Gide*, Journal II (1926-1950*), Édition établie, présentée et annotée par Martine Sagaert, Paris, Éditions Gallimard, 1997, p. 540. [↑](#footnote-ref-21)
22. Ibid, p. 557. [↑](#footnote-ref-22)
23. S.L. Fokine, *Figury Dostoevskogo vo francuzskoj literature XX veka (Les figures de Dostoïevski dans la littérature française du XXe siècle), SPb, RHGA, 2013,* p. 101. [↑](#footnote-ref-23)
24. André Gide, *Journal* (1889-1939), Paris, Librairie Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1948, p.832. [↑](#footnote-ref-24)
25. Elena B. Savelyeva et al., « Filosofiâ žizni Andre Žida: «russkij sled» » (La philosophie de la vie d'André Gide : la « trace russe »), *XLinguae*, vol. 10, no 3, juin 2017, p. 184. [↑](#footnote-ref-25)
26. Elena B. Savelyeva et al., « Filosofiâ žizni Andre Žida: «russkij sled» » (La philosophie de la vie d'André Gide : la « trace russe »), *XLinguae*, vol. 10, no 3, juin 2017, p. 192. [↑](#footnote-ref-26)
27. *Andre Žid o Puškine (Andre Gide à propos de Pouchkine)* [en ligne] Puškin: Vremennik Puškinskoj komissii, consulté le 17 novembre 2019. Disponible sur <http://feb-web.ru/feb/pushkin/serial/vr1/vr12385-.htm?cmd=p> [↑](#footnote-ref-27)
28. Ibid. [en russe] : «Напрасно стали бы мы искать здесь того, что привыкли рассматривать, как специфически русское: беспорядок сумеречности, гиперболы, неурядицу. В большей части Пушкинских произведений все — ясность, гармония. Никакой горечи, никакого покорствующего судьбе пессимизма; но глубокая, даже, пожалуй, немного дикая любовь ко всем радостям, ко всем наслаждениям жизни, смягченная, впрочем, строгостью формы, которой требовал свойственный ему культ прекрасного». [↑](#footnote-ref-28)
29. « La Nouvelle Revue Française (1909-1943) », *catalogue du Gallimard*, consulté le 4 mai 2020. Disponible sur <http://www.gallimard.fr/searchinternet/advanced?collection=1145&SearchAction=1> [↑](#footnote-ref-29)
30. « « Mon ami Schiffrin ». André Gide et la Pléiade », *L'histoire de la Pléiade*, consulté le 10 mars 2020. Disponible sur <http://www.la-pleiade.fr/La-vie-de-la-Pleiade/L-histoire-de-la-Pleiade/Jacques-Schiffrin-Andre-Gide-et-la-Pleiade> [↑](#footnote-ref-30)
31. « Collection *Jeunes Russes* », *Gallimard*, consulté le 10 mars 2020. Disponible sur <http://www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Jeunes-Russes> [↑](#footnote-ref-31)
32. Jean-Numa Ducange, *1789 et 1917 : l’enjeu de l’anal*ogie. [en ligne]  Silomag, n° 5, novembre 2017, consulté le 27 octobre 2020. Disponible sur <https://silogora.org/1789-et-1917-lenjeu-de-lanalogie/> [↑](#footnote-ref-32)
33. Sophie Coeuré, *La Grande lueur à l’Est. Les Français et l’Union soviétique, 1917-1939.* Paris, Editions du seuil, mai 1999, p. 164. [↑](#footnote-ref-33)
34. Statistiques démographiques. [en ligne] *Eurostat*, consulté le 7 octobre 2020. Disponible sur https://ec.europa.eu/eurostat/web/population-demography-migration-projections/data [↑](#footnote-ref-34)
35. Ibid. [↑](#footnote-ref-35)
36. Population Estimates for UK, England and Wales, Scotland and Northern Ireland. [en ligne] *Office for national statistics*, consulté le 7 octobre 2020. Disponible sur [https://webarchive.nationalarchives.gov.uk/ 20160105223339/http://www.ons.gov.uk/ons/rel/pop-estimate/population-estimates-for-uk--england-and-wales--scotland-and-northern-ireland/index.html](https://webarchive.nationalarchives.gov.uk/%2020160105223339/http://www.ons.gov.uk/ons/rel/pop-estimate/population-estimates-for-uk--england-and-wales--scotland-and-northern-ireland/index.html) [↑](#footnote-ref-36)
37. Population in France from 1700 to 2020. [en ligne] *Statista*, consulté le 7 octobre 2020. Disponible sur https://www.statista.com/statistics/1009279/total-population-france-1700-2020/ [↑](#footnote-ref-37)
38. Cornick M., Hurcombe M., Kershaw A., *French Political Travel Writing in the Interwar Years : Radical Departures (Rédaction de voyages politiques français dans l'entre-deux-guerres : départs radicaux*), New York, Taylor & Francis, 2017, p. 3. [↑](#footnote-ref-38)
39. André Gide, *Journal* (1889-1939), Paris, Librairie Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1948, p. 1044. [↑](#footnote-ref-39)
40. Ibid, p. 1066. [↑](#footnote-ref-40)
41. Ibid, p. 1092. [↑](#footnote-ref-41)
42. Ibid, p. 1085. [↑](#footnote-ref-42)
43. André Gide, *Journal* (1889-1939), Paris, Librairie Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1948, p. 1118. [↑](#footnote-ref-43)
44. Ibid, p. 1127. [↑](#footnote-ref-44)
45. *La Gazette littéraire*, revue littéraire hebdomadaire russe. [↑](#footnote-ref-45)
46. Natalia Kharitonova, *Аndre Žid - drug SSSR. Roždenie reputacii* (André Gide comme « ami de l’Union soviétique ». L’origine de la réputation). Literaturnii Fact, no 3, mars 2017, p. 166. [↑](#footnote-ref-46)
47. *Le Congrès international des écrivains pour la défense de la culture, Jean Freville (juillet 1935)* [en ligne] lesmaterialistes.com, consulté le 20 avril 2020. Disponible sur <http://lesmaterialistes.com/congres-international-ecrivains-pour-defense-culture-jean-freville-juillet-1935> [↑](#footnote-ref-47)
48. « Le Congrès international des écrivains pour la défense de la culture, Jean Freville (juillet 1935) », *lesmaterialistes.com*, consulté le 20 avril 2020. Disponible sur <http://lesmaterialistes.com/congres-international-ecrivains-pour-defense-culture-jean-freville-juillet-1935> [↑](#footnote-ref-48)
49. Natalia Kharitonova, « « Postoânno bodrstvuûŝij duh kritiki » protiv strategij sovetskoj kul'turnoj diplomatii: pis'mo Andre Žida poslu SSSR » (« L'esprit critique constamment en éveil » contre les stratégies de la diplomatie culturelle soviétique : lettre d'André Gide à l'ambassadeur de l'U.R.S.S.), *Vestnik Tomskogo gosudarstvennogo universiteta*, no 450, 2020, p. 69. [↑](#footnote-ref-49)
50. Nicole Racine, « Victor Serge. Correspondances d'U.R.S.S. (1920-1936) », *Mil neuf cent*, n°8, 1990, pp. 73-97. [↑](#footnote-ref-50)
51. Natalia Kharitonova, « Аndre Žid - drug SSSR. Roždenie reputacii » (André Gide, ami de l’Union soviétique. Origine d’une réputation), *Literaturnii Fact*, no 3, mars 2017, p. 172. [↑](#footnote-ref-51)
52. Elena B. Savelyeva ET AL, « Filosofiâ žizni Andre Žida: «russkij sled» » (La philosophie de la vie d'André Gide : la « trace russe »), *XLinguae*, vol. 10, no 3, juin 2017, p. 184 201. [↑](#footnote-ref-52)
53. Bernard Duchatelet, « ROLLAND Romain, Edme, Paul-Émile », *maitron.fr*, consulté le 10 mai 2021. Disponible sur https://maitron.fr/spip.php?article129462 [↑](#footnote-ref-53)
54. Paul Nizan, Vendredi, 29 janvier 1937, p. 5., *gidiana.net*, consulté le 19 mai 2021. Disponible sur gidiana.net/Comptes\_rendus/Presse\_URSS/CR\_Nizan\_URSS.html [↑](#footnote-ref-54)
55. Hervé Guiheneuf, « Voir plutôt que croire. L'expérience du travail d'Yvon en Union soviétique et les récits de ses désillusions », Le Mouvement Social, vol. no 205, no. 4, 2003, p. 38 [↑](#footnote-ref-55)
56. Rudolf Maurer, André Gide et l’URSS, Editions Tillier, 1983, p. 158. [↑](#footnote-ref-56)
57. Ibid. p 135. [↑](#footnote-ref-57)
58. Natalia Kharitonova, « Аndre Žid - drug SSSR. Roždenie reputacii » (André Gide, ami de l’Union soviétique. Origine d’une réputation), *Literaturnii Fact*, no 3, mars 2017, p. 167. [↑](#footnote-ref-58)
59. « Gide, André » *Encyclopédie littéraire en 11 volumes, Kommunističeskoj akademii, Sovetskaâ ènciklopediâ, Hudožestvennaâ literatura*, édité par V. M. Frice, A. V. Lunacharsky, 1929-1939, consulté le 21 avril 2020. Disponible sur <http://niv.ru/doc/dictionary/literary-encyclopedia/fc/slovar-198-1.htm> [↑](#footnote-ref-59)
60. André Gide, *Podzemel'â Vatikana. Nebylica* (Les Caves du Vatican), Leningrad, Academia, 1927, pp. 5-6.

    [en russe] : «…Sotie указывает только, что роман сатирический и пародийный. / Объектом сатиры Жида является буржуазно-республиканский строй, церковь, франк-масонство или, вернее, эгоистическая природа современного буржуа, для которой тот или другой строй, вера и неверие, общественные идеалы хороши или плохи, соответственно тому, содействуют они или мешают достижению личных корыстных целей». [↑](#footnote-ref-60)
61. Natalia Kharitonova, « Аndre Žid - drug SSSR. Roždenie reputacii » (André Gide, ami de l’Union soviétique. Origine d’une réputation), *Literaturnii Fact*, no 3, mars 2017, p. 167. [↑](#footnote-ref-61)
62. ibid, p. 171. [↑](#footnote-ref-62)
63. André Gide, *Sobranie sočinenij, tom II* (œuvres choisies, volume II), Leningrad, gosudarstvennoe izdatel'stvo « Hudožestvennaâ literatura », 1935, p. 330-331.

    [en russe] : «еще и речи не могло быть о сколько-нибудь сочувственном отношении представителей буржуазной интеллигенции Запада к Октябрьской революции, о понимании сущности большевизма, об осознании ими (и в частности Жидом) того факта, что борьба международного пролетариата, борьба пролетариата СССР за уничтожение капитализма есть борьба за интересы всего человечества, за его лучшее будущее и, возможно, за самое его существование». [↑](#footnote-ref-63)
64. Ibid, p. 331. [↑](#footnote-ref-64)
65. Ibid, p. 331. [↑](#footnote-ref-65)
66. André Gide, *Podzemel'â Vatikana* (Les Caves du Vatican), Moscou, seriâ Vsemirnaâ biblioteka, žurnal'no-gazetnoe ob''edineniâ Moskva, 1936, pp. 263-266. [↑](#footnote-ref-66)
67. Ibid, p. 263.

    [en russe] : «Всем хорошо известно, какую эволюцию проделал за этот период писатель…» [↑](#footnote-ref-67)
68. A.V. Blûm, « Zarubežnaâ literatura v spechrane » (Littérature étrangère dans les Enfers des bibliothèques), *Inostrannaâ* *literature*, no 12, 2009, p. 134. [↑](#footnote-ref-68)
69. Ibid. p. 134. [↑](#footnote-ref-69)
70. Sophie Coeuré, Rachel Mazuy, *Cousu de fil rouge. Voyages des intellectuels français en Union soviétique,* Paris, CNRS, 2012, 380 p. [↑](#footnote-ref-70)
71. Sophie Coeuré, Rachel Mazuy, *Cousu de fil rouge. Voyages des intellectuels français en Union soviétique,* Paris, CNRS, 2012, p. 140. [↑](#footnote-ref-71)
72. Ivan Anisimov, « Francuzskie zametki » (Notes françaises), *Vestnik inostrannoi literatury*. 1928, no 3, pp. 147–150. [↑](#footnote-ref-72)
73. Аrkhiv « Pravdy » 1936 - 1938 (Archives du journal Pravda 1936 - 1938) *Journal électronique Proryvist*, consulté en ligne le décembre 2020. Disponible sur https://prorivists.org/pravda/

    [en russe] : «Тем более огромным было впечатление во Франции и всей Западной Европе, когда этот большой мастер буржуазной культуры в 1931 году заявил о своем повороте к коммунизму и признании революционного пролетариата единственным носителем социальной справедливости. С этого момента Андре Жид неустанно выступает против капитализма, фашизма, он становится горячим, неутомимым защитником Советского Союза».   [↑](#footnote-ref-73)
74. Аrkhiv « Pravdy » 1936 - 1938 (Archives du journal Pravda 1936 - 1938) *Journal électronique Proryvist*, consulté en ligne le décembre 2020. Disponible sur https://prorivists.org/pravda/

    [en russe] : «Один из лучших писателей Запада, большой наш друг, впервые встречается сейчас с подлинным героем своего творчества, со счастливым человеком, освобожденным от оков капитализма». [↑](#footnote-ref-74)
75. André Gide, Retour de l’U.R.S.S., Gallimard, 1936, p. 106 [↑](#footnote-ref-75)
76. Аrkhiv « Pravdy » 1936 - 1938 (Archives du journal Pravda 1936 - 1938) *Journal électronique Proryvist*, consulté en ligne le décembre 2020. Disponible sur https://prorivists.org/pravda/

    [en russe] : «Пораженный многообразием развлечений парка и коротким сроком, в который он был построен – десять дней, Андре Жид, уезжая, сказал ребятам:/– Я хочу, чтобы во Франции скорее появились такие же парки для детей». [↑](#footnote-ref-76)
77. Аrkhiv « Pravdy » 1936 - 1938 (Archives du journal Pravda 1936 - 1938) *Journal électronique Proryvist*, consulté en ligne le décembre 2020. Disponible sur https://prorivists.org/pravda/

    [en russe] : «советские пионеры […] могут быть счастливы, что у них есть такой великий друг как Сталин». [↑](#footnote-ref-77)
78. Ibid

    [en russe] : «Я долго жил во Франции, но никогда там не видел столько внимания к себе, как в СССР, где меня читают, знают и любят». [↑](#footnote-ref-78)
79. Ibid

    [en russe] : «Сочи один из больших успехов советского союза. Говоря это, я думаю не столько о его пляже и отелях на берегу моря, с их прекрасными садами, - они напоминают мне западные курорты и, если бы не здешние цветущего здоровья люди, путешественник мог бы подумать, что он находится на итальянской или французской Ривьере.» [↑](#footnote-ref-79)
80. Аrkhiv « Pravdy » 1936 - 1938 (Archives du journal Pravda 1936 - 1938) *Journal électronique Proryvist*, consulté en ligne le décembre 2020. Disponible sur https://prorivists.org/pravda/

    [en russe] : После нашего незабываемого путешествия в великое отечество победившего социализма я посылаю с границы последний сердечный привет прекрасным друзьям, которых оставляю с сожалением, говоря им и всему СССР – до свидания [↑](#footnote-ref-80)
81. Ibid

    [en russe] : Известный французский писатель Андрэ Жид много смеялся и много плакал, когда был летом нынешнего года гостем в нашей стране. Он смеялся от счастья, плакал от умиления. /С этими слезливыми улыбками Андрэ Жид об’ехал всю страну, и всюду поражала и трогала чувствительность старого писателя. Ему охотно прощали сентиментальность и некоторую восторженную болтливость. Он искупал ее возвышенностью своего слова, - вычурного на наш вкус, но, казалось, искреннего. /[…]/Но сейчас же, с еще непросохшими от радости и любви глазами, с непонятной торопливостью Андрэ Жид написал небольшую книжку «Возвращение из СССР» (Retour de l'USSR), в которой улыбки и слезы перемешаны с грязной клеветой на советскую страну, на ее народы, на ее молодежь. [↑](#footnote-ref-81)
82. Fred Kupferman, *Au pays des soviets, Le voyage français en Union soviétique, (1917-1939),* Tallandier, 2007. [↑](#footnote-ref-82)
83. Natalia Kharitonova, « Аndre Žid - drug SSSR. Roždenie reputacii » (André Gide, ami de l’Union soviétique. Origine d’une réputation), *Literaturnii Fact*, no 3, mars 2017, p. 171. [↑](#footnote-ref-83)
84. A.V. Blûm, « Zarubežnaâ literatura v spechrane » (Littérature étrangère dans les Enfers des bibliothèques), *Inostrannaâ* *literature*, no 12, 2009, p. 134. [↑](#footnote-ref-84)
85. Fred Kupferman, *Au pays des soviets, Le voyage français en Union soviétique, (1917-1939),* Tallandier, 2007. [↑](#footnote-ref-85)
86. Rudolf Maurer, *André Gide et l’URSS*, Editions Tillier, 1983, p. 126 [↑](#footnote-ref-86)
87. Cécile Vargaftig, En URSS avec Gide. Mon journal, Arthaud, 2021, p. 178. [↑](#footnote-ref-87)
88. Ibid. [↑](#footnote-ref-88)
89. Frédéric Tinguely, « Forme et signification dans la littérature de voyage », *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, tome 146, 2006, p. 54. [↑](#footnote-ref-89)
90. Roland Le Huenen, « Le récit de voyage : l’entrée en littérature », *Études littéraires*, vol. 20, no 1, 1987, p. 45. [↑](#footnote-ref-90)
91. André Gide*, Retour de l’U.R.S.S. (suivi de « Retouches à mon Retour de l’U.R.S.S.)*, Gallimard, 2017, p. 17. [↑](#footnote-ref-91)
92. *Paul Hollander*, *Political Pilgrims: Travels of Western Intellectuals to the Soviet Union, China, and Cuba 1928-1979*, Oxford, Oxford University Press, 1981, 524 p. [↑](#footnote-ref-92)
93. S.A. Eremeeva, « Po tu storonu : SSSR 1930-kh godov glazami inostrantsev » (De l'autre côté : l'U.R.S.S. des années 30 à travers les yeux des étrangers), *Shagi*, no 3-4, 2018, p. 218. [↑](#footnote-ref-93)
94. Rachel Mazuy, Des voyages aux doutes : Georges Friedmann en URSS In :  Georges Friedmann : Un sociologue dans le siècle, 1902-1977 [en ligne] Paris : *CNRS Éditions*, 2004, consulté le 20 octobre 2020. Disponible sur http://books.openedition.org/editionscnrs/1651 [↑](#footnote-ref-94)
95. André Gide*, Retour de l’U.R.S.S. (suivi de « Retouches à mon Retour de l’U.R.S.S.)*, Gallimard, 2017, p. 17. [↑](#footnote-ref-95)
96. S.A. Eremeeva, « Po tu storonu : SSSR 1930-kh godov glazami inostrantsev » (De l'autre côté : l'U.R.S.S. des années 30 à travers les yeux des étrangers), *Shagi*, no 3-4, 2018, p. 218. [↑](#footnote-ref-96)
97. André Gide*, Retour de l’U.R.S.S. (suivi de « Retouches à mon Retour de l’U.R.S.S.)*, Gallimard, 2017, p. 35.

    Toutes nos citations renvoient à cette édition : (*Retour,* page) [↑](#footnote-ref-97)
98. What made the playwrights of that epoch so great... was that they (the authors) lived and wrote in fullest sympathy with the whole people. (*Retour,* p. 70) [↑](#footnote-ref-98)
99. « Èzoterika, joga i paranauka v SSSR » (Ésotérisme, yoga et parascience en U.R.S.S.) [en ligne] Magazine scientifique populaire *IKSTATI* [↑](#footnote-ref-99)
100. André Gide, *Journal* (1889-1939), Paris, Librairie Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1948, p. 96 [↑](#footnote-ref-100)
101. Le texte indique que Sergei Essenine était considéré comme un auteur possible de ce poème, et André Gide, comme il l'écrit lui-même dans une note en bas de page, a demandé à plusieurs reprises à ses amis russophones de lui obtenir ces poèmes, mais ils ne pouvaient pas le trouver. Néanmoins, aujourd'hui, on peut dire que, apparemment, nous parlons du poème *Poslanie « evangelistu » Dem'ânu* (*Épître à « l'évangéliste » Demian*), qui est apparu en réponse à l'article blasphématoire *Novyj zavet bez iz''âna evangelista Dem'âna* (*Parfait Nouveau Testament de l'évangéliste Demian*) du poète Demian Bedny, publié dans les journaux *Pravda* et *Bednota* au printemps 1925. La paternité de ce poème a en effet été attribuée et attribuée à Essenine, bien que plus tard sa sœur aînée ait nié cette information dans une lettre officielle. [↑](#footnote-ref-101)
102. Аrkhiv « Pravdy » 1936 - 1938 (Archives du journal Pravda 1936 - 1938) [en ligne] Journal électronique Proryvist, consulté le 15 août 2020. Disponible sur https://prorivists.org/pravda/ [↑](#footnote-ref-102)
103. « Le voyage en U.R.S.S. et l’engagement de l’écrivain en politique : André Gide, Louis Guilloux, Eugène Dabit – 1936 », *Circulations et transferts avec l'U.R.S.S.*, consulté le 23 décembre 2019. Disponible sur <https://cturss.hypotheses.org/198> [↑](#footnote-ref-103)
104. Ibid. [↑](#footnote-ref-104)